



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HARVARD UNIVERSITY

LIBRARY OF THE

Department of Education

COLLECTION OF TEXT-BOOKS

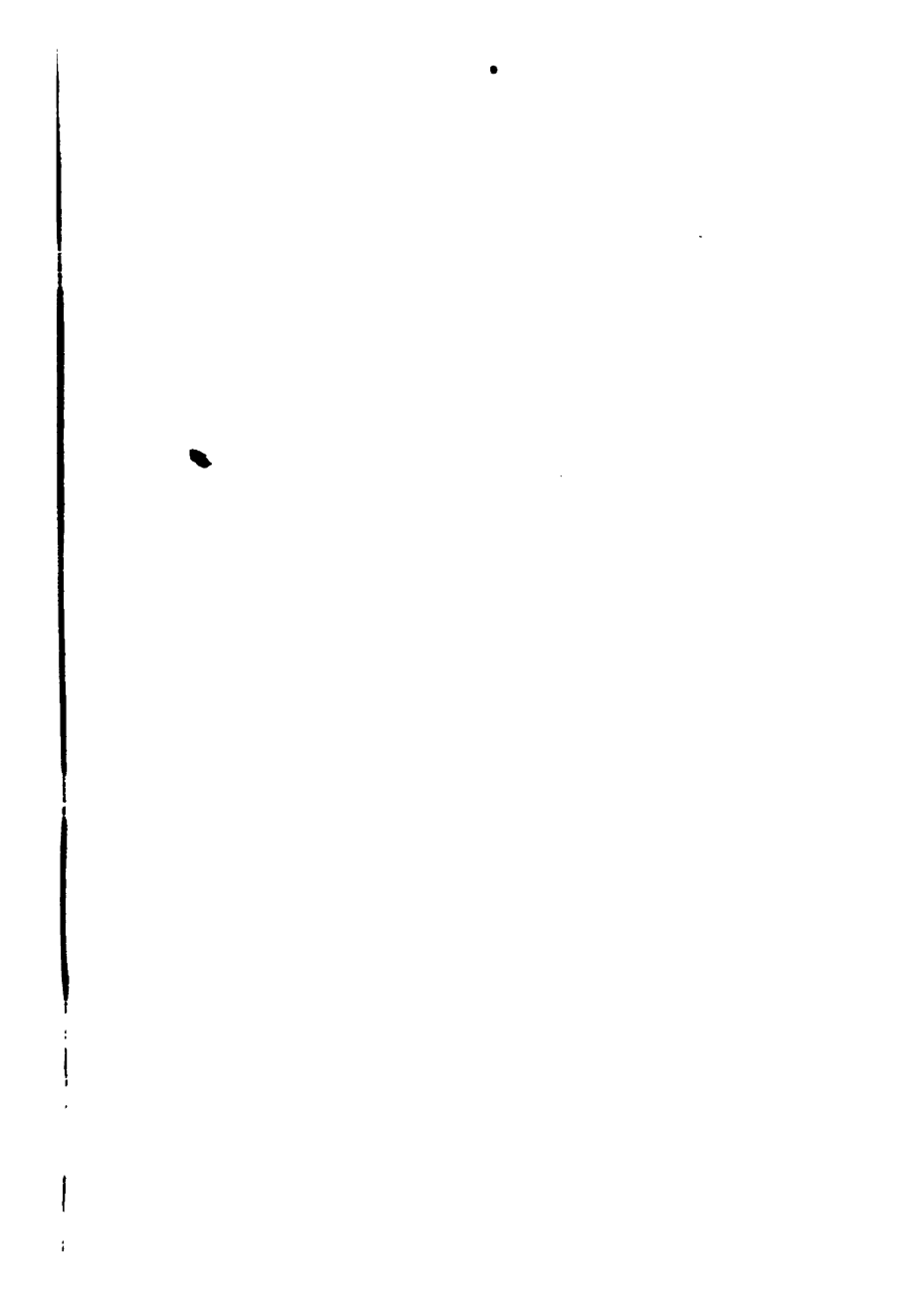
Contributed by the Publishers

TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

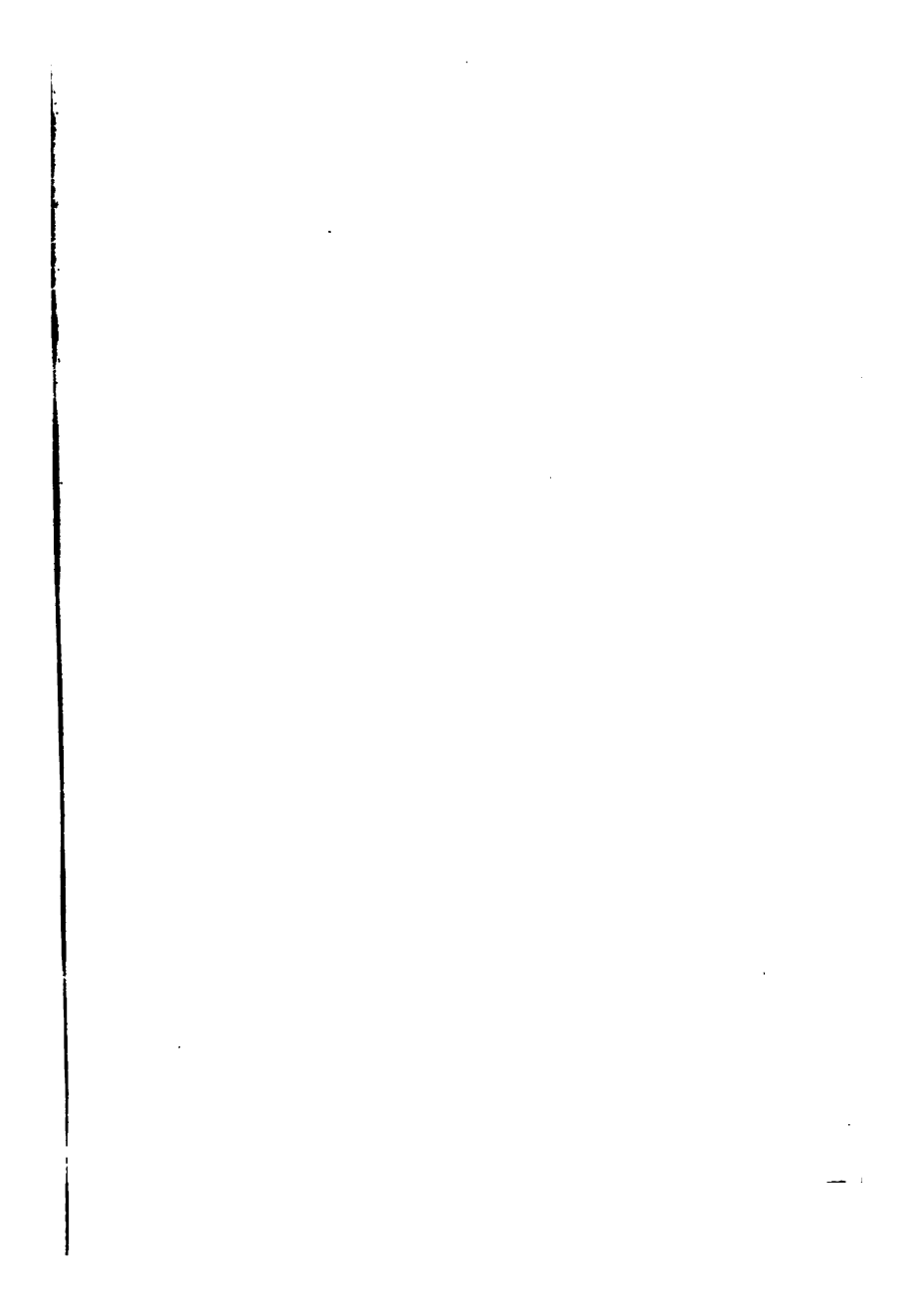


3 2044 102 773 801





1708





ALPHONSE DAUDET.





CONTES DE DAUDET

(INCLUDING LA BELLE-NIVERNAISE)

*EDITED, WITH INTRODUCTION, NOTES
AND INDICES*

BY

A. GUYOT CAMERON, PH.D.

*Assistant Professor of French in the
Sheffield Scientific School of Yale University*

SECOND EDITION, REVISED



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY

F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF
1898

~~7108.317520~~

Educ T 1616.855. 455

**Harvard University,
Dept. of Education Library**

TRANSFERRED TO
HARVARD COLLEGE LIBRARY

Copyright, 1893

BY

HENRY HOLT & CO.

To

Walter Ray Bridgman

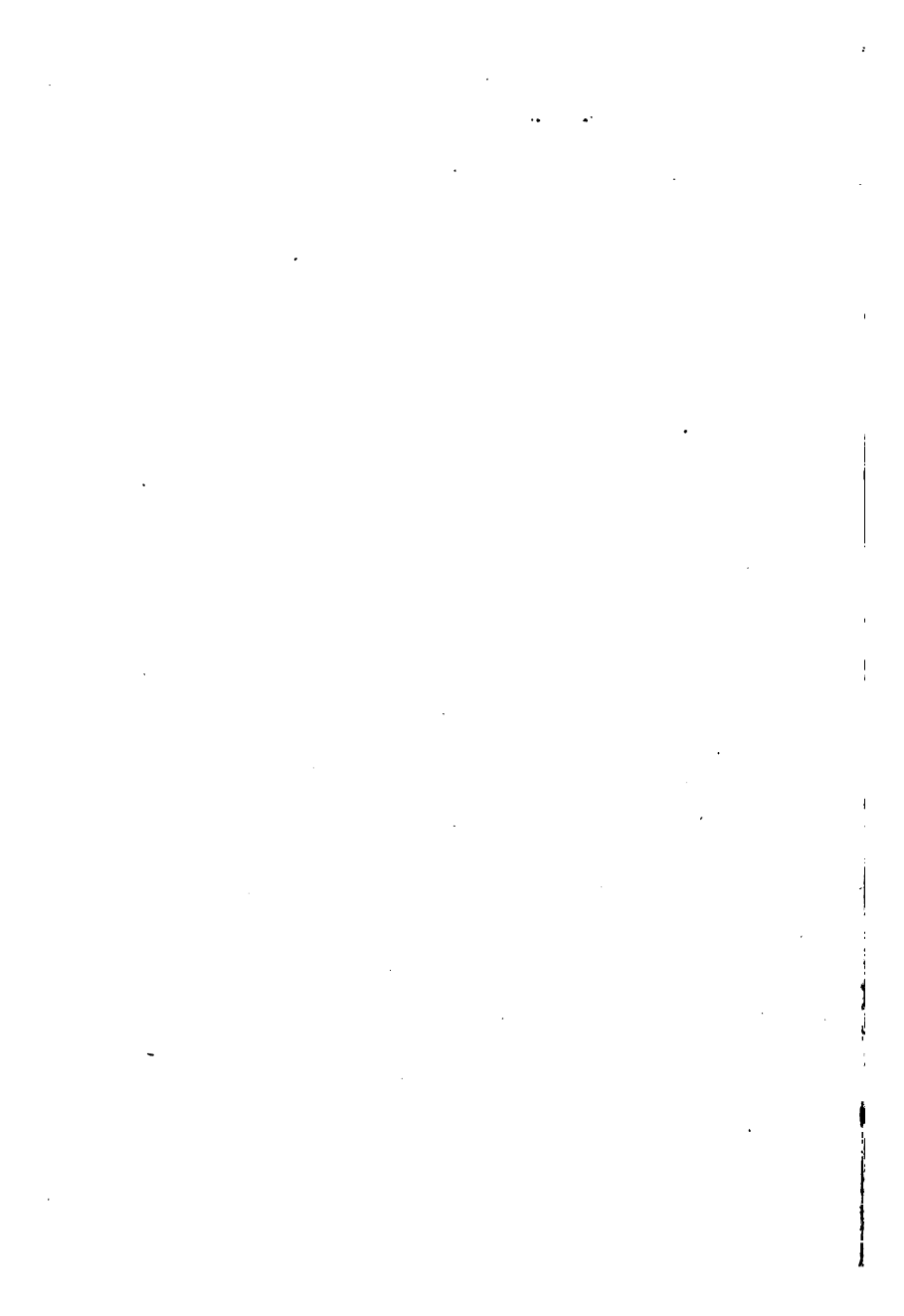
PROFESSOR IN LAKE FOREST UNIVERSITY,

IN THE CHARM OF WHOSE CULTURE AND GREEK KNOWLEDGE

I HAVE FOUND THE BEST APPRECIATION OF THINGS FRENCH,

I OFFER THIS LITTLE WORK OF EDITING AS A

TOKEN OF ADMIRATION AND REGARD.



PREFACE.

AN edition of Daudet's stories is its own excuse. Master of modern French literature, representing every variety of its artistic qualities, with an unsurpassed vividness and charm of description and purity of diction and idea, Daudet pre-eminently illustrates that which is best in French spirit and style. These tales have been chosen as examples of the different types into which his short stories are divided, and include extracts from the "Contes du Midi," "Contes d'Algérie et de Corse," "Contes Parisiens," "Contes Fantastiques," and "Contes Divers," a subdivision which practically runs through his larger works as well. Their crispness, their brilliant and abundant vocabulary, their *verve*, their freedom from grammatical difficulties, and their range suitable for earlier or more advanced students, make these stories ideal mediums for acquaintance with the French language and temperament. With this end in view, a number of them will be found to express the more joyous sides of French characteristics, which in no way impairs their disciplinary value. In fact, it will be seen that the subtle flavor, the nicety of shading required in translating them, and their wider vocabulary make them perhaps the best exercises in

the book. An effort has been made to present as many hitherto unannotated tales as possible; but those better known or required by various important examinations have been included.

Of the treatment in the notes something must be said. The simplicity of Daudet's style and the absence of confusing conditional constructions have made the notes mainly descriptive or idiomatic. Grammatical references have been abolished. They do not stimulate an always necessary reference to principles. They create prejudice in the teacher's mind, if an unaccustomed authority is quoted, while to quote several is unnecessary, all, impossible. And personal explanation in the majority of cases alone makes clear the point at issue.

Dialectic difficulties, Arabic and Provençal words, *patois* and Parisian slang have been very fully explained. To the large vein of these, often requiring inelegant translation, no exception can be taken any more than to the provincialisms of George Sand's stories. We are studying phases of France's life in her colonies and provinces as well as in her cities. More, we are studying Daudet and what he has to give us. The temptation to multiplying literary allusions—particularly strong because of the character of all the author's work—has been resisted. A prominent feature of the annotations will be found in the explanation of the meanings and the restatement of the first laws presiding over the changes of words. The Editor knows that attempt at even mild philological treatment is met with the cry of "misplaced knowledge" and "unnecessary annotation." But the theory of "no philology" means, to use the homely

phrase, that "between two chairs one falls to the ground." The elementary text-book must not have it, it is claimed; the higher literary one should certainly not have it. Absolute special study not being possible at such stages, the result would be that complete ignorance of the meaning of words which is too often fundamental even in the English tongue. Such a course with French, doubly susceptible as it is to the meanings and historical changes of shadings, is to destroy the stimulus of suggestive correspondences and the charm of novel relations in words. For such an interpretation Greek may be lacking; but enough Latin, if needed, is generally present to enable the student or scholar to seize these relations. And if a law of French, especially, is *generalization* under *specific* examples, which a second law, that of analysis or minutia, demands, then we cannot indicate correlations or deductions too soon nor too often, since these mean simply, in practice, extension of vocabulary, introduction to literary forms and expressions, practice on idioms, *training in thinking*, and the "historical" view of language or literary development which can alone be the foundation of a broad culture. Until, in our modern texts, we copy their classical basis, we cannot hope to cope in spirit with French and English editing. Until the class-rooms of our colleges are absolved from doing what the schools should supply, or furnish the schools with indications of the future work of the college; until the modern languages incorporate the classical basis of teaching into their own life and prove their share in the glorious inheritance of Greek culture and Latin learning which is the perpetual pride and pos-

session of the Modern as well as the Ancient languages, they will never occupy their right place, nor will French avoid the accusation of superficiality which its very beauty and suppleness seem to charge upon it.

It is because Daudet means so much in himself, and in his adaptability to the needs of modern-language education, that it is good to read an author, so prolific in story, so perfect in style, so picturesque in statement and setting, and illustrating, as was said, the best literary and "humanistic" traits of France and Frenchmen.

A. GUYOT CAMERON.

SHEFFIELD SCIENTIFIC SCHOOL
OF YALE UNIVERSITY.

IN sending out this new edition, I wish to express my thanks to Professor William A. Merrill, of the University of Indiana, for valuable suggestions which I have used to advantage.

A. G. C.

July, 1893.

TABLE OF CONTENTS.

	PAGE
Dedication	iii
Preface	v
Introduction	ix
Daudet's Works	xxi
La Pendule de Bougival	1
~ La Dernière Classe	8
Le Porte-Drapeau	15
~ Le Siège de Berlin	22
La Défense de Tarascon	31
Un Décoré du 15 Août	40
Les Petits Pâtés	48
Les Trois Sommatlons	54
~ La Mule du Pape	60
La Mort du Dauphin	73
Le Portefeuille de Bixiou	77
~ Le Secret de Maître Cornille	84
Les Émotions d'un Perdreau Rouge	92
Le Pape est Mort	100
Les Trois Messes Basses	106
Nostalgies de Caserne	117
L'Élixir du Révérend Père Gaucher	121
La Belle-Nivernaise	134
Works for Reference	200
Notes	201
Index of Derivations	287
Grammatical and Historical Index	293
Index of Proper Names	297
Index of Idioms	301



INTRODUCTION.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.—LA ROCHEFOUCAULD.

"IF one examine various writers," says Montesquieu in his *Essay on Taste*, "it will be seen perhaps that the best and those who have pleased most are those who have excited in the soul the most sensations at the same time." We might add that perhaps those authors have best aroused sensations who have most felt them. Alphonse Daudet proves this. He was born, as he tells us, in *Le Petit Chose*, the story of which he is himself the hero, May 13, 1840, at Nîmes, "a city of Languedoc, where are found, as in all cities of Southern France, much sun, no little dust, a Carmelite convent, and two or three Roman remains," and where the traditions of political tumults, the fierce fights of religious factions, and the excitable temperament of the people no doubt impressed upon his childhood the first ideas of the Southern character which he developed later in much of his work.

His father, who had been a wealthy silk-handkerchief manufacturer, gradually lost all his fortune. When Daudet was nine years old the family moved

to Lyons. Then began a struggle against poverty, relieved for Daudet and his older brother Ernest—who was his guardian angel and whom, through life, he has affectionately called his Mother—only by the long walks of the two in the beautiful surrounding country, their duties as choir-school boys, and the mischievous tricks or the mishaps of Alphonse as when he blew up the closet of the priests' cassocks, or rolled down the steps of the altar, book and all, in the midst of the mass, or played truant those long, hot afternoons he has described in *Le Pape est Mort*.

Both brothers then go to the *lycée* of Lyons; they study literature in any shape more willingly than lessons; they pore over the shelves of an old book shop; they read stealthily in bed half the night; they sketch stories and write plays and poems which they recite to a few companions. Because of the royalist and Catholic views of their family they are introduced into a circle of politicians and journalists, and are just beginning to write for the papers, when the pressure of unbearable poverty which had made the elder of the two support himself as a clerk in various business ways, drives the younger, at sixteen, to become, for almost two years, a teacher in the *collège* at Alais.

What Daudet suffered here he has told in the pages of *Le Petit Chose*, which is his autobiography in a much stricter sense than *David Copperfield* is the story of Dickens. For this period at Alais was the bitterest in his life. The peasant coarseness, the brutality of the wealthier provincials, the hatred of jealousy towards this young man, sensitive and poetic,

"so keen, so proud, beautiful like a young God," and yet so ready to give the best of himself, at last drove him to follow his brother, who, forced and yet freed by the last and fatal financial crash of his father's business, had bravely struck out for Paris and the literary career which was the ambition of both.

Here, half-starved, half-frozen, on a cold morning of November, 1857, the warmth of the older brother's affection revived the younger and made his genius glow and leap into full flame. In a garret of the Latin Quarter the two began that life, of painful and slow successes at the start, which made Ernest one of the leading literary and political journalists, historians and novelists of a generation full of brilliant names in these lines, and Alphonse the author of as vivid, pathetic and amusing writings as even French literature, not to be surpassed in these styles, can boast.

Daudet is suddenly plunged into the dangerous circle of those "vagabonds of art," "rebels of philosophy and of letters, fantastics of all fancies" who constitute "Bohemia." It is to his perpetual credit that in spite of his own investigations into the depths of that life of disappointed hopes, of laziness and of licence, he came forth with feelings unblunted and with talents only intensified. From his observations he drew a fund of impressions to become the foundation for the revelations of that life as he has described it in *Jack* incidentally, and in the *Souvenirs d'un homme de lettres* in which he relates his literary beginnings and the methods and material of various of his books.

Shortly after his arrival in Paris he published a

volume of verses, *Les Amoureuses*, which had an immediate success. Daudet then writes for the *Figaro*. With the usual ambition of authors he turns to the drama, and for some years works for the stage, where he has always met with only moderate praise. The reasons, too long to discuss here, are due more to the faults of the Parisian playgoers than dramatic deficiencies. But with the *Lettres de mon moulin* in 1866, followed by *Le Petit Chose* in 1868, succeeding more fugitive pieces, begins that public favor which has attended him to this day.

Daudet had created a new style. It was what the French call *saisissant* without being sensational. It was infinitely pathetic and yet delicately playful. It oppressed the heart as does a great or a hidden sorrow, and yet it was optimistic. It showed a new pathos and a new sympathy to the *blasé* Parisian, accustomed though he was in literature as in life to the miseries of poverty, the tragedies of the pavements, the griefs of the provinces. While to a pampered literary taste there was revealed a beauty of description and a love of nature, a delicacy of appreciation and of expression summed up only by that word—simple and yet of such meaning to the French—which is the peculiar possession of Daudet, and as indefinable as of personality, "*charme*." When, after the "terrible year," Daudet wrote his impressions in *Lettres à un absent*, *les Petits Robinsons*, *Contes du lundi*, *Contes et Récits*, *Robert Helmont*, full of an exquisitely pure patriotism and profound emotion, his place was safe from any future fickleness of the Parisian public.

Some years previous to this he had made, by reason

of impaired health, trips in successive winters to Algiers, to Corsica, and to the South of France. To these are due the variety and vividness of much of his best work. The appeal in landscape to the poetic temperament of the author, in color to his artistic perception, peculiarly suited his descriptive pen. The results are those rich mosaics that are in size and finish and brilliancy like the paintings of Alma-Tadema. The quintessence of sorrow that Daudet has put into some of these short stories is as great as in Tourguéneff's sketches, whose quiet and powerful appeal emancipated a people. And then the breezes and salt-smelling marshes of Corsica and the Camargue, the life and passions and prejudices of the Provençals, and over all these wonderful pictures the intoxication of broad plains and blue sky or sea, and sparkling sunlight which falls on the cheerful or sadder subjects, just as it falls on the deserted streets and wasted surrounding fields of the Paris of the war and the Commune, in Daudet's tales of those months.

This touch of light, of warmth of feeling, is a quality which pervades all Daudet's work, even the more severe and longer productions of his second, or novel-period. In 1872 he had given *Les Aventures Prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, followed long after by *Tartarin dans les Alpes* and *Port Tarascon*—books illustrating the Provençal character and boastfulness crystallized into the immortal type of *Tartarin*, and showing Daudet's humor at its broadest and best. From the mass of material and the experience of men and politics he had gathered when serving for five years as secretary to the Duke

of Morny, president of the *Corps législatif*, Napoleon's prime minister and said to be his half-brother, he began the series of novels of *mœurs parisiennes*, which represent the modern Paris as no others have so justly done, and which must be the literary classics for future historians of this period.

It is this historical value, this minute photography of men and events, this "exact reflection of the time," which alone, in its breadth and individual view, would assure Daudet's permanent place in French literature. *Jack*, said to be the author's favorite, and a novel of heart-breaking pathos, which so moved calm George Sand that she "remained three days unable to work," as she wrote to the author, and of which he wrote, in answer to the charge of an overdrawn picture of the miseries of life: "Yes! cruel book, bitter book, lugubrious book; but what is it compared with the true existence which I have just recounted?"; *Le Nabab*, including portraits of noted men like de Morny; *Les Rois en exil*; *L'Évangéliste*; *Sapho*; *L'Immortel*, a satire on the French Academy which probably forever closed its doors to him, are the most important of that picture-gallery in which Daudet has touched every phase of Parisian life: its poverty, its artistic side, its student struggles, its literary Bohemianism, its world of celebrities, of parvenus, its *bourgeois* element, its commercial classes; its streets and its Seine, swift, winding dark beneath the bridges, or brilliant at times with the reflected gleams and color of Parisian gayeties.

All these, because of his extraordinary sensitiveness to impression and incident, Daudet has made vivid, but ever with the return of the sympathetic

touch for the miseries of the "Tout-Paris," or fascinated enjoyment of its pleasures.

We get a glimpse of this in the little tale of this collection, *Nostalgies de Caserne*, which may serve as a good instance of the truth and fineness of delineation characteristic of all his work. His stories prove him, in spite of the survival of the spirit of the provincial, reappearing so often, to be yet the *Parisien pur sang*, by assimilation as well as affinity for its "beautiful fever of art and perpetual enthusiasm."

But to analyze Daudet and his style is to destroy the charm. Moreover, it is difficult, for perhaps no man has been freer from theory, from a "philosophy of fiction," from an attempt to put into his lines pet ideas. Yet no author has been more impressed with the value of perfected work or has had the literary conscience to a greater degree, has toiled more over the polish of every passage or has "chiselled" more patiently.

In that book of exquisite affection and sympathy, *Mon Frère et moi*, by his brother, the case is put thus: "each of his books represents a labor as though superhuman. There is such a passage, easy, harmonious, where the phrase advances majestically as a river which might roll in its bed spangles of gold, where remains no trace of the effort it has cost, and upon which this artist, admirably endowed, never satisfied, has toiled, grown pale, labored even to remaining shattered several days by the excess of this effort."

But Daudet's own creed of composition is expressed in the passage from Alfred de Vigny's *Journal d'un poète*, which he has prefixed to his latest work, *Rose*

et Ninette: "After having seen clearly that the labor of books and the search for expression lead us all to the paradoxical, I have resolved never to sacrifice save to conviction and to truth, in order that that element of complete and profound sincerity should dominate in my books, and should give them the sacred character which the divine presence of the true must give—that character which makes tears come upon the border of our eyes when a child tells us what it has seen."

Or, as Daudet summarized it in one phrase, "After nature."

It is this that has given him the truth which marks the character of his realism. It is this which gives him historical truth in his pictures of the Paris of the Decadence, of that rather tinselled glory of the Second Empire, of that last and in some ways worst manifestation of the levity and defective social ethics of the people whom Charles the Fifth of Austria said "seemed crazy, but were not, while other nations seemed wise, or crazy, and were crazy."* But it is also this faculty which marks the limit of Daudet's talent. He reproduces rather than invents. He is picturesque rather than profound. He is descriptive of action rather than psychological. And he fails, through lack of psychological analysis, just where Balzac, father of Realism, failed through excess of it—in making his characters possess absolute life, instead of what has been called in the case of each of these authors separately, "the illusion of life."

* Strictly: "Les François paroissent fous et ne le sont pas; les Espagnols paroissent sages et sont fous; les Portugais paroissent fous et le sont."

Yet this only at times, for his types will live, and have already passed into the literature of other nations, as into the vocabulary of the Parisian boulevard. And his portrayals have repeatedly led to supposed recognition—a sufficient proof of their “life”—as often followed by Daudet’s denial of a purpose of personality, save in a few cases of historical importance.

It is impossible to pass over one expression of Daudet which gives so well the measure of the man. Most happily married to a woman of literary talent, and herself well known as an author, he has thus been freed from the marital miseries which have so often hampered men of genius. His individual works are selling, many of them, past a two-hundred-thousand-copy limit, and still increasing their circulation. Partly this, partly natural distaste, Daudet has, from the moment when, to the Duke of Morny offering him a place, he replied: “I am a Legitimist” (to which the Duke retorted: “The Empress is more one than you”)—a statement of Daudet’s dictated by youth and family tradition,—kept aloof his whole life from politics. “O Politics!” he says, “I hate thee; I hate thee, because thou art coarse, unjust, clamorous, garrulous; because thou art the enemy of art, of work; because thou servest as a label to all follies, to all ambitions, to all idlenesses. Blind and passionate, thou separatest worthy hearts made to be united; bindest, on the contrary, beings totally dissimilar. Thou art the great solvent of consciences; thou givest the habit of falsehood, of subterfuge, and, thanks to thee, honorable men are seen to become friends of knaves, provided they may be of the same party. I hate thee especially, O Politics, because thou hast

reached the point of killing in our hearts sentiment, the idea of the Fatherland."

If, however, Daudet hates the politics of the people, he loves the people themselves. He has the spirit of sympathy which makes him the French Dickens, and which developed long before his acquaintance with the works of that author of somewhat similar experiences and sentiments. It appears in his tributes to the Parisian populace, in his belief in their goodness, in his "love of the people, even in their vices compounded of misery and ignorance," in his feeling in his "heart the love of Dickens for the deformed and the poor, the child-lives mingled in the miseries of great cities;" in his defence of the theatrical profession, and in many other ways. So that, when charged with similarity to Dickens, he may well say: "There are certain kinships of mind for which one is not one's self responsible; and on the day of the great manufacture of men and novelists, Nature, by an oversight, may indeed have mingled the pastes."

Yet—and this is one of the greatest proofs of Daudet's breadth of view—there is a constant frankness as to national faults. And it is without wishing to "read into" Daudet that one finds, in even every little story he has written, a concentration of his qualities.

Take the sad one of this collection, *Le Portefeuille de Bixiou*. How, to use the French phrase, "there jump to your eyes" the criticism of national failings, the satire on literary quarrels, the allusion to early struggles in authorship, the cynical misery of the Parisian, and, over it all, that touch of perpetual good-nature which is the glory of the French people.

It breathes from all Daudet's work, and, in spite of the scenes of suffering it relieves, it proves once more the truth of what Juliette Lambert said—a truth of profound value: "Gayety is our great national spring. The world would die of ennui without our beautiful Gallic humor. The laugh of the people, mischievous, jesting, alone dominates to-day the noise of machines. It is France which governs the universe by her laughing wit. Our literature is gayer than any other."

There is, however, owed by the world to Daudet a deeper gratitude than that for making it happier through merriment or the kindly interpretation of life. In a time, already passing away, which worshipped the hideous Juggernaut of a Realism destitute of ideals and devoid of beauty, even though the founders of such a school may have been right in the principles which their pupils forever discredited; in a *fin de siècle* literature whose name is suggestive of moral crash; and while dealing with persons and places and codes of thought, notorious, though often unjustly judged or misunderstood, for their licence, Daudet has preserved unstained the purity of his work and suggestiveness. Save as dealing with facts and conditions themselves open to criticism, he has never sought nor used any but the most unsullied forms and methods.

Daudet is well named; for in the language of that Provence he has loved and personified, his name is the form of "Deodatus"—favorite appellation of a more primitive and fervent faith. Into that Academy of which he said: "I do not present myself, I never have presented myself, I never shall present myself," he may perhaps never enter through an election in spite of himself, and the Academy may be

justified in defending its attacked dignity. But Daudet's "Immortality" is assured, and he will occupy his place in the succession of that "41st Armchair," as Arsène Houssaye has so brilliantly termed it, with the long list of famous names who have preceded him in it—from Descartes and Molière, to Balzac, Béranger, and Dumas the Elder.

If, to return to the masters of expression and the law-makers of literature, the Greeks, we were to seek the reasons for Daudet's success, they would be found in his fulfilling two at least of the dramatic conditions in his always dramatic work. As Lemaitre puts it: "At almost each page of his great novels will be found that art of extracting from reality droll or heart-rending antitheses, whence spring surprise, laughter, and often pity."

And then, to use Daudet's words, there is a "literary probity" of which any author might be proud, and a mixture of irony and sensibility which the literature of no nation offers in so beautiful a proportion, save in the case of Heine.

The breath of an exquisite patriotism; the qualities of heart and warmth which make all his work touching and tender; an absolute truth to nature, but with no realism to be regretted; an unsurpassed facility of style and coloring; and, with all the grace and imaginativeness of the Southern temperament, the highest forms of French expression and sentiment, these can all be assigned to Daudet; and, as he would wish, something still more individual, like the scent of his own thyme-grown *landes*, the *bouquet*, the aroma of highest art, the flavor of the finest intellectual vintage, ripened under the golden sun of poet-producing Provence.

DAUDET'S WORKS

THE following are the most important of the author's works, some few of which have been consolidated or not re-edited in the final edition of his writings:

- 1857-61. *Les Amoureuses. Poèmes et Fantaisies.* [*Including La Double Conversion* (1859), *Le Chaperon Rouge* (1861), *and others.*]
1866. *Lettres de mon Moulin.*
1868. *Le Petit Chose.*
1871. *Lettres à un Absent* (*only a few of which have been retained in the Contes du Lundi*).
1872. *Les Aventures Prodigieuses de Tartarin de Tarascon, and*
Les Petits Robinsons des Caves, ou le Siège de Paris raconté par une petite fille de huit ans.
1873. *Contes du Lundi.*
Contes et Récits.
1874. *Robert Helmont.*
Les Femmes d'Artistes.
Fromont jeune et Risler aîné.
1876. *Jack.*
1877. *Le Nabab.*
1879. *Les Rois en Exil.*
Contes choisis, la Fantaisie et l'Histoire.
1881. *Numa Roumestan.*
1883. *Les Cicognes, légendes rhénanes (for children).*
L'Évangéliste.
1884. *Sapho.*

1885. Tartarin sur les Alpes.
1886. La Belle-Nivernaise, *and other stories*.
1887. Trente Ans de Paris, à travers ma vie et mes livres.
1888. L'Immortel.
Souvenirs d'un Homme de Lettres.
1890. Port Tarascon.
1891. Rose et Ninette.
1893. Le Soutien de Famille.

In the drama:

1862. La Dernière Idole (*in collaboration with E. Lépine*).
1864. Les Absents.
1865. L'Oeillet blanc.
1867. Le Frère aîné.
1869. Le Sacrifice.
1872. L'Arlésienne.
Lise Tavernier.
1878. Le Char (*with Paul Arène*).
1890. L'Obstacle.

Daudet has also dramatized some of his novels:

1878. Le Nabab (*with Pierre Elzéar*).
1881. Jack (*with Lafontaine*).
1883. Les Rois en Exil (*with Delair*).
1885. Sapho (*with Belot*).
1887. Numa Roumestan.
1890. La Lutte pour la Vie (L'Immortel).

CONTES

LA PENDULE DE BOUGIVAL.

DE BOUGIVAL A MUNICH.

C'était une pendule du second Empire, une de ces pendules en onyx algérien, ornées de dessins Campana, qu'on achète boulevard des Italiens avec leur clef dorée pendue en sautoir au bout d'un ruban rose.

5 Tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus article de Paris. Une vraie pendule des Bouffes, sonnant d'un joli timbre clair, mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices, marquant les heures à la diable, passant les demies,

10 n'ayant jamais su bien dire que l'heure de la Bourse à Monsieur et l'heure du berger à Madame. Quand la guerre éclata, elle était en villégiature à Bougival, faite exprès pour ces palais d'été si fragiles, ces jolies cages à mouches en papier découpé, ces mobiliers

15 d'une saison, guipure et mousseline flottant sur des transparents de soie claire. A l'arrivée des Bavarois, elle fut une des premières enlevées; et, ma foi! il faut avouer que ces gens d'outre-Rhin sont des emballeurs bien habiles, car cette pendule-joujou,

20 guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle, put faire au milieu des canons Krupp et des fourgons chargés de mitraille le voyage de Bougival à Munich, arriver sans une fêlure, et se montrer dès le lendemain, Odeon-platz, à la devanture d'Augustus Cahn, le

25 marchand de curiosités, fraîche, coquette, ayant tou-

jours ses deux fines aiguilles, noires et recourbées comme des cils, et sa petite clef en sautoir au bout d'un ruban neuf.

L'ILLUSTRE DOCTEUR-PROFESSEUR OTTO DE SCHWANTHALER.

Ce fut un événement dans Munich. On n'y avait pas encore vu de pendule de Bougival, et chacun venait regarder celle-là aussi curieusement que les coquilles japonaises du musée de Siebold. Devant le magasin d'Augustus Cahn, trois rangs de grosses pipes fumaient du matin au soir, et le bon populaire de Munich se demandait avec des yeux ronds et des 10 "Mein Gott" de stupéfaction à quoi pouvait servir cette singulière petite machine. Les journaux illustrés donnèrent sa reproduction. Ses photographies s'étalèrent dans toutes les vitrines; et c'est en son honneur que l'illustre docteur-professeur Otto de 15 Schwanthaler composa son fameux *Paradoxe sur les Pendules*, étude philosophico-humoristique en six cents pages où il est traité de l'influence des pendules sur la vie des peuples, et logiquement démontré qu'une nation assez folle pour régler l'emploi 20 de son temps sur des chronomètres aussi détraqués que cette petite pendule de Bougival devait s'attendre à toutes les catastrophes, ainsi qu'un navire qui s'en irait en mer avec une boussole desorientée. (La phrase est un peu longue, mais je la traduis tex- 25 tuellement.)

Les Allemands ne faisant rien à la légère, l'illustre docteur-professeur voulut, avant d'écrire son *Paradoxe*, avoir le sujet sous les yeux pour l'étudier à fond, l'analyser minutieusement comme un entomo- 30

logiste; il acheta donc la pendule, et c'est ainsi qu'elle passa de la devanture d'Augustus Cahn dans le salon de l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler, conservateur de la Pinacothèque, 5 membre de l'Académie des sciences et beaux-arts, en son domicile privé, Ludwigstrasse, 24.

LE SALON DES SCHWANTHALER.

Ce qui frappait d'abord en entrant dans le salon des Schwanthaler, académique et solennel comme une salle de conférences, c'était une grande pendule 10 à sujet en marbre sévère, avec une Polymnie de bronze et des rouages très-complicés. Le cadran principal s'entourait de cadrans plus petits, et l'on avait là les heures, les minutes, les saisons, les équinoxes, tout, jusqu'aux transformations de la lune 15 dans un nuage bleu clair au milieu du socle. Le bruit de cette puissante machine remplissait toute la maison. Du bas de l'escalier, on entendait le lourd balancier s'en allant d'un mouvement grave, accentué, qui semblait couper et mesurer la vie en petits 20 morceaux tout pareils; sous ce tic-tac sonore couraient les trépidations de l'aiguille se démenant dans le cadre des secondes avec la fièvre laborieuse d'une araignée qui connaît le prix du temps.

Puis l'heure sonnait, sinistre et lente comme une 25 horloge de collège, et chaque fois que l'heure sonnait, il se passait quelque chose dans la maison des Schwanthaler. C'était M. Schwanthaler qui s'en allait à la Pinacothèque, chargé de paperasses, ou la haute dame de Schwanthaler revenant du sermon 30 avec ses trois demoiselles, trois longues filles enguirlandées qui avaient l'air de perches à houblon; ou

bien les leçons de cithare, de danse, de gymnastique, les clavecins qu'on ouvrait, les métiers à broderies, les pupitres à musique d'ensemble qu'on roulait au milieu du salon, tout cela si bien réglé, si compassé, si méthodique, que d'entendre tous ces Schwanthaler se mettre en branle au premier coup de timbre, entrer, sortir par les portes ouvertes à deux battants, on songeait au défilé des apôtres dans l'horloge de Strasbourg, et l'on s'attendait toujours à voir sur le dernier coup la famille Schwanthaler rentrer et disparaître dans sa pendule.

SINGULIÈRE INFLUENCE DE LA PENDULE DE BOUGIVAL SUR UNE HONNÊTE FAMILLE DE MUNICH.

C'est à côté de ce monument qu'on avait mis la pendule de Bougival, et vous voyez d'ici l'effet de sa petite mine chiffonnée. Voilà qu'un soir les dames de Schwanthaler étaient en train de broder dans le grand salon, et l'illustre docteur-professeur lisait à quelques collègues de l'Académie des sciences les premières pages du *Paradoxe*, s'interrompant de temps en temps pour prendre la petite pendule et faire pour ainsi dire des démonstrations au tableau... Tout à coup, Éva de Schwanthaler, poussée par je ne sais quelle curiosité maudite, dit à son père en rougissant :

“O papa, faites-la sonner.”

Le docteur dénoua la clef, donna deux tours, et aussitôt on entendit un petit timbre de cristal si clair, si vif, qu'un frémissement de gaieté réveilla la grave assemblée. Il y eut des rayons dans tous les yeux :

“Que c'est joli ! que c'est joli !” disaient les demoiselles

selles de Schwanthaler, avec un petit air animé et des frétilllements de nattes qu'on ne leur connaissait pas.

Alors M. de Schwanthaler, d'une voix triomphante :

“Regardez-la, cette folle de française! elle sonne huit heures, et elle en marque trois!”

Cela fit beaucoup rire tout le monde, et, malgré l'heure avancée, ces messieurs se lancèrent à corps perdu dans des théories philosophiques et des considérations interminables sur la légèreté du peuple français. Personne ne pensait plus à s'en aller. On n'entendit même pas sonner au cadran de Polymnie, ce terrible coup de dix heures, qui dispersait d'ordinaire toute la société. La grande pendule n'y comprenait rien. Elle n'avait jamais tant vu de gaieté dans la maison Schwanthaler, ni du monde au salon si tard. Le diable c'est que lorsque les demoiselles de Schwanthaler furent rentrées dans leur chambre, elles se sentirent l'estomac creusé par la veille et le rire, comme des envies de souper; et la sentimentale Minna, elle-même, disait en s'étirant les bras :

“Ah! je mangerais bien une patte de homard.”

DE LA GAÏÉTÉ, MES ENFANTS, DE LA GAÏÉTÉ!

Une fois remontée, la pendule de Bougival reprit sa vie déréglée, ses habitudes de dissipation. On avait commencé par rire de ses lubies; mais peu à peu, à force d'entendre ce joli timbre qui sonnait à tort et à travers, la grave maison de Schwanthaler perdit le respect du temps et prit les jours avec une aimable insouciance. On ne songea plus qu'à s'amuser; la vie paraissait si courte, maintenant que tou-

tes les heures étaient confondues ! Ce fut un bouleversement général. Plus de sermon, plus d'études ! Un besoin de bruit, d'agitation. Mendelssohn et Schumann semblèrent trop monotones ; on les remplaça par la *Grande Duchesse*, le *Petit Faust*, et ces demoiselles tapaient, sautaient, et l'illustre docteur-professeur, pris lui aussi d'une sorte de vertige, ne se lassait pas de dire : " De la gaieté, mes enfants, de la gaieté ! . . . " Quant à la grande horloge, il n'en fut plus question. Ces demoiselles avaient arrêté le 10 balancier, prétextant qu'il les empêchait de dormir, et la maison s'en alla toute au caprice du cadran désheuré.

C'est alors que parut le fameux *Paradoxe sur les pendules*. A cette occasion, les Schwanthaler donnèrent une grande soirée, non plus une de leurs soirées académiques d'autrefois, sobres de lumières et de bruit, mais un magnifique bal travesti, où madame de Schwanthaler et ses filles parurent en canotières de Bougival, les bras nus, la jupe courte, 20 et le petit chapeau plat à rubans éclatants. Toute la ville en parla, mais ce n'était que le commencement. La comédie, les tableaux vivants, les soupers, le baccarat ; voilà ce que Munich scandalisé vit défiler tout un hiver dans le salon de l'académicien. — " De 25 la gaieté, mes enfants, de la gaieté ! . . . " répétait le pauvre bonhomme de plus en plus affolé, et tout ce monde-là était très-gai en effet. Madame de Schwanthaler, mise en goût par ses succès de canotière, passait sa vie sur l'Isar en costumes extravagants. 30 Ces demoiselles, restées seules au logis, prenaient des leçons de français avec des officiers de hussards prisonniers dans la ville ; et la petite pen-

dule, qui avait toutes raisons de se croire encore à Bougival, jetait les heures à la volée, en sonnant toujours huit quand elle en marquait trois. . . . Puis, un matin, ce tourbillon de gaieté folle emporta la
5 famille Schwanthaler en Amérique, et les plus beaux Titien de la Pinacothèque suivirent dans sa fuite leur illustre conservateur.

CONCLUSION.

Après le départ des Schwanthaler, il y eut dans Munich comme une épidémie de scandales. On vit
10 successivement une chanoinesse enlever un baryton, le doyen de l'Institut épouser une danseuse, un conseiller aulique faire sauter la coupe, le couvent des dames nobles fermé pour tapage nocturne. . . .

O malice des choses ! Il semblait que cette petite
15 pendule était fée, et qu'elle avait pris à tâche d'ensorceler toute la Bavière. Partout où elle passait, partout où sonnait son joli timbre à l'évent, il affolait, détraquait les cervelles. Un jour, d'étape en étape, elle arriva jusqu'à la résidence ; et depuis lors,
20 savez-vous quelle partition le roi Louis, ce wagnérien enragé, a toujours ouverte sur son piano ? . . .

— Les *Maîtres chanteurs* ?

— Non ! . . . Le *Phoque à ventre blanc* ! !

Ça leur apprendra à se servir de nos pendules.

LA DERNIÈRE CLASSE.

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.

Ce matin-là j'étais très-en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la 5 classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait 10 bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes 15 les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

“ Qu'est-ce qu'il y a encore ? ”

Alors, comme je traversais la place en courant, le 20 forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

— “ Ne te dépêche pas tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école!”

Je crus qu’il se moquait de moi, et j’entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

5 D’ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu’on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu’on répétait très-haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du
10 maître qui tapait sur les tables :

“ Un peu de silence!”

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la
15 fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j’étais rouge et si j’avais peur !

20 Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très-doucement :

“ Va vite à ta place, mon petit Franz; nous allons commencer sans toi.”

J’enjambai le banc et je m’assis tout de suite à mon
25 pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu’il ne mettait que les jours d’inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la
30 classe avait quelque chose d’extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d’habitude, des gens du village assis et silencieux comme

nous, le vieux Hauser avec son tricorné, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses 5 lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

" Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais 10 la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine. . . . Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs." 15

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français ! . . .

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! . . . 20 Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme ! 30

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village

étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans
5 de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait. . . .

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long
10 cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

15 "Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni. . . voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit: Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive. . . Ah! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-
20 là sont en droit de nous dire: Comment! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue! . . . Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous
25 avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

"Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher? Est-
30 ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé? . . ."

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide : qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il 5 tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison.* . . . Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et 10 que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup. 15

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pen- 20 dus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appli- 25 quaient à tracer leurs *batons*, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français. . . . Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

* "S'il tient sa langue,—il tient la clé qui de ses chaînes le délivre."—F. MISTRAL.

“ Est-ce qu’on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? ”

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s’il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d’école. . . . Pensez ! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s’étaient polis, frottés par l’usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu’il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu’au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d’entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s’en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu’au bout. Après l’écriture, nous eûmes la leçon d’histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu’il s’appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d’émotion, et c’était si drôle de l’entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m’en souviendrai de cette dernière classe. . . .

Tout à coup l’horloge de l’église sonna midi, puis l’Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l’exercice éclatèrent sous nos fenêtres. . . . M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m’avait paru si grand.

“ Mes amis, dit-il, mes amis, je . . . je . . . ”

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

“ VIVE LA FRANCE ! ”

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

“ C'est fini . . . allez-vous-en. ”

10

LE PORTE-DRAPEAU.

I.

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer, et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient: "Couchez-vous! . . ." mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait
10 l'air d'un troupeau surpris en rase campagne dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus! On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles
15 qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, sombrait dans la fumée: alors
20 une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés: "Au drapeau, mes enfants, au drapeau! . . ." Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre dans ce brouillard rouge,

et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba!... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée; et lorsqu'au soleil couché, 5 ce qui restait du régiment—à peine une poignée d'hommes—battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée. 10

II.

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques, qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne se voyaient dans ce front bas et 15 buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupier dans le rang. Avec cela il était un peu bègue, mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel lui dit: "Tu as le drapeau, mon brave; eh 20 bien, garde-le." Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée à la pluie et au feu, la cantinière surfila tout de suite un liséré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup la taille du vieux troupier se redressa. Ce pauvre 25 être habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute. 30

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un 5 prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de 10 dire: "Essayez-donc de venir me le prendre! . . ."

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny, après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures; mais c'était toujours le vieil 15 Hornus qui le portait.

III.

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz, le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvel- 20 les, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs ni soldats, personne ne croyait plus; seul, Hornus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout, et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel 25 gardait le drapeau chez lui dans un des faubourgs de Metz; et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en 30 allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir

vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant là-bas sur les tranchées prussiennes. 5

Un ordre du jour du maréchal Bazaine fit crouler ces illusions. Un matin, Hornus, en s'éveillant, vit tout le camp en rumeur, les soldats par groupes, très-animés, s'excitant, avec des cris de rage, des poings levés tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait un coupable. On criait: "Enlevons-le!... Qu'on le fusille!..." Et les officiers laissaient dire... Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. 15 C'était honteux, en effet. On venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre du maréchal qui les livrait à l'ennemi sans combat.

"Et les drapeaux?" demanda Hornus en pâlis-20 sant... Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout...

"To... To... Tonnerre de Dieu!... bégaya le pauvre homme. Ils n'auront toujours pas le mien..." Et il se mit à courir du côté de la ville. 25

IV.

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux, bourgeois, gardes mobiles criaient, s'agitaient. Des députations passaient, frémissantes, se rendant chez le maréchal. Hornus, lui, ne voyait

rien, n'entendait rien. Il parlait seul, tout en remon-
tant la rue du Faubourg.

“M'enlever mon drapeau! . . . Allons donc! Est-
ce que c'est possible? Est-ce qu'on a le droit? Qu'il
5 donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses
dorés, et sa belle vaisselle plate rapportée de Mexico!
Mais ça, c'est à moi . . . C'est mon honneur. Je dé-
fends qu'on y touche.”

Tous ces bouts de phrase étaient hachés par la course
10 et sa parole bégue; mais au fond il avait son idée, le
vieux! Une idée bien nette, bien arrêtée, prendre le
drapeau, l'emporter au milieu du régiment, et passer
sur le ventre des Prussiens avec tous ceux qui vou-
draient le suivre.

15 Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même
entrer. Le colonel, furieux lui aussi, ne voulait voir
personne . . . mais Hornus ne l'entendait pas ainsi.

Il jurait, criait, bousculait le planton: “Mon dra-
peau . . . je veux mon drapeau . . .” A la fin une
20 fenêtre s'ouvrit:

“C'est toi, Hornus?”

— Oui, mon colonel, je . . .

— Tous les drapeaux sont à l'Arsenal . . ., tu n'as
qu'à y aller, on te donnera un reçu . . .

25 — Un reçu? . . . Pourquoi faire? . . .

— C'est l'ordre du maréchal . . .

— Mais, colonel . . .

— “F . . .-moi la paix! . . .” et la fenêtre se re-
ferma.

30 Le vieil Hornus chancelait comme un homme
ivre.

“Un reçu . . ., un reçu . . .,” répétait-il machinale-
ment. . . . Enfin il se remit à marcher, ne comprenant

plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'Arse-
nal et qu'il fallait le ravoïr à tout prix.

Les portes de l'Arsehal étaient toutes grandes ou-
vertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui
attendaient rangés dans la cour. Hornus en entrant 5
eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux
étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés,
silencieux ; et ces voitures sombres sous la pluie, ces
hommes groupés derrière, la tête nue : on aurait dit
un enterrement. 10

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée de Ba-
zaine s'entassaient, confondus sur le pavé boueux.
Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie
voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ou-
vragees, tout cet attirail glorieux jeté par terre, 15
souillé de pluie et de boue. Un officier d'administra-
tion les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment,
chaque porte-enseigne s'avancait pour chercher un
reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens
surveillaient le chargement. 20

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glo-
rieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé
tristement comme des oiseaux aux ailes cassées !
Vous vous en alliez avec la honte des belles choses
souillées, et chacune de vous emportait un peu de la 25
France. Le soleil des longues marches restait entre
vos plis passés. Dans les marques des balles vous
gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au
hasard sous l'étendard visé . . .

"Hornus, c'est à toi . . . On t'appelle . . . va cher- 30
cher ton reçu . . ."

Il s'agissait bien de reçu !

Le drapeau était là devant lui. C'était bien le

sien, le plus beau, le plus mutilé de tous . . . Et en le revoyant il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel : " Au drapeau, mes enfants ! . . . "

5 Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah ! ce jour-là il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant . . .

10 De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains ; puis il essaya de l'élever encore, bien haut, bien droit en criant : " Au dra . . . " mais sa voix
15 s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit la hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre . . . Et le vieil Hornus
20 tomba foudroyé.

LE SIÈGE DE BERLIN.

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V . . . , demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de triomphe :

“ Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon ? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon . . . Devinez pourquoi ? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes . . . Pauvre vieux ! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

“ Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur

la tête. Debout, il devait être très-grand; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante . . .

5 Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre

10 resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

“ La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard

15 étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplegie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant

20 trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur . . . Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reichshoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt

25 mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier . . . Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie; toujours est-il que ce soir-là, en m'appro-

30 chant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois:

Vic . . . toi . . . re!

— Oui, colonel, grande victoire! . . .

Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer . . .

“Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et 5 debout devant la porte. Elle sanglotait.

“Mais il est sauvé!” lui dis-je en lui prenant les mains.

“La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichs- 10 hofen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée . . . Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse . . . Et cependant comment faire? . . . 15 Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre! . . . Mais alors il fallait mentir . . .

“Eh bien, je mentirai!” me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle 20 rentra dans la chambre de son grand-père.

“C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement 25 des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin, Froissart en Ba- 30 vière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous ser-

vait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire! Il savait tous les coups d'avance: "Maintenant voilà où ils vont aller . . . Voilà ce qu'on va faire . . ." et ses 5 prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très-fier.

Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux! . . . Chaque 10 jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes:

"Docteur, nous avons pris Mayence," me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait:

15 "Ça marche! ça marche! . . . Dans huit jours nous entrerons à Berlin."

A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris . . . Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait 20 tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

"Le premier jour de l'investissement, je montai 25 chez eux—je me souviens—très-ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier:

30 "Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège!"

"Je le regardai stupéfait:

"Comment, colonel, vous savez? . . ."

“ Sa petite-fille se tourna vers moi :

“ Eh ! oui, docteur . . . C’est la grande nouvelle . . .

“ Le siège de Berlin est commencé.”

“ Elle disait cela en tirant son aiguille, d’un petit air si posé, si tranquille . . . Comment se serait-il 5
douté de quelque chose ? Le canon des forts, il ne pouvait pas l’entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu’il apercevait de son lit, c’était un pan de l’Arc de triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac 10
du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome en robe de baby ; puis de grandes consoles toutes raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médail- 15
les, des bronzes, un rocher de Saint-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots et des yeux clairs,—et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille 20
montante, la ceinture haute, cette raideur engoncée qui était la grâce de 1806 . . . Brave colonel ! c’est cette atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin. 25

“ A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouveront bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n’était plus qu’une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s’ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puis- 30
que rien n’entraît plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l’aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d’Allemagne. Vous figurez-vous

le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un 5 soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaîment près 10 de son lit, entretenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils: "N'oublie jamais 15 que tu es Français, lui disait-il... Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde..." Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir, d'adorables préchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, 20 un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant:

25 — "L'indemnité de guerre, et rien de plus... A quoi bon leur prendre des provinces?... Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne?..."

Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

"Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas!... C'était le moment du

grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain 5 blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes,—le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite- 10 fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à 15 ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— “Comprends-tu cela, petite? nous mangions du cheval!” 20

Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose . . . De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence ap- 25 prochait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot 30 l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en

cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre—c'était, je crois, le jeudi de Buzenval—il vit très-bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

“Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là?” demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

“Mauvaise tenue! mauvaise tenue!”

10 Il n'en fut pas autre chose; mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

“Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée :

15 — “C'est demain qu'ils entrent,” me dit-elle.

La chambre du grand-père était-elle ouverte? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, 20 nous parlions des Prussiens, nous; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps,—Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les 25 drapeaux troués et les aigles noires de poudre . . .

Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. 30 Aussi se garda-t-il bien de parler à personne; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre

de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied 5 et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs 10 avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats.

Un moment il put croire qu'il s'était trompé . . .

Mais non ! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui 15 s'avavançait dans le jour levant . . . Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Etoile, rythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de 20 Schubert ! . . .

Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible : "Aux armes ! . . . aux armes ! . . . les Prussiens." Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un 25 grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien mort.

LA DÉFENSE DE TARASCON.

Dieu soit loué ! J'ai enfin des nouvelles de Tarascon. Depuis cinq mois, je ne vivais plus, j'étais d'une inquiétude ! . . . Connaissant l'exaltation de cette bonne ville et l'humeur belliqueuse de ses habitants, je me disais : " Qui sait ce qu'a fait Tarascon ? S'est-il rué en masse sur les barbares ? S'est-il laissé bombarder comme Strasbourg, mourir de faim comme Paris, brûler vif comme Châteaudun ? ou bien, dans un accès de patriotisme farouche, s'est-il fait sauter comme Laon et son intrépide citadelle ? . . . " Rien de tout cela, mes amis. Tarascon n'a pas brûlé, Tarascon n'a pas sauté. Tarascon est toujours à la même place, paisiblement assis au milieu des vignes, du bon soleil plein ses rues, du bon muscat plein ses caves, et le Rhône qui baigne cette aimable localité emporte à la mer, comme par le passé, l'image d'une ville heureuse, des reflets de persiennes vertes, de jardins bien ratissés et de miliciens en tuniques neuves faisant l'exercice tout le long du quai.

Gardez-vous de croire pourtant que Tarascon n'ait rien fait pendant la guerre. Il s'est au contraire admirablement conduit, et sa résistance héroïque, que je vais essayer de vous raconter, aura sa place dans

l'histoire comme type de résistance locale, symbole vivant de la défense du Midi.

LES ORPHÉONS.

Je vous dirai donc que, jusqu'à Sedan, nos braves Tarasconnais s'étaient tenus chez eux bien tranquilles. Pour ces fiers enfants des Alpilles, ce n'était pas la patrie qui mourait là-haut; c'étaient les soldats de l'empereur, c'était l'Empire. Mais une fois le 4 septembre, la République, Attila campé sous Paris, alors, oui! Tarascon se réveilla, et l'on vit ce que c'est qu'une guerre nationale... Cela commença naturellement par une manifestation d'orphéonistes. Vous savez quelle rage de musique ils ont dans le Midi. A Tarascon surtout, c'est du délire. Dans les rues, quand vous passez, toutes les fenêtres chantent, tous les balcons vous secouent des romances sur la tête. 5 10 15

N'importe la boutique où vous entrez, il y a toujours au comptoir une guitare qui soupire, et les garçons de pharmacie eux-mêmes vous servent en fredonnant: *Le Rossignol—et le Luth espagnol—Tralala—lalalala*. En dehors de ces concerts privés, les Tarasconnais ont encore la fanfare de la ville, la fanfare du collège et je ne sais combien de sociétés d'orphéons. 20

C'est l'orphéon de Saint-Christophe et son admirable chœur à trois voix: *Sauvons la France*, qui donnèrent le branle au mouvement national. 25

"Oui, oui, sauvons la France!" criait le bon Tarascon en agitant des mouchoirs aux fenêtres, et les hommes battaient des mains, et les femmes envoyaient 30

des baisers à l'harmonieuse phalange qui traversait le cours sur quatre rangs de profondeur, bannière en tête et marquant fièrement le pas.

L'élan était donné. A partir de ce jour, la ville s changea d'aspect: plus de guitare, plus de barcarolle. Partout le luth espagnol fit place à la *Marseillaise*, et, deux fois par semaine, on s'étouffait sur l'Esplanade pour entendre la fanfare du collège jouer le *Chant du départ*. Les chaises coûtaient des prix fous! . . .

Mais les Tarasconnais ne s'en tinrent pas là.

LES CAVALCADES.

Après la démonstration des orphéons, vinrent les cavalcades historiques au bénéfice des blessés. Rien de gracieux comme de voir, par un dimanche de
15 beau soleil, toute cette vaillante jeunesse tarasconnaise, en bottes molles et collants de couleur tendre, quêter de porte en porte et caracoler sous les balcons avec de grandes hallebardes et des filets à papillons; mais le plus beau de tout, ce fut un carrousel patriotique—François I^{er} à la bataille de Pavie—que ces
20 messieurs du cercle donnèrent trois jours de suite sur l'Esplanade. Qui n'a pas vu cela n'a jamais rien vu. Le théâtre de Marseille avait prêté les costumes; l'or, la soie, le velours, les étendards brodés, les écus
25 d'armes, les cimiers, les caparaçons, les rubans, les nœuds, les bouffettes, les fers de lance, les cuirasses faisaient flamber et papilloter l'Esplanade comme un miroir aux alouettes. Par là-dessus, un grand coup de mistral qui secouait toute cette lumière. C'était
30 quelque chose de magnifique. Malheureusement,

lorsque après une lutte acharnée, François I^{er},—M. Bompard, le gérant du cercle,—se voyait enveloppé par un gros de reîtres, l'infortuné Bompard avait, pour rendre son épée, un geste d'épaules si énigmatique, qu'au lieu de "tout est perdu fors l'honneur," 5 il avait plutôt l'air de dire: *Digo-li que vengue, moun bon!* mais les Tarasconnais n'y regardaient pas de si près, et des larmes patriotiques étincelaient dans tous les yeux.

LA TROUÉE.

Ces spectacles, ces chants, le soleil, le grand air du Rhône, il n'en fallait pas plus pour monter les têtes. Les affiches du Gouvernement mirent le comble à l'exaltation. Sur l'Esplanade, les gens ne s'abordaient plus que d'un air menaçant, les dents serrées, mâchant leurs mots comme des balles. Les conver- 15 sations sentaient la poudre. Il y avait du salpêtre dans l'air. C'est surtout au café de la Comédie, le matin en déjeunant, qu'il fallait les entendre, ces bouillants Tarasconnais: "Ah ça! qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens avec leur tron de Dieu de 20 général Trochu? Ils n'en finissent pas de sortir... Coquin de bon sort! Si c'était Tarascon!... Trrr!... Il y a longtemps qu'on l'aurait faite, la trouée!" Et pendant que Paris s'étranglait avec son pain d'avoine, ces messieurs vous avalaient de succulentes barta- 25 velles arrosées de bon vin des Papes, et luisants, bien repus, de la sauce jusqu'aux oreilles, ils criaient comme des sourds en tapant sur la table: "Mais faites-la donc, votre trouée..." et qu'ils avaient, ma foi, bien raison!

LA DÉFENSE DU CERCLE.

Cependant l'invasion des barbares gagnait au sud de jour en jour. Dijon rendu, Lyon menacé, déjà les herbes parfumées de la vallée du Rhône faisaient hennir d'envie les cavales des uhlans. "Organisons
5 notre défense!" se dirent les Tarasconnais, et tout le monde se mit à l'œuvre. En un tour de main, la ville fut blindée, barricadée, casematée. Chaque maison devint une forteresse. Chez l'armurier Coste-
calde, il y avait devant le magasin une tranchée d'au-
10 moins deux mètres, avec un pont-levis, quelque chose de charmant. Au cercle, les travaux de défense étaient si considérables qu'on allait les voir par curiosité. M. Bompard, le gérant, se tenait en haut de l'escalier, le chassepot à la main, et donnait des
15 explications aux dames: "S'ils arrivent par ici, pan! pan! . . . Si au contraire ils montent par là, pan! pan!" Et puis, à tous les coins de rues, des gens qui vous arrêtaient pour vous dire d'un air mystérieux: "Le café de la Comédie est imprenable," ou bien
20 encore: "On vient de torpiller l'Esplanade! . . ." Il y avait de quoi faire réfléchir les barbares.

LES FRANCS-TIREURS.

En même temps, des compagnies de francs-tireurs s'organisaient avec frénésie. *Frères de la mort, Chacals du Narbonnais, Espingoliers du Rhône*, il y
25 en avait de tous les noms, de toutes les couleurs, comme des centaurees dans un champ d'avoine; et des panaches, des plumes de coq, des chapeaux gigantesques, des ceintures d'une largeur! . . . Pour

se donner l'air plus terrible, chaque franc-tireur laissait pousser sa barbe et ses moustaches, si bien qu'à la promenade le monde ne se connaissait plus. De loin vous voyiez un brigand des Abruzzes qui venait sur vous la moustache en croc, les yeux flam- 5 boyants, avec un tremblement de sabres, de revolvers, de yatagans; et puis quand on s'approchait, c'était le receveur Pégoulade. D'autres fois, vous rencontriez dans l'escalier Robinson Cruséo lui-même avec son chapeau pointu, son coutelas en dents de scie, un 10 fusil sur chaque épaule; au bout du compte, c'était l'armurier Costecalde qui rentrait de dîner en ville. Le diable, c'est qu'à force de se donner des allures féroces, les Tarasconnais finirent par se terrifier les uns les autres, et bientôt personne n'osa plus sortir. 15

LAPINS DE GARENNE ET LAPINS DE CHOUX.

Le décret de Bordeaux sur l'organisation des gardes nationales mit fin à cette situation intolérable. Au souffle puissant des triumvirs, prrrt! les plumes de coq s'envolèrent, et tous les francs-tireurs de Tarascon—chacals, espingoliers et autres—vinrent se 20 fondre en un bataillon d'honnêtes miliciens, sous les ordres du brave général Bravida, ancien capitaine d'habillement. Ici, nouvelles complications. Le décret de Bordeaux faisait, comme on sait, deux catégories dans la garde nationale: les gardes nationaux 25 de marche et les gardes nationaux sédentaires; "lapins de garenne et lapins de choux," disait assez drôlement le receveur Pégoulade. Au début de la formation, les gardes nationaux de garenne avaient naturellement le beau rôle. Tous les matins, le 30

brave général Bravida les menait sur l'Esplanade faire l'exercice à feu, l'école de tirailleurs.—Couchez-vous! levez-vous! et ce qui s'ensuit. Ces petites guerres attiraient toujours beaucoup de monde. Les
5 dames de Tarascon n'en manquaient pas une, et même les dames de Beaucaire passaient quelquefois le pont pour venir admirer nos lapins. Pendant ce temps, les pauvres gardes nationaux de choux faisaient modestement le service de la ville et mon-
10 taient la garde devant le musée, où il n'y avait rien à garder qu'un gros lézard empaillé avec de la mousse et deux fauconneaux du temps du bon roi René. Pensez que les dames de Beaucaire ne passaient pas le pont pour si peu . . . Pourtant, après
15 trois mois d'exercice à feu, lorsqu'on s'aperçut que les gardes nationaux de garenne ne bougeaient toujours pas de l'Esplanade, l'enthousiasme commença à se refroidir.

Le brave général Bravida avait beau crier à ses
20 lapins: "Couchez-vous! levez-vous!" personne ne les regardait plus. Bientôt ces petites guerres furent la fable de la ville. Dieu sait cependant que ce n'était pas leur faute à ces malheureux lapins si on ne les faisait pas partir. Ils en étaient assez furieux. Un
25 jour même ils refusèrent de faire l'exercice.

"Plus de parade! crient-ils en leur zèle patriotique; nous sommes de marche; qu'on nous fasse marcher!

— Vous marcherez, ou j'y perdrai mon nom!" leur
30 dit le brave général Bravida; et tout bouffant de colère, il alla demander des explications à la mairie.

La mairie répondit qu'elle n'avait pas d'ordre et que cela regardait la préfecture.

“ Va pour la préfecture ! fit Bravida ; ” et le voilà parti sur l'express de Marseille à la recherche du préfet, ce qui n'était pas une petite affaire, attendu qu'à Marseille il y avait toujours cinq ou six préfets en permanence, et personne pour vous dire lequel était le bon. Par une fortune singulière, Bravida lui mit la main dessus tout de suite, et c'est en plein conseil de préfecture que le brave général porta la parole au nom de ses hommes, avec l'autorité d'un ancien capitaine d'habillement. 10

Dès les premiers mots, le préfet l'interrompit :

“ Pardon, général . . . Comment se fait-il qu'à vous vos soldats vous demandent de partir, et qu'à moi ils me demandent de rester ? . . . Lisez plutôt.”

Et, le sourire aux lèvres, il lui tendit une pétition 15 larmoyante, que deux lapins de garenne—les deux plus enragés pour marcher—venaient d'adresser à la préfecture avec apostilles du médecin, du curé, du notaire, et dans laquelle ils demandaient à passer aux lapins de choux pour cause d'infirmités. 20

“ J'en ai plus de trois cents comme cela, ajouta le préfet toujours en souriant. Vous comprenez maintenant, général, pourquoi nous ne sommes pas pressés de faire marcher vos hommes. On en a malheureusement trop fait partir de ceux qui voulaient 25 rester. Il n'en faut plus . . . Sur ce, Dieu sauve la République, et bien le bonjour à vos lapins ! ”

LE PUNCH D'ADIEU.

Pas besoin de dire si le général était penaud en retournant à Tarascon. Mais voici bien une autre histoire. Est-ce qu'en son absence les Tarasconnais 30

ne s'étaient pas avisés d'organiser un punch d'adieu par souscription pour les lapins qui allaient partir! Le brave général Bravida eut beau dire que ce n'était pas la peine, que personne ne partirait; le punch
5 était souscrit, commandé; il ne restait plus qu'à le boire, et c'est ce qu'on fit . . . Donc, un dimanche soir, cette touchante cérémonie du punch d'adieu eut lieu dans les salons de la mairie, et, jusqu'au petit jour blanc, les toasts, les vivats, les discours, les chants
10 patriotiques, firent trembler les vitres municipales. Chacun, bien entendu, savait à quoi s'en tenir sur ce punch d'adieu; les gardes nationaux de choux qui le payaient avaient la ferme conviction que leurs camarades ne partiraient pas, et ceux de garenne qui le bu-
15 vaient avaient aussi cette conviction, et le vénérable adjoint, qui vint d'une voix émue jurer à tous ces braves qu'il était prêt à marcher à leur tête, savait mieux que personne qu'on ne marcherait pas du tout; mais c'est égal! Ces méridionaux sont si extraordinaires,
20 qu'à la fin du punch d'adieu tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait, et, ce qu'il y a de plus fort, tout le monde était sincère, même le général! . . .

A Tarascon, comme dans tout le midi de la France,
25 j'ai souvent observé cet effet de mirage.

UN DECORÉ DU 15 AOUT.

Un soir, en Algérie, à la fin d'une journée de chasse, un violent orage me surprit dans la plaine du Chélif, à quelques lieues d'Orléansville. Pas l'ombre d'un village ni d'un caravansérail en vue. Rien que des palmiers nains, des fourrés de lentisques et de grandes 5 terres labourées jusqu'au bout de l'horizon. En outre, le Chélif, grossi par l'averse, commençait à ronfler d'une façon alarmante, et je courais risque de passer ma nuit en plein marécage. Heureusement l'interprète civil du bureau de Milianah, qui m'accompag- 10 nait, se souvint qu'il y avait tout près de nous, cachée dans un pli de terrain, une tribu dont il connaissait l'aga, et nous nous décidâmes à aller lui demander l'hospitalité pour une nuit.

Ces villages arabes de la plaine sont tellement en- 15 fous dans les cactus et les figuiers de Barbarie, leurs gourbis de terre sèche sont bâtis si ras du sol, que nous étions au milieu du douar avant de l'avoir aperçu. Était-ce l'heure, la pluie, ce grand silence?... Mais le pays me parut bien triste et comme sous le 20 poids d'une angoisse qui y avait suspendu la vie. Dans les champs, tout autour, la récolte s'en allait à l'abandon. Les blés, les orges, rentrés partout ailleurs, étaient là couchés, en train de pourrir sur place. Des herses, des charrues rouillées traînaient, oubliées sous 25

la pluie. Toute la tribu avait ce même air de tristesse délabrée et d'indifférence. C'est à peine si les chiens aboyaient à notre approche. De temps en temps, au fond d'un gourbi, on entendait des cris d'enfant, et l'on voyait passer dans le fourré la tête rase d'un gamin, ou le haïck troué de quelque vieux. Ça et là, de petits ânes, grelottant sous les buissons. Mais pas un cheval, pas un homme . . . comme si on était encore au temps des grandes guerres, et tous les cavaliers partis depuis des mois.

La maison de l'aga, espèce de longue ferme aux murs blancs, sans fenêtres, ne paraissait pas plus vivante que les autres. Nous trouvâmes les écuries ouvertes, les box et les mangeoires vides, sans un palefrenier pour recevoir nos chevaux.

"Allons voir au café maure," me dit mon compagnon.

Ce qu'on appelle le café maure est comme le salon de réception des châtelains arabes; une maison dans la maison, réservée aux hôtes de passage, et où ces bons musulmans si polis, si affables, trouvent moyen d'exercer leurs vertus hospitalières tout en gardant l'intimité familiale que commande la loi. Le café maure de l'aga Si-Sliman était ouvert et silencieux comme ses écuries. Les hautes murailles peintes à la chaux, les trophées d'armes, les plumes d'autruche, le large divan bas courant autour de la salle, tout cela ruisselait sous les paquets de pluie que la rafale chassait par la porte . . . Pourtant il y avait du monde dans le café. D'abord le cafetier, vieux Kabyle en guenilles, accroupi la tête entre ses genoux, près d'un brasero renversé. Puis le fils de l'aga, un bel enfant flévreux et pâle, qui reposait sur le divan,

roulé dans un bournous noir, avec deux grands lévriers à ses pieds.

Quand nous entrâmes, rien ne bougea; tout au plus si un des lévriers remua la tête, et si l'enfant daigna tourner vers nous son bel œil noir, enfiévré et languissant. 5

“Et Si-Sliman?” demanda l'interprète.

Le cafetier fit par-dessus sa tête un geste vague qui montrait l'horizon, loin, bien loin... Nous comprîmes que Si-Sliman était parti pour quelque grand voyage; mais, comme la pluie ne nous permettait pas de nous remettre en route, l'interprète s'adressant au fils de l'aga, lui dit en arabe que nous étions des amis de son père, et que nous lui demandions un asile jusqu'au lendemain. Aussitôt l'enfant se leva, 15 malgré le mal qui le brûlait, donna des ordres au cafetier, puis, nous montrant les divans d'un air courtois, comme pour nous dire: “Vous êtes mes hôtes,” il salua à la manière arabe, la tête inclinée, un baiser du bout des doigts, et, se drapant fièrement 20 dans ses bournous, sortit avec la gravité d'un aga et d'un maître de maison.

Derrière lui, le cafetier ralluma son brasero, posa dessus deux bouilloires microscopiques, et, tandis qu'il nous préparait le café, nous pûmes lui arracher 25 quelques détails sur le voyage de son maître et l'étrange abandon où se trouvait la tribu. Le Kabyle parlait vite, avec des gestes de vieille femme, dans un beau langage guttural, tantôt précipité, tantôt coupé de grands silences pendant lesquels on entendait la 30 pluie tombant sur la mosaïque des cours intérieures, les bouilloires qui chantaient, et les aboiements des chacals répandus par milliers dans la plaine.

Voici ce qui était arrivé au malheureux Si-Sliman. Quatre mois auparavant, le jour du 15 août, il avait reçu cette fameuse décoration de la Légion d'honneur qu'on lui faisait attendre depuis si longtemps.

5 C'était le seul aga de la province qui ne l'eût pas encore. Tous les autres étaient chevaliers, officiers; deux ou trois même portaient autour de leur haïck le grand cordon de commandeur et se mouchaient dedans en toute innocence, comme je l'ai vu faire

10 bien des fois au Bach'Aga Boualem. Ce qui jusqu'alors avait empêché Si-Sliman d'être décoré, c'est une querelle qu'il avait eue avec son chef de bureau arabe à la suite d'une partie de bouillotte, et la camaraderie militaire est tellement puissante en Algé-

15 rie, que, depuis dix ans, le nom de l'aga figurait sur des listes de proposition, sans jamais parvenir à passer. Aussi vous pouvez vous imaginer la joie du brave Si-Sliman, lorsqu'au matin du 15 août, un spahi d'Orléansville était venu lui apporter le petit

20 écrin doré avec le brevet de légionnaire, et que Baïa, la plus aimée de ses quatre femmes, lui avait attaché la croix de France sur son bournous en poils de chameau. Ce fut pour la tribu l'occasion de diffas et de fantasias interminables. Toute la nuit, les

25 tambourins, les flûtes de roseau retentirent. Il y eut des danses, des feux de joie, je ne sais combien de moutons de tués; et pour que rien ne manquât à la fête, un fameux improvisateur du Djendel composa, en l'honneur de Si-Sliman, une cantate magnifique

30 qui commençait ainsi: "*Vent, attelle les coursiers pour porter la bonne nouvelle . .*"

Le lendemain, au jour levant, Si-Sliman appela sous les armes le ban et l'arrière-ban de son goum,

et s'en alla à Alger avec ses cavaliers pour remercier le gouverneur. Aux portes de la ville, le goum s'arrêta, selon l'usage. L'aga se rendit seul au palais du gouvernement, vit le duc de Malakoff et l'assura de son dévouement à la France, en quelques phrases 5 pompeuses de ce style oriental qui passe pour imagé, parce que, depuis trois mille ans, tous les jeunes hommes y sont comparés à des palmiers, toutes les femmes à des gazelles. Puis, ces devoirs rendus, il monta se faire voir dans la ville haute, fit, en pas- 10 sant, ses dévotions à la mosquée, distribua de l'argent aux pauvres, entra chez les barbiers, chez les brodeurs, acheta pour ses femmes des eaux de senteur, des soies à fleurs et à ramages, des corselets bleus tout passementés d'or, des bottes rouges de ca- 15 valier pour son petit aga, payant sans marchander et répandant sa joie en beaux douros. On le vit dans les bazars, assis sur des tapis de Smyrne, buvant le café à la porte des marchands maures, qui le félicitaient. Autour de lui la foule se pressait, curieuse. 20 On disait: "Voilà Si-Sliman... l'emberour vient de lui envoyer la croix." Et les petites mauresques qui revenaient du bain, en mangeant des pâtisseries, coulaient sous leurs masques blancs de longs regards d'admiration vers cette belle croix d'argent neuf si 25 fièrement portée. Ah! l'on a parfois de bons moments dans la vie...

Le soir venu, Si-Sliman se préparait à rejoindre son goum et déjà il avait le pied dans l'étrier, quand un chaouch de la préfecture vint à lui tout essoufflé: 30

"Te voilà, Si-Sliman, je te cherche partout... Viens vite, le gouverneur veut te parler!"

Si-Sliman le suivit sans inquiétude. Pourtant, en

traversant la grande cour mauresque du palais, il rencontra son chef de bureau arabe qui lui fit un mauvais sourire. Ce sourire d'un ennemi l'effraya, et c'est en tremblant qu'il entra dans le salon du gouverneur. Le maréchal le reçut à califourchon sur une chaise :

“ Si-Sliman, lui dit-il avec sa brutalité ordinaire et cette fameuse voix de nez qui donnait le tremblement à tout son entourage, Si-Sliman, mon garçon, 10 je suis désolé . . . il y a eu erreur . . . Ce n'est pas toi qu'on voulait décorer ; c'est le kaïd des Zoug-Zougs . . . il faut rendre ta croix.”

La belle tête bronzée de l'aga rougit comme si on l'avait approchée d'un feu de forge. Un mouvement 15 convulsif secoua son grand corps. Ses yeux flambèrent . . . Mais ce ne fut qu'un éclair. Il les baissa presque aussitôt, et s'inclina devant le gouverneur.

“ Tu es le maître, seigneur,” lui dit-il, et arrachant la croix de sa poitrine, il la posa sur une 20 table. Sa main tremblait ; il y avait des larmes au bout de ses longs cils. Le vieux Pélissier en fut touché :

“ Allons, allons, mon brave, ce sera pour l'année prochaine.”

25 Et il lui tendait la main d'un air bon enfant.

L'aga feignit de ne pas la voir, s'inclina sans répondre et sortit. Il savait à quoi s'en tenir sur la 1 ' promesse du maréchal, et se voyait à tout jamais déshonoré par une intrigue de bureau.

30 Le bruit de sa disgrâce s'était déjà répandu dans la ville. Les Juifs de la rue Bab-Azoun le regardaient passer en ricanant. Les marchands maures, au contraire, se détournaient de lui d'un air de pitié ;

et cette pitié lui faisait encore plus de mal que ces rires. Il s'en allait, longeant les murs, cherchant les ruelles les plus noires. La place de sa croix arrachée le brûlait comme une blessure ouverte. Et tout le temps, il pensait :

“Que diront mes cavaliers? que diront mes femmes?”

Alors il lui venait des bouffées de rage. Il se voyait prêchant la guerre sainte, là-bas, sur les frontières du Maroc toujours rouges d'incendies et de batailles; ou bien courant les rues d'Alger à la tête de son goup, pillant les Juifs, massacrant les chrétiens, et tombant lui-même dans ce grand désordre où il aurait caché sa honte. Tout lui paraissait possible plutôt que de retourner dans sa tribu. . . Tout à coup, au milieu de ses projets de vengeance, la pensée de l'*Emberour* jaillit en lui comme une lumière.

L'*Emberour*! . . . Pour Si-Sliman, comme pour tous les Arabes, l'idée de justice et de puissance se résumait dans ce seul mot. C'était le vrai chef des croyants de ces musulmans de la décadence; l'autre, celui de Stamboul, leur apparaissait de loin comme un être de raison, une sorte de pape invisible qui n'avait gardé pour lui que le pouvoir spirituel, et dans l'hégire où nous sommes on sait ce que vaut ce pouvoir-là.

Mais l'*Emberour* avec ses gros canons, ses zouaves, sa flotte en fer! . . . Dès qu'il eut pensé à lui, Si-Sliman se crut sauvé. Pour sûr l'empereur allait lui rendre sa croix. C'était l'affaire de huit jours de voyage, et il le croyait si bien qu'il voulut que son goup l'attendit aux portes d'Alger. Le paquebot du lendemain l'emportait vers Paris, plein de recueille-

ment et de sérénité, comme pour un pèlerinage à la Mecque.

Pauvre Si-Sliman ! il y avait quatre mois qu'il était parti, et les lettres qu'il envoyait à ses femmes ne parlaient pas encore de retour. Depuis quatre mois, le malheureux aga était perdu dans le brouillard parisien, passant sa vie à courir les ministères, berné partout, pris dans le formidable engrenage de l'administration française, renvoyé de bureau en bureau, salissant ses bournous sur les coffres à bois des antichambres, à l'affût d'une audience qui n'arrivait jamais ; puis, le soir, on le voyait, avec sa longue figure triste, ridicule à force de majesté, attendant sa clef dans un bureau d'hôtel garni, et il remontait chez lui, las de courses, de démarches, mais toujours fier, cramponné à l'espoir, s'acharnant comme un décavé à courir après son honneur...

Pendant ce temps-là, ses cavaliers, accroupis à la porte Bab-Azoun, attendaient avec le fatalisme oriental ; les chevaux, au piquet, hennissaient du côté de la mer. Dans la tribu, tout était en suspens. Les moissons mouraient sur place, faute de bras. Les femmes, les enfants comptaient les jours, la tête tournée vers Paris. Et c'était pitié de voir combien d'espoirs, d'inquiétudes et de ruines traînaient déjà à ce bout de ruban rouge... Quand tout cela finirait-il ?

— "Dieu seul le sait," disait le cafetier en soupirant, et par la porte entr'ouverte, sur la plaine violette et triste, son bras nu nous montrait un petit croissant de lune blanche qui montait dans le ciel mouillé...

LES PETITS PATÉS.

I.

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne appela son mitron, et lui dit :

“ Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar . . . va les porter et reviens vite . . . Il paraît que les Versaillais 5 sont entrés dans Paris.”

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière, la tourtière dans une serviette blanche et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis, où 10 logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clai- 15 rons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche, qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum 20 de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché. Toute l'animation du quartier semblait s'être répan-

due dans la rue de Rivoli. On traînait des canons, on travaillait aux barricades; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là
5 sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la rue! C'est aux jours de fête et de train, dans l'encombrement des premiers de l'an, des dimanches gras, qu'ils ont le plus à courir; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

10 Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler au milieu des képis et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très-vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que
15 cela lui faisait à lui, la bataille! L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar pour le coup de midi, et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible; et des pupilles de la République défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots, de ceintures rouges, de grandes bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis
25 gras, avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de
30 glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur. Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curio-

sité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route en si belle compagnie; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel de ville et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

5

II.

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnicar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très-précis, quand toute la famille —petits et grands—était réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde: .

“ Ah! . . . voilà le pâtissier.”

Alors avec un grand remuement de chaises, un frou-frou d'endimanchement, une expansion d'enfants rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux 15 s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron empaillé, et qui n'avait jamais 20 de la vie avancé ni retardé. Les enfants bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés, faisait paraître la salle à manger bien grande, bien 25 triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître . . . rôti brûlé . . . petits 30

pois trop cuits . . . Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent :

“ Prenez garde, M. Bonnicar . . . on dit que les Versailles sont entrés dans Paris.”

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly à fleur d'eau, pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de ville secouant toutes les vitres du quartier.

“ Oh! ce Sureau . . . ce Sureau! . . .”

Et dans l'animation de la course il parlait seul, se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés à mine féroce, vautreés au soleil sur le sol dépaqué.

“ Où allez-vous, citoyen?”

Le citoyen s'expliqua; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant que M. Bonnicar avait sa belle redingote des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.

“ C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault.”

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte, mais une demi-heure après, ils étaient tous rafiés par la

ligne et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait 5 si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

“C'est bon, c'est bon, mon vieux . . . Vous vous expliquerez à Versailles.”

Et par les Champs-Élysées, encore tout blancs de la 10 fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

III.

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras; et le 15 long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à 20 la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole et l'eau-de-vie; et d'entendre ces mots de: “Pâtissier, petits pâtés,” qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou. 25

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête. Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barette du petit garçon de 30

chez Sureau ? Et cela dix fois dans la route ! Ce petit éclair blanc passait devant ses yeux comme pour le narguer, puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

5 Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles ; et quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débarrassé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat. On disait :
"C'est Félix Pyat . . . Non ! c'est Delescluze."

10 Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie. Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui tous-
15 saient, d'autres qui pleuraient ; Bonnicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives
20 inquiets, ce couvert mis jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.

"Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés ! . . ." dit tout à coup une voix près de lui ; et le bonhomme
25 en levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

LES TROIS SOMMATIONS.

Aussi vrai que je m'appelle Bélisaire et que j'ai mon rabot dans la main en ce moment, si le père Thiers s'imagine que la bonne leçon qu'il vient de nous donner aura servi à quelque chose, c'est qu'il ne connaît pas le peuple de Paris. Voyez-vous, monsieur, ils auront beau nous fusiller en grand, nous déporter, nous exporter, mettre Cayenne au bout de Satory, bourrer les pontons comme des barils à sardines, le Parisien aime l'émeute, et rien ne pourra lui enlever ce goût-là ! On a ça dans le sang. Qu'est-ce que vous voulez ? Ce n'est pas tant la politique, qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait : les ateliers fermés, les rassemblements, la flâne, et puis encore quelque chose en plus que je ne saurais vous dire. 15

Pour bien comprendre cela, il faut être né, comme moi, rue de l'Orillon, dans un atelier de menuisier, et depuis huit ans jusqu'à quinze qu'on m'a mis en apprentissage, avoir roulé le faubourg avec une voiture à bras pleine de copeaux. Ah ! dame ! je peux dire que je m'en suis payé des révolutions, dans ce temps-là. Tout petit, pas plus haut qu'une botte, dès qu'il y avait du bruit dans Paris, vous étiez sûr de m'y voir par un bout. Presque toujours je savais ça d'avance. Quand je voyais les ouvriers s'en aller 25

bras dessus, bras dessous, dans le faubourg, en prenant le trottoir tout en large, les femmes sur les portes causant, gesticulant, et tous ces tas de monde qui descendaient des barrières, je me disais en char-riant mes copeaux: "Bonne affaire! il va y avoir quelque chose . . ."

En effet, ça ne manquait pas. Le soir, en rentrant chez nous, je trouvais la boutique pleine; des amis du père causaient politique autour de l'établi, des
10 voisins lui apportaient le journal; car dans ce temps-là il n'y avait pas de feuilles à un sou comme maintenant. Ceux qui voulaient recevoir le journal se cotisaient à plusieurs dans la même maison et se le passaient d'étage en étage . . . Papa Bélisaire, qui tra-
15 vaillait toujours malgré tout, poussait son rabot avec colère en entendant les nouvelles; et je me rappelle que ces jours-là, au moment de se mettre à table, la mère ne manquait jamais de nous dire:

"Tenez-vous tranquilles, les enfants . . . Le père
20 n'est pas content, rapport aux affaires de la politique."

Moi, vous pensez, je n'y comprenais pas grand'chose, à ces sacrées affaires. Tout de même, il y avait des mots qui m'entraient dans la tête à force de les
25 entendre, comme, par exemple:

"Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand!"

Je ne savais pas bien ce que c'était que ce Guizot, ni ce que cela voulait dire d'être allé à Gand; mais c'est égal! je répétais avec les autres:

30 "Canaille de Guizot . . . Canaille de Guizot! . . ."

Et j'y allais d'autant plus de bon cœur à l'appeler canaille, ce pauvre M. Guizot, que, dans ma tête, je le confondais avec un grand coquin de sergent de

ville qui se tenait au coin de la rue de l'Orillon et me faisait toujours des misères, par rapport à ma charrette de copeaux . . . Personne ne l'aimait dans le quartier, ce grand rouge-là ! Les chiens, les enfants, tout le monde lui était après ; il n'y avait que 5 le marchand de vin qui, de temps en temps, pour l'amadouer, lui glissait un verre de vin dans l'entrebâillement de sa boutique. Le grand rouge s'approchait sans avoir l'air de rien, regardait à droite et à gauche s'il n'y avait pas de chefs, puis, en passant, 10 *uit ! . . .* Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement. Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant :

“Gare, sergo ! . . . voilà l'officier.”

15

On est comme ça dans le peuple de Paris, c'est le sergent de ville qui porte la peine de tout. On s'habitue à les haïr, les pauvres diables, à les regarder comme des chiens. Les ministres font des bêtises, c'est aux sergents de ville qu'on les fait payer, et 20 quand une fois il arrive une bonne révolution, les ministres s'en vont à Versailles, et les sergents de ville dans le canal . . .

Pour en revenir donc à ce que je vous disais, dès qu'il y avait quelque chose dans Paris, j'étais un des 25 premiers à le savoir. Ces jours-là, on se donnait rendez-vous, tous les petits du quartier, et nous descendions ensemble le faubourg. Il y avait des gens qui criaient :

“C'est rue Montmartre . . . non ! . . . à la porte 30 Saint-Denis.”

D'autres qui s'étaient trouvés en course de ce côté-là, revenaient furieux de n'avoir pas pu passer. Les

femmes couraient chez les boulangers. On fermait les portes cochères. Tout cela nous montait. Nous chantions, nous bousculions en passant les petits marchands des rues qui relevaient bien vite leurs 5 étalages, leurs éventaires comme les jours de grand vent. Quelquefois, en arrivant au canal, les ponts des écluses étaient déjà tournés. Des fiacres, des camions s'arrêtaient là. Les cochers juraient, le monde s'inquiétait. Nous escaladions en courant 10 cette grande passerelle toute en marches qui séparait alors le faubourg de la rue du Temple, et nous arrivions sur les boulevards.

C'est ça qui est amusant, le boulevard, les mardis gras et les jours d'émeute. Presque pas de voi- 15 tures; on pouvait galoper à son aise sur cette grande chaussée. En nous voyant passer, les boutiquiers de ces quartiers savaient bien ce que cela voulait dire, et fermaient vite leurs magasins. On entendait claquer les volets; mais tout de même, une fois la boutique 20 fermée, ces gens-là se tenaient sur le trottoir devant leurs portes, parce que chez les Parisiens la curiosité est plus forte que tout.

Enfin nous apercevions une masse noire, la foule, l'encombrement. C'était là!... Seulement pour bien 25 voir, il s'agissait d'être au premier rang; et dame! on en recevait de ces taloches... Pourtant, à force de pousser, de bousculer, de se glisser entre les jambes, nous finissions par arriver... Une fois bien placés, en avant de tout le monde, on respirait et on 30 était fier. Le fait est que le spectacle en valait la peine.

Non, voyez-vous, jamais M. Bocage, jamais M. Mélingue ne m'ont donné un battement de cœur pareil

à celui que j'avais en voyant là-bas, au bout de la rue, dans l'espace resté vide, le commissaire s'avancer avec son écharpe . . . Les autres criaient :

“ Le commissaire ! le commissaire ! ”

Moi je ne disais rien. J'avais les dents serrées de 5 peur, de plaisir, de je ne sais pas quoi ; en moi-même je pensais :

“ Le commissaire est là . . . gare tout à l'heure les coups de trique . . . ”

Ce n'était pas encore tant les coups de trique qui 10 m'impressionnaient, mais ce diable d'homme avec son écharpe sur son habit noir, et ce grand chapeau de monsieur qui lui donnait l'air d'être en visite au milieu des schakos et des tricornes, ça me faisait un effet ! . . . Après un roulement de tambour, le com- 15 missaire commençait à marmotter quelque chose. Comme il était loin de nous, malgré le grand silence, sa voix s'en allait dans l'air, et on n'entendait que ça :

“ Mn . . . mn . . . mn . . . ”

20

Mais nous la connaissions aussi bien que lui la loi sur les attroupements. Nous savions que nous avions droit à trois sommations avant d'arriver aux coups de trique. Aussi la première fois, personne ne bougeait. On restait là, bien tranquille, les mains 25 dans les poches . . . Par exemple, au second roulement, on commençait à devenir vert, et à regarder de droite et de gauche par où il faudrait passer . . . Au troisième roulement, prrt ! c'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un 30 envolement de tabliers, de chapeaux, de casquettes, et puis là-bas derrière, les triques qui commençaient à taper. Non, vrai ! il n'y a pas de pièces de théâtre

capables de vous donner de ces émotions-là. On en avait pour huit jours à raconter cela aux autres, et comme ils étaient fiers ceux qui pouvaient dire :

“ J’ai entendu la troisième sommation ! . . . ”

5 Il faut dire aussi qu’à ce jeu on risquait quelquefois des morceaux de sa peau. Figurez-vous qu’un jour, à la pointe Saint-Eustache, je ne sais comment le commissaire fit son compte ; mais pas plutôt le second roulement, voilà les municipaux qui partent,
10 la trique en l’air. Je ne restai pas là à les attendre, vous pensez bien. Mais j’avais beau allonger mes petites jambes, un de ces grands diables s’était acharné sur moi et me serrait de si court, de si court, qu’après avoir senti deux ou trois fois le vent
15 de sa trique, je finis par la recevoir en plein sur la tête. Dieu de Dieu, quelle décharge ! je n’ai jamais vu pareille illumination . . . On me rapporta chez nous la figure fendue, et si vous croyez que ça m’avait corrigé . . . Ah ! ben oui, tout le temps que la pauvre
20 maman Bélisaire me mettait des compresses, je ne cessais pas de crier :

“ Ce n’est pas ma faute . . . C’est ce gueux de commissaire qui nous a trichés . . . il n’a fait que deux sommations ! ”

LA MULE DU PAPE.

De tous les jolis dictons, proverbes ou adages, dont nos paysans de Provence passementent leurs discours, je n'en sais pas un plus pittoresque ni plus singulier que celui-ci. A quinze lieues autour de mon moulin, quand on parle d'un homme rancunier, 5 vindicatif, on dit: "Cet homme-là! méfiez-vous! . . . il est comme la mule du Pape, qui garde sept ans son coup de pied."

J'ai cherché bien longtemps d'où ce proverbe pouvait venir, ce que c'était que cette mule papale et 10 ce coup de pied gardé pendant sept ans. Personne ici n'a pu me renseigner à ce sujet, pas même Francet Mamaï, mon joueur de fifre, qui connaît pourtant son légendaire provençal sur le bout du doigt. Francet pense comme moi qu'il y a là-dessous 15 quelque ancienne chronique du pays d'Avignon; mais il n'en a jamais entendu parler autrement que par le proverbe . . .

— Vous ne trouverez cela qu'à la bibliothèque des Cigales, m'a dit le vieux fifre en riant. 20

L'idée m'a paru bonne, et comme la bibliothèque des Cigales est à ma porte, je suis allé m'y enfermer pendant huit jours.

C'est une bibliothèque merveilleuse, admirablement montée, ouverte aux poètes jour et nuit, et desservie 25

par de petits bibliothécaires à cymbales qui vous font de la musique tout le temps. J'ai passé là quelques journées délicieuses, et, après une semaine de recherches,—sur le dos,—j'ai fini par découvrir ce que je
5 voulais, c'est-à-dire l'histoire de ma mule et de ce fameux coup de pied gardé pendant sept ans. Le conte en est joli quoique un peu naïf, et je vais essayer de vous le dire tel que je l'ai lu hier matin dans un manuscrit couleur du temps, qui sentait bon
10 la lavande sèche et avait de grands fils de la Vierge pour signets.

Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes, n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'étaient, du
15 matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères
20 quêteurs; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits
25 marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses; par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le
30 peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse; et comme en ce temps-là les rues de la ville

étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait... Ah! l'heureux temps! l'heureuse ville! Des hallebardes qui ne coupaient pas; des prisons d'État où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette; jamais de guerre... Voilà comment les Papes du Comtat savaient gouverner leur peuple; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés!...

Il y en a un surtout, un bon vieux, qu'on appelait Boniface... Oh! celui-là, que de larmes on a versées en Avignon quand il est mort! C'était un prince si aimable, si avenant! Il vous riait si bien du haut de sa mule! Et quand vous passiez près de lui,—fussiez-vous un pauvre petit tireur de garance ou le grand viguier de la ville,—il vous donnait sa bénédiction si poliment! Un vrai pape d'Yvetot, mais d'un Yvetot de Provence, avec quelque chose de fin dans le rire, un brin de marjolaine à sa barrette, et pas la moindre Jeanneton... La seule Jeanneton qu'on lui ait jamais connue, à ce bon père, c'était sa vigne,—une petite vigne qu'il avait plantée lui-même, à trois lieues d'Avignon, dans les myrtes de Château-Neuf.

Tous les dimanches, en sortant de vêpres, le digne homme allait lui faire sa cour; et quand il était là-haut, assis au bon soleil, sa mule près de lui, ses cardinaux tout autour étendus aux pieds des souches, alors il faisait déboucher un flacon de vin du cru,—ce beau vin, couleur de rubis qui s'est appelé depuis le Château-Neuf des Papes,—et il le dégustait par petits coups, en regardant sa vigne d'un air attendri. Puis,

le flacon vidé, le jour tombant, il rentrait joyeusement à la ville, suivi de tout son chapitre; et, lorsqu'il passait sur le pont d'Avignon, au milieu des tambours et des farandoles, sa mule, mise en train par la musique, prenait un petit amble sautillant, tandis que lui-même il marquait le pas de la danse avec sa barrette, ce qui scandalisait fort ses cardinaux, mais faisait dire à tout le peuple: "Ah! le bon prince! Ah! le brave pape!"

10 Après sa vigne de Château-Neuf, ce que le pape aimait le plus au monde, c'était sa mule. Le bonhomme en raffolait de cette bête-là. Tous les soirs avant de se coucher il allait voir si son écurie était bien fermée, si rien ne manquait dans sa mangeoire, 15 et jamais il ne se serait levé de table sans faire préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates, qu'il allait lui porter lui-même, malgré les observations de ses cardinaux . . . Il faut dire aussi que la bête en valait la 20 peine. C'était une belle mule noire mouchetée de rouge, le pied sûr, le poil luisant, la croupe large et pleine, portant fièrement sa petite tête sèche toute harnachée de pompons, de nœuds, de grelots d'argent, de bouffettes; avec cela douce comme un ange, 25 l'œil naïf, et deux longues oreilles, toujours en branle, qui lui donnaient l'air bon enfant . . . Tout Avignon la respectait, et, quand elle allait dans les rues, il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fit; car chacun savait que c'était le meilleur moyen d'être bien 30 en cour, et qu'avec son air innocent, la mule du Pape

en avait mené plus d'un à la fortune, à preuve Tistet Védène et sa prodigieuse aventure.

Ce Tistet Védène était, dans le principe, un effronté galopin, que son père, Guy Védène, le sculpteur d'or, avait été obligé de chasser de chez lui, parce qu'il ne 5
voulait rien faire et débauchait les apprentis. Pendant six mois, on le vit traîner sa jaquette dans tous les ruisseaux d'Avignon, mais principalement du côté de la maison papale; car le drôle avait depuis longtemps son idée sur la mule du Pape, et vous allez voir 10
que c'était quelque chose de malin... Un jour que Sa Sainteté se promenait toute seule sous les remparts avec sa bête, voilà mon Tistet qui l'aborde, et lui dit en joignant les mains d'un air d'admiration:

— Ah mon Dieu! grand Saint-Père, quelle brave 15
mule vous avez là!... Laissez un peu que je la regarde... Ah! mon Pape, la belle mule!... L'empereur d'Allemagne n'en a pas une pareille.

Et il la caressait, et il lui parlait doucement comme à une demoiselle: 20

— Venez ça, mon bijou, mon trésor, ma perle fine...

Et le bon Pape, tout ému, se disait dans lui-même:

— Quel bon petit garçonnet!... Comme il est gentil avec ma mule! 25

Et puis le lendemain savez-vous ce qui arriva? Tistet Védène troqua sa vieille jaquette jaune contre une belle aube en dentelles, un camail de soie violette, des souliers à boucles, et il entra dans la maîtrise du Pape, où jamais avant lui on n'avait reçu que des fils 30
de nobles et des neveux de cardinaux... Voilà ce que c'est que l'intrigue!... Mais Tistet ne s'en tint pas là.

Une fois au service du Pape, la drôle continua le jeu qui lui avait si bien réussi. Insolent avec tout le monde, il n'avait d'attentions ni de prévenances que pour la mule, et toujours on le rencontrait par les 5 cours du palais avec une poignée d'avoine ou une bottelée de sainfoin, dont il secouait gentiment les grappes roses en regardant le balcon du Saint-Père, d'un air de dire: "Hein! . . . pour qui ça? . . ." Tant et tant qu'à la fin le bon Pape, qui se sentait devenir 10 vieux, en arriva à lui laisser le soin de veiller sur l'écurie et de porter à la mule son bol de vin à la française; ce qui ne faisait pas rire les cardinaux.

Ni la mule non plus, cela ne la faisait pas rire . . . Maintenant, à l'heure de son vin, elle voyait toujours 15 arriver chez elle cinq ou six petits clercs de maîtrise qui se fourraient vite dans la paille avec leur camail et leurs dentelles; puis, au bout d'un moment, une bonne odeur chaude de caramel et d'aromates emplissait l'écurie, et Tistet Védène apparaissait portant 20 avec précaution le bol de vin à la française. Alors le martyr de la pauvre bête commençait.

Ce vin parfumé qu'elle aimait tant, qui lui tenait chaud, qui lui mettait des ailes, on avait la cruauté de le lui apporter, là, dans sa mangeoire, de le lui faire 25 respirer; puis, quand elle en avait les narines pleines, passe, je t'ai vu! La belle liqueur de flamme rose s'en allait toute dans le gosier de ces garnements . . . Et encore, s'ils n'avaient fait que lui voler son vin; mais c'étaient comme des diables, tous ces petits clercs, 30 quand ils avaient bu! . . . L'un lui tirait les oreilles, l'autre la queue; Quiquet lui montait sur le dos, Bélu-

guet lui essayait sa barrette, et pas un de ces galopins ne songeait que d'un coup de reins ou d'une ruade la brave bête aurait pu les envoyer tous dans l'étoile polaire, et même plus loin . . . Mais non ! On n'est pas pour rien la mule du Pape, la mule des bénédictions 5 et des indulgences . . . Les enfants avaient beau faire, elle ne se fâchait pas ; et ce n'était qu'à Tistet Védène qu'elle en voulait . . . Celui-là, par exemple, quand elle le sentait derrière elle, son sabot lui démangeait, et vraiment il y avait bien de quoi. Ce vaurien de 10 Tistet lui jouait de si vilains tours ! Il avait de si cruelles inventions après boire ! . . .

Est-ce qu'un jour il ne s'avisa pas de la faire monter avec lui au clocheton de la maîtrise, là-haut, tout là-haut, à la pointe du palais ! . . . Et ce que je vous 15 dis là n'est pas un conte, deux cent mille Provençaux l'ont vu. Vous figurez-vous la terreur de cette malheureuse mule, lorsque, après avoir tourné pendant une heure à l'aveuglette dans un escalier en colimaçon et grimpé je ne sais combien de marches, elle 20 se trouva tout à coup sur une plate-forme éblouissante de lumière, et qu'à mille pieds au-dessous d'elle elle aperçut tout un Avignon fantastique, les baraques du marché pas plus grosses que des noisettes, les soldats du Pape devant leur caserne comme des fourmis 25 rouges, et là-bas, sur un fil d'argent un petit pont microscopique où l'on dansait, où l'on dansait . . . Ah ! pauvre bête ! quelle panique ! Du cri qu'elle en poussa, toutes les vitres du palais tremblèrent.

— Qu'est ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'on lui fait ? 30 s'écria le bon Pape en se précipitant sur son balcon.

Tistet Védène était déjà dans la cour, faisant mine de pleurer et de s'arracher les cheveux :

— Ah! grand Saint-Père, ce qu'il y a! Il y a que votre mule... Mon Dieu! qu'allons-nous devenir? Il y a que votre mule est montée dans le clocheton...

5 — Toute seule???

— Oui, grand Saint-Père, toute seule... Tenez! regardez-la, là-haut... Voyez-vous le bout de ses oreilles qui passe?... On dirait deux hirondelles...

— Miséricorde! fit le pauvre Pape en levant les
10 yeux... Mais elle est donc devenue folle! Mais elle va se tuer... Veux-tu bien descendre, malheureuse!...

Pécaire! elle n'aurait pas mieux demandé, elle, que de descendre...; mais par où? L'escalier, il n'y
15 fallait pas songer: ça se monte encore, ces choses-là; mais, à la descente, il y aurait de quoi se rompre cent fois les jambes... Et la pauvre mule se désolait, et, tout en rôdant sur la plate-forme avec ses gros yeux pleins de vertige, elle pensait à Tistet Védène:

20 — Ah! bandit, si j'en réchappe... quel coup de sabot demain matin!

Cette idée de coup de sabot lui redonnait un peu de cœur au ventre; sans cela elle n'aurait pas pu se tenir... Enfin on parvint à la tirer de là-haut;
25 mais ce fut toute une affaire. Il fallut la descendre avec un cric, des cordes, une civière. Et vous pensez quelle humiliation pour la mule d'un pape de se voir pendue à cette hauteur, nageant des pattes dans le vide comme un hanneton au bout d'un fil. Et tout
30 Avignon qui la regardait.

La malheureuse bête n'en dormit pas de la nuit. Il lui semblait toujours qu'elle tournait sur cette maudite plate-forme, avec les rires de la ville au-des-

sous, puis elle pensait à cet infâme Tistet Védène et au joli coup de sabot qu'elle allait lui détacher le lendemain matin. Ah! mes amis, quel coup de sabot! De Pampérigouste on en verrait la fumée... Or, pendant qu'on lui préparait cette belle réception 5 à l'écurie, savez-vous ce que faisait Tistet Védène? Il descendait le Rhône en chantant sur une galère papale et s'en allait à la cour de Naples avec la troupe de jeunes nobles que la ville envoyait tous les ans près de la reine Jeanne pour s'exercer à la diplomatie 10 et aux belles manières. Tistet n'était pas noble; mais le Pape tenait à le récompenser des soins qu'il avait donnés à sa bête, et principalement de l'activité qu'il venait de déployer pendant la journée du sauvetage.

15

C'est la mule qui fut désappointée le lendemain!

— Ah! le bandit! il s'est douté de quelque chose!... pensait-elle en secouant ses grelots avec fureur...; mais c'est égal, va, mauvais! tu le re- 20 trouveras au retour, ton coup de sabot... je te le garde!

Et elle le lui garda.

Après le départ de Tistet, la mule du Pape retrouva son train de vie tranquille et ses allures d'autrefois. Plus de Quiquet, plus de Béluguet à l'écurie. 25 Les beaux jours du vin à la française étaient revenus, et avec eux la bonne humeur, les longues siestes, et le petit pas de gavotte quand elle passait sur le pont d'Avignon. Pourtant, depuis son aventure, on lui marquait toujours un peu de froideur dans la ville. 30 Il y avait des chuchotements sur sa route; les vieilles gens hochaient la tête, les enfants riaient en se montrant le clocheton. Le bon Pape lui-même n'avait

plus autant de confiance en son amie, et, lorsqu'il se laissait aller à faire un petit somme sur son dos, le dimanche, en revenant de la vigne, il gardait toujours cette arrière-pensée: "Si j'allais me réveiller là-haut, sur la plate-forme!" La mule voyait cela et elle en souffrait, sans rien dire; seulement, quand on prononçait le nom de Tistet Védène devant elle, ses longues oreilles frémissaient, et elle aiguissait avec un petit rire le fer de ses sabots sur le pavé...

10 Sept ans se passèrent ainsi; puis, au bout de ces sept années, Tistet Védène revint de la cour de Naples. Son temps n'était pas encore fini là-bas; mais il avait appris que le premier moutardier du Pape venait de mourir subitement en Avignon, et, 15 comme la place lui semblait bonne, il était arrivé en grande hâte pour se mettre sur les rangs.

Quand cet intrigant de Védène entra dans la salle du palais, le Saint-Père eut peine à le reconnaître, tant il avait grandi et pris du corps. Il faut dire 20 aussi que le bon Pape s'était fait vieux de son côté, et qu'il n'y voyait pas bien sans besicles.

Tistet ne s'intimida pas.

— Comment! grand Saint-Père, vous ne me reconnaissez plus? ... C'est moi, Tistet Védène! ...

25 — Védène? ...

— Mais oui, vous savez bien ... celui qui portait le vin français à votre mule.

— Ah! oui ... oui ... je me rappelle ... Un bon petit garçonnet, ce Tistet Védène! ... Et maintenant, 30 qu'est-ce qu'il veut de nous?

— Oh! peu de chose, grand Saint-Père ... Je venais vous demander ... A propos, est-ce que vous l'avez toujours, votre mule? Et elle va bien? ... Ah!

tant mieux! . . . Je venais vous demander la place du premier moutardier qui vient de mourir.

— Premier moutardier, toi! . . . Mais tu es trop jeune. Quel âge as-tu donc?

— Vingt ans deux mois, illustre pontife, juste cinq 5
ans de plus que votre mule . . . Ah! palme de Dieu,
la brave bête! . . . Si vous saviez comme je l'aimais
cette mule-là! . . . comme je me suis languï d'elle en
Italie! . . . Est-ce que vous ne me la laisserez pas
voir? 10

— Si, mon enfant, tu la verras, fit le bon Pape tout
ému . . . Et puisque tu l'aimes tant, cette brave bête,
je ne veux plus que tu vives loin d'elle. Dès ce jour,
je t'attache à ma personne en qualité de premier
moutardier . . . Mes cardinaux crieront, mais tant 15
pis! j'y suis habitué . . . Viens nous trouver demain,
à la sortie de vêpres, nous te remettrons les insignes
de ton grade en présence de notre chapitre, et puis
. . . je te mènerai voir la mule, et tu viendras à la
vigne avec nous deux . . . hé! hé! Allons! va . . . 20

Si Tistet Védène était content en sortant de la
grande salle, avec quelle impatience il attendit la
cérémonie du lendemain, je n'ai pas besoin de vous
le dire. Pourtant il y avait dans le palais quelqu'un
de plus heureux encore et de plus impatient que lui: 25
c'était la mule. Depuis le retour de Védène jusqu'
aux vêpres du jour suivant, la terrible bête ne cessa
de se bourrer d'avoine et de tirer au mur avec ses
sabots de derrière. Elle aussi se préparait pour la
cérémonie . . . 30

Et donc, le lendemain, lorsque vêpres furent dites,
Tistet Védène fit son entrée dans la cour du palais
papal. Tout le haut clergé était là, les cardinaux en

robes rouges, l'avocat du diable en velours noir, les abbés de couvent avec leurs petites mitres, les marguilliers de Saint-Agrico, les camails violets de la maîtrise, le bas clergé aussi, les soldats du Pape en grand uniforme, les trois confréries de pénitents, les ermites du mont Ventoux avec leurs mines farouches et le petit clerc qui va derrière en portant la clochette, les frères flagellants nus jusqu'à la ceinture, les sacristains fleuris en robes de juges, tous, tous, jusqu'aux donneurs d'eau bénite, et celui qui allume, et celui qui éteint... il n'y en avait pas un qui manquât... Ah! c'était une belle ordination! Des cloches, des pétards, du soleil, de la musique, et toujours ces enragés de tambourins qui menaient la danse, là-bas, sur le pont d'Avignon...

Quand Védène parut au milieu de l'assemblée, sa prestance et sa belle mine y firent courir un murmure d'admiration. C'était un magnifique Provençal, mais des blonds, avec de grands cheveux frisés au bout et une petite barbe follette qui semblait prise aux copeaux de fin métal tombé du burin de son père, le sculpteur d'or. Le bruit courait que dans cette barbe blonde les doigts de la reine Jeanne avaient quelquefois joué; et le sire de Védène avait bien, en effet, l'air glorieux et le regard distrait des hommes que les reines ont aimés... Ce jour-là, pour faire honneur à sa nation, il avait remplacé ses vêtements napolitains par une jaquette bordée de rose à la Provençale, et sur son chaperon tremblait une grande plume d'ibis de Camargue.

Sitôt entré, le premier moutardier salua d'un air galant, et se dirigea vers le haut perron, où le Pape l'attendait pour lui remettre les insignes de

son grade: la cuiller de buis jaune et l'habit de safran. La mule était au bas de l'escalier, toute harnachée et prête à partir pour la vigne . . . Quand il passa près d'elle, Tistet Védène eut un bon sourire et s'arrêta pour lui donner deux ou 5 trois petites tapes amicales sur le dos, en regardant du coin de l'œil si le Pape le voyait. La position était bonne . . . La mule prit son élan:

— Tiens! attrape, bandit! Voilà sept ans que je te le garde! 10

Et elle vous lui détacha un coup de sabot si terrible, si terrible, que de Pampérigouste même on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis; tout ce qui restait de l'infortuné Tistet Védène! . . . 15

Les coups de pied de mule ne sont pas aussi foudroyants d'ordinaire; mais celle-ci était une mule papale; et puis, pensez donc! elle le lui gardait depuis sept ans . . . Il n'y a pas de plus bel exemple de rancune ecclésiastique. 20

BALLADES EN PROSE.

En ouvrant ma porte ce matin, il y avait autour de mon moulin un grand tapis de gelée blanche. L'herbe luisait et craquait comme du verre; toute la colline grelottait... Pour un jour ma chère Pro-
5 vence s'était déguisée en pays du Nord; et c'est parmi les pins frangés de givre, les touffes de lavandes épanouies en bouquets de cristal, que j'ai écrit ces deux ballades d'une fantaisie un peu germanique, pendant que la gelée m'envoyait ses étincelles blan-
10 ches, et que là-haut, dans le ciel clair, de grands triangles de cigognes venues du pays de Henri Heine descendaient vers la Camargue en criant: "Il fait froid... froid... froid."

LA MORT DU DAUPHIN.

Le petit Dauphin est malade, le petit Dauphin va
15 mourir... Dans toutes les églises du royaume, le Saint-Sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voi-
20 tures vont au pas... Aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent, à travers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi... Des chambellans,

des majordomes, montent et descendent en courant les escaliers de marbre . . . Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse . . . Sur les larges perrons, les dames d'honneur 5 éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doc- 10 toralement leurs perruques à marteaux . . . Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur 15 récite des vers d'Horace . . . Et pendant ce temps-là, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide. 20

Et le roi ? Où est monseigneur le roi ? . . . Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château . . . Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer . . . Pour la reine, c'est autre chose . . . As- 25 sise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes, et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une drapière.

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels il est étendu, repose, les yeux fermés. On croit qu'il dort ; mais 30 non. Le petit Dauphin ne dort pas . . . Il se retourne vers sa mère, et, voyant qu'elle pleure, il lui dit :

— Madame la reine, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que vous croyez bonnement que je m'en vas mourir ?

La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent 5 de parler.

— Ne pleurez donc pas, madame la reine ; vous oubliez que je suis le Dauphin, et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi . . .

La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dau- 10 phin commence à s'effrayer.

— Holà, dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici . . . Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts pour monter la garde autour de 15 notre lit ! . . . Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres ! Et malheur à la mort, si elle ose s'approcher de nous ! . . .

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend les gros canons qui 20 roulent dans la cour ; et quarante grands lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soudards à moustaches grises. Le petit Dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle :

25 — Lorrain ! Lorrain !

Le soudard fait un pas vers le lit :

— Je t'aime bien, mon vieux Lorrain . . . Fais voir un peu ton grand sabre . . . Si la mort veut me prendre, il faudra la tuer, n'est-ce pas ?

30 Lorrain répond :

— Oui, monseigneur . . .

Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné, puis tout à coup l'interrompt :

— Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent? . . .

L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné. 10

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir :

— Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé; mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais être encore le Dauphin . . . Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang.

Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère :

— Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours! Je veux me faire brave pour les anges et entrer au paradis en costume de Dauphin. 20

Une troisième fois, l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse . . . 25 Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère :

— Mais alors crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout!

Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille, et il pleure amèrement.

LE PORTEFEUILLE DE BIXIOU.

Un matin du mois d'octobre, quelques jours avant de quitter Paris, je vis arriver chez moi,—pendant que je déjeunais,—un vieil homme en habit râpé, cagneux, crotté, l'échine basse, grelottant sur ses longues
5 jambes comme un échassier déplumé. C'était Bixiou. Oui, Parisiens, votre Bixiou, le féroce et charmant Bixiou, ce railleur enragé qui vous a tant réjouis depuis quinze ans avec ses pamphlets et ses caricatures... Ah! le malheureux, quelle détresse! Sans
10 une grimace qu'il fit en entrant, jamais je ne l'aurais reconnu.

La tête inclinée sur l'épaule, sa canne aux dents comme une clarinette, l'illustre et lugubre farceur s'avança jusqu'au milieu de la chambre et vint se jeter
15 contre ma table en disant d'une voix dolente:

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle! . . .

C'était si bien imité que je ne pus m'empêcher de rire. Mais lui, très froidement:

— Vous croyez que je plaisante . . . regardez mes
20 yeux.

Et il tourna vers moi deux grandes prunelles blanches sans regard.

— Je suis aveugle, mon cher, aveugle pour la vie . . .

Voilà ce que c'est que d'écrire avec du vitriol. Je me
25 suis brûlé les yeux à ce joli métier; mais là, brûlé à fond . . . jusqu'aux bobèches! ajouta-t-il en me mon-

trant ses paupières calcinées où ne restait plus l'ombre d'un cil.

J'étais si ému que je ne trouvais rien à lui dire. Mon silence l'inquiéta.

— Vous travaillez ?

5

— Non, Bixiou, je déjeune. Voulez-vous en faire autant ?

Il ne répondit pas, mais au frémissement de ses narines, je vis bien qu'il mourait d'envie d'accepter. Je le pris par la main, et je le fis asseoir près de moi. 10

Pendant qu'on le servait, le pauvre diable flairait la table avec un petit rire :

— Ça a l'air bon tout ça. Je vais me régaler ; il y a si longtemps que je ne déjeune plus ! Un pain d'un sou tous les matins, en courant les ministères . . . car, 15 vous savez, je cours les ministères, maintenant ; c'est ma seule profession. J'essaye d'accrocher un bureau de tabac . . . Qu'est-ce que voulez ? il faut qu'on mange à la maison. Je ne peux plus dessiner ; je ne peux plus écrire . . . Dicté ? . . . Mais quoi ? . . . Je 20 n'ai rien dans la tête, moi ; je n'invente rien. Mon métier, c'était de voir les grimaces de Paris et de les faire ; à présent il n'y a plus moyen . . . Alors j'ai pensé à un bureau de tabac ; pas sur les boulevards, bien entendu. Je n'ai pas droit à cette faveur, n'é- 25 tant ni mère de danseuse, ni veuve d'officier supérieur. Non ! simplement un petit bureau de province, quelque part bien loin, dans un coin des Vosges. J'aurai une forte pipe en porcelaine ; je m'appellerai Hans ou Zébédé, comme dans Erckmann-Chatrian, et je me 30 consolerai de ne plus écrire en faisant des cornets de tabac avec les œuvres de mes contemporains.

“Voilà tout ce que je demande. Pas grand chose,

n'est-ce pas ? . . . Eh bien, c'est le diable pour y arriver . . . Pourtant les protections ne devraient pas me manquer. J'étais très lancé autrefois. Je dînais chez le maréchal, chez le prince, chez les ministres ; tous ces gens-là voulaient m'avoir parce que je les amusais ou qu'ils avaient peur de moi. A présent, je ne fais plus peur à personne. O mes yeux ! mes pauvres yeux ! Et l'on ne m'invite nulle part. C'est si triste une tête d'aveugle à table . . . Passez-moi le
10 pain, je vous prie . . . Ah ! les bandits ! ils me l'auront fait payer cher ce malheureux bureau de tabac. Depuis six mois, je me promène dans tous les ministères avec ma pétition. J'arrive le matin, à l'heure où l'on allume les poêles et où l'on fait faire un tour
15 aux chevaux de Son Excellence sur le sable de la cour ; je ne m'en vais qu'à la nuit, quand on apporte les grosses lampes et que les cuisines commencent à sentir bon . . .

"Toute ma vie se passe sur les coffres à bois des
20 antichambres. Aussi les huissiers me connaissent, allez ! A l'Intérieur, ils m'appellent : "Ce bon monsieur !" Et moi, pour gagner leur protection, je fais des calembours, ou je dessine d'un trait sur un coin de leur buvards de grosses moustaches qui les font
25 rire . . . Voilà où j'en suis arrivé après vingt ans de succès tapageurs, voilà la fin d'une vie d'artiste ! . . . Et dire qu'ils sont en France quarante mille galopins à qui notre profession fait venir l'eau à la bouche ! Dire qu'il y a tous les jours, dans les départements,
30 une locomotive qui chauffe pour nous apporter des panerées d'imbéciles affamés de littérature et de bruit imprimé ! . . . Ah ! province romanesque, si la misère de Bixiou pouvait te servir de leçon !

Là-dessus il se fourra le nez dans son assiette et se mit à manger avidement, sans dire un mot . . . C'était pitié de le voir faire. A chaque minute, il perdait son pain, sa fourchette, tâtonnait pour trouver son verre . . . Pauvre homme ! il n'avait pas encore l'ha- 5 bitude.

Au bout d'un moment, il reprit.

— Savez-vous ce qu'il y a encore de plus horrible pour moi ? C'est de ne plus pouvoir lire mes journaux. Il faut être du métier pour comprendre 10 cela . . . Quelquefois le soir, en rentrant, j'en achète un, rien que pour sentir cette odeur de papier humide et de nouvelles fraîches . . . C'est si bon ! et personne pour me les lire ! Ma femme pourrait bien, mais elle ne veut pas : elle prétend qu'on trouve dans les faits 15 divers des choses qui ne sont pas convenables. Depuis que j'en ai fait M^{me} Bixiou, celle-là s'est crue obligée de devenir bigote, mais à un point ! . . . Est-ce qu'elle ne voulait pas me faire frictionner les yeux avec l'eau de la Salette ! Et puis, le pain bénit, les 20 quêtes, la Sainte-Enfance, les petits Chinois, que sais-je encore ? . . . Nous sommes dans les bonnes œuvres jusqu'au cou . . . Ce serait cependant une bonne œuvre de me lire mes journaux. Eh bien, non, elle ne veut pas . . . Si ma fille était chez nous, elle me les lirait, 25 elle ; mais, depuis que je suis aveugle, je l'ai fait entrer à Notre-Dame-des-Arts, pour avoir une bouche de moins à nourrir . . .

“ Encore une qui me donne de l'agrément, celle-là ! Il n'y a pas neuf ans qu'elle est au monde, elle a déjà 30 eu toutes les maladies . . . Et triste ! et laide ! plus

laide que moi, si c'est possible . . . un monstre! . . .
Que voulez-vous ? je n'ai jamais su faire que des
charges . . . Ah ça, mais je suis bon, moi, de vous
raconter mes histoires de famille. Qu'est-ce que cela
5 peut vous faire à vous ? . . . Allons, donnez-moi encore
un peu de cette eau-de-vie. Il faut que je me mette
en train. En sortant d'ici je vais à l'instruction pu-
blique, et les huissiers n'y sont pas faciles à dérider.
C'est tous d'anciens professeurs.

10 Je lui versai son eau-de-vie. Il commença à la
déguster par petites fois, d'un air attendri . . . Tout
à coup, je ne sais quelle fantaisie le piquant, il se
leva, son verre à la main, promena un instant autour
de lui sa tête de vipère aveugle, avec le sourire ai-
15 mable du monsieur qui va parler, puis, d'une voix
stridente, comme pour haranguer un banquet de deux
cents couverts :

— Aux arts ! Aux lettres ! A la presse !

Et le voilà parti sur un toast de dix minutes, la plus
20 folle et la plus merveilleuse improvisation qui soit
jamais sortie de cette cervelle de pitre.

Figurez-vous une revue de fin d'année intitulée : le
*Pavé des lettres en 186** ; nos assemblées soi-disant
littéraires, nos papotages, nos querelles, toutes les
25 cocasseries d'un monde excentrique, fumier d'encre,
enfer sans grandeur, où l'on s'égorge, où l'on s'étripe,
où l'on se détrousse, où l'on parle intérêts et gros
sous bien plus que chez les bourgeois, ce qui n'empêche
pas qu'on y meure de faim plus qu'ailleurs ; toutes
30 nos lâchetés, toutes nos misères ; le vieux baron T . . .
de la Tombola s'en allant faire " gna . . . gna . . .
gna . . . " aux Tuileries avec sa sébile et son habit
barbeau ; puis nos morts de l'année, les enterrements

à réclames, l'oraison funèbre de monsieur le délégué toujours la même: "Oher et regretté! pauvre cher!" à un malheureux dont on refuse de payer la tombe; et ceux qui se sont suicidés, et ceux qui sont devenus fous; figurez-vous tout cela, raconté, détaillé, gesticulé par un grimacier de génie, vous aurez alors une 5 idée de ce que fut l'improvisation de Bixiou.

Son toast fini, son verre bu, il me demanda l'heure et s'en alla, d'un air farouche, sans me dire adieu . . . J'ignore comment les huissiers de M. Duruy se trou- 10 vèrent de sa visite ce matin-là; mais je sais bien que jamais de ma vie je ne me suis senti si triste, si mal en train qu'après le départ de ce terrible aveugle. Mon encrier m'écœurail, ma plume me faisait horreur. J'aurais voulu m'en aller loin, courir, voir des arbres, 15 sentir quelque chose de bon . . . Quelle haine, grand Dieu! que de fiel! quel besoin de baver sur tout, de tout salir! Ah! le misérable . . .

Et j'arpentais ma chambre avec fureur, croyant toujours entendre le ricanement de dégoût qu'il avait 20 eu en me parlant de sa fille.

Tout à coup, près de la chaise où l'aveugle s'était assis, je sentis quelque chose rouler sous mon pied. En me baissant, je reconnus son portefeuille, un gros portefeuille luisant, à coins cassés, qui ne le 25 quitte jamais et qu'il appelle en riant sa poche à venin. Cette poche, dans notre monde, était aussi renommée que les fameux cartons de M. de Girardin. On disait qu'il y avait des choses terribles là dedans . . . L'occasion se présentait belle pour m'en assurer. Le 30 vieux portefeuille, trop gonflé, s'était crevé en tom-

bant, et tous les papiers avaient roulé sur le tapis; il me fallut les ramasser l'un après l'autre . . .

Un paquet de lettres écrites sur du papier à fleurs, commençant toutes: *Mon cher papa*, et signées:
5 *Céline Bixiou des Enfants de Marie*.

D'anciennes ordonnances pour des maladies d'enfants: croup, convulsions, scarlatine, rougeole . . . (la pauvre petite n'en avait pas échappé une!)

Enfin une grande enveloppe cachetée d'où sortaient,
10 ent, comme d'un bonnet de fillette, deux ou trois crins jaunes tout frisées; et sur l'enveloppe, en grosse écriture tremblée, une écriture d'aveugle:

Cheveux de Céline, coupés le 13 mai, le jour de son entrée là-bas.

15 Voilà ce qu'il y avait dans le portefeuille de Bixiou.

Allons, Parisiens, vous êtes tous les mêmes. Le dégoût, l'ironie, un rire infernal, des blagues féroces, et puis pour finir: . . . *Cheveux de Céline coupés le*
20 *13 mai*.

LE SECRET DE MAITRE CORNILLE.

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a 5 touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle. 10

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans renom, comme il est aujourd'hui. Autre temps, il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre . . . 15 Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et 20 toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia hue!* des aides-meuniers . . . Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les

meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces 5 moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau ! Les gens 10 prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre* ! ils furent tous obligés de fermer . . . On ne 15 vit plus venir les petits ânes . . . Les belles meunières vendirent leurs croix d'or . . . Plus de muscat ! plus de farandole ! . . . Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles . . . Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces mesures à bas, et l'on 20 sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes 25 en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par 30 le village, amentant le monde autour de lui et criant

de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. "N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral 5 et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu..." Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de male rage, le vieux s'enferma dans son 10 moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand* au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa 15 vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au 20 *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette avait agi par avarice; et cela ne 25 lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *baïles* et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était 30 respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole en lambeaux... Le fait est que le dimanche, lorsque

nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près 5 du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur 10 train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vèpres, maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie.

15 — Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les 20 lèvres et répondait gravement: "*Motus!* je travaille pour l'exportation..." Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y en- 25 trait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le re- 30 bord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le

secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment:

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'ainé de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, 10 et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, comme nos amoureux avaient souvent occasion d'être ensemble, je voulus, de peur d'accidents, régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin 15 pour en toucher deux mots au grand-père . . . Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à travers le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, 20 il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais 25 bien aller chercher des filles à la minoterie . . . Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma décon- 30

venue . . . Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père . . . Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrrt! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin . . .

Chose singulière! la chambre de la meule était vide . . . Pas un sac, pas un grain de blé; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée . . . On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins . . . L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus:

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon:—un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine . . . Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les

entendre . . . Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convinmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons . . . Sitôt dit, sitôt fait. Tout le 5 village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé,—du vrai blé, celui-là!

Le moulin était grand ouvert . . . Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, 10 la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir . . . Le moulin est déshonoré. 15

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort 20 comme au beau temps des meuniers:

— Ohé! du moulin! . . . Ohé! maître Cornille!

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous 25 côtés . . .

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois:

— C'est du blé! . . . Seigneur Dieu! . . . Du bon blé! . . . Laissez-moi, que je le regarde. 30

Puis, se tournant vers nous:

— Ah! je savais bien que vous me reviendriez . . . Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin . . . Pensez donc ! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous
5 la dent !

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de fro-
10 ment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin
15 cessèrent de virer, pour toujours cette fois . . . Cornille mort, personne ne prit sa suite. Que voulez-vous, monsieur ! . . . tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des par-
20 lements et des jaquettes à grandes fleurs.

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE.

Vous savez que les perdreaux vont par bandes et nichent ensemble aux creux des sillons pour s'enlever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris de deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très-heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos :

— “ N'aie pas peur, Rouget—on m'appelle Rouget à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe —n'aie pas peur, Rouget. Je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien.”

C'est un vieux coq très-malin et encore alerte, quoiqu'il ait le *fer à cheval* déjà marqué sur la poitrine et quelques plumes blanches par-ci par-là. Tout jeune, il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son temps, et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du

bois. Il y a là une singulière petite maison, nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide, et toujours fermée.

— “Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira mal pour nous.”

Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en était pas à sa première ouverture.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends 10 qu'on rappelait tout bas dans le sillon . . .

“Rouget, Rouget.”

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires.

“Viens vite, me dit-il, et fais comme moi.”

15 Je le suivis, à moitié endormi, en me coulant entre les mottes de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris. Nous allions du côté du bois; et je vis, en passant, qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison, du jour aux fenêtres, et de-
20 vant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens qui sautaient. Comme nous passions, un des chasseurs cria:

“Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner.”

25 Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sous la futaie. Tout de même le cœur me battait, surtout en pensant à nos pauvres amis.

Tout à coup, au moment d'atteindre la lisière, les
30 chiens se mirent à galoper de notre côté . . .

“Rase-toi, rase-toi,” me dit le vieux en se baissant; en même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et s'envola avec

un cri de peur. J'entendis un bruit formidable et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup, je fermais les yeux, tout étourdi; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux les chasseurs juraient, appelaient; les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir —quoiqu'il n'y eût aucun arbre alentour—voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'était des plumes; et en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

Quand le soleil fut très-chaud, très-haut, la fusillade s'arrêta subitement. Les chasseurs revenaient vers la petite maison, où l'on entendait pétiller un grand feu de sarments. Ils causaient entre eux, le fusil sur l'épaule, discutaient les coups, pendant que leurs chiens venaient, derrière, harassés, la langue pendante...

"Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon, faisons comme eux."

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amande. De beaux

faisans au plumage mordorés picotaient là, eux aussi, en baissant leurs crêtes rouges de peur d'être vus. Ah! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles et si l'un des leurs était déjà tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

10 A cette heure, on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si
15 chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que
20 j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

25 Oh! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détala au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un écureuil
30 dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup

de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles 5 bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés . . . Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon bec; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur. 10

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très-attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils se rapprochaient il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crus 15 que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, 20 boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaient encore; à l'autre bout un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait 25 pas peur; mais c'était ce grand là-bas . . .

— "Tu n'y entends rien, Rouget," me dit mon camarade en riant; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris. 30

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas, que lorsqu'il épaula son fusil nous

étions déjà hors de portée. Ah! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire 5 à leur maladresse! . . .

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore 10 dans les yeux tous les endroits où nous avons passé : la garenne rose de bruyères, pleine de terriers au pied des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant 15 de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

20 Je la vis comme dans un rêve ma petite allée, au moment où une biche la traversait, haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare où l'on vient en partie par quinze ou trente, tous du même vol, levés de la 25 plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulent sur le lustre des plumes . . . Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très-fourré, c'est dans cet îlot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu 30 que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment, lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes et laissant une trace rouge sur les mousses derrière

lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles; mais j'entendais le blessé boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre . . .

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit . . . C'était 5 fini. Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les 10 petits lapins gris à queue blanche, gisaient à côté les uns des autres. C'était des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le *fer à cheval* 15 comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore comme moi du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort? C'est si vivant, des ailes! De les voir repliées et froides, ça fait frémir . . . Un grand chev- 20 reuil superbe et calme paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tue-
rie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes 25 sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, fronçaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer de nouveau dans les taillis.

Oh! pendant que le grand soleil se couchait là-bas et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs ombres sur les mottes de terre et les sentiers humides 30

de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande! . . . Ni mon compagnon ni moi n'avions le courage de jeter comme à l'ordinaire une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route nous rencontrions de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard, et restant là abandonnées aux fourmis, des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles
10 foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant leurs petites pattes roides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre, à la lisière du bois, au bord du pré, et là-
15 bas dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

LE PAPE EST MORT.

J'ai passé mon enfance dans une grande ville de province coupée en deux par une rivière très-encombrée, très-remuante, où j'ai pris de bonne heure le goût des voyages et la passion de la vie sur l'eau. Il y a surtout un coin de quai, près d'une certaine passerelle Saint-Vincent, auquel je ne pense jamais, même aujourd'hui, sans émotion. Je revois l'écriteau cloué au bout d'une vergue: *Cornet, bateaux de louage*, le petit escalier qui s'enfonçait dans l'eau, tout glissant et noirci de mouillure, la flottille de petits canots fraîchement peints de couleurs vives s'alignant au bas de l'échelle, se balançant doucement bord à bord, comme allégés par les jolis noms qu'ils portaient à leur arrière en lettres blanches: *l'Oiseau-Mouche, l'Hirondelle*.

15

Puis, parmi les longs avirons reluisants de céruse qui étaient en train de sécher contre le talus, le père Cornet s'en allant avec son seau à peinture, ses grands pinceaux, sa figure tannée, crevassée, ridée de mille petites fossettes comme la rivière un soir de vent frais... Oh! ce père Cornet. C'a été le satan de mon enfance, ma passion douloureuse, mon péché, mon remords. M'en a-t-il fait commettre des crimes avec ses canots! Je manquais l'école, je vendais mes livres. Qu'est-ce que je n'aurais pas vendu pour une après-midi de canotage!

Tous mes cahiers de classe au fond du bateau, la veste à bas, le chapeau en arrière, et dans les cheveux le bon coup d'éventail de la brise d'eau, je tirais ferme sur mes rames, en fronçant les sourcils pour bien me donner la tournure d'un vieux loup de mer. Tant que j'étais en ville, je tenais le milieu de la rivière, à égale distance des deux rives, où le vieux loup de mer aurait pu être reconnu. Quel triomphe de me mêler à ce grand mouvement de barques, de radeaux, de trains de bois, de mouches à vapeur qui se côtoyaient, s'évitaient, séparés seulement par un mince liséré d'écume! Il y avait de lourds bateaux qui tournaient pour prendre le courant, et cela en déplaçait une foule d'autres.

Tout à coup les roues d'un vapeur battaient l'eau près de moi; ou bien une ombre lourde m'arrivait dessus, c'était l'avant d'un bateau de pommes.

"Gare donc, moucheron!" me criait une voix enrouée; et je suais, je me débattais, empêtré dans le va-et-vient de cette vie du fleuve que la vie de la rue traversait incessamment par tous ces ponts, toutes ces passerelles qui mettaient des reflets d'omnibus sous la coupe des avirons. Et le courant si dur à la pointe des arches, et les remous, les tourbillons, le fameux trou de la *Mort-qui-trompe*! Pensez que ce n'était pas une petite affaire de se guider là dedans avec des bras de douze ans et personne pour tenir la barre.

Quelquefois j'avais la chance de rencontrer la chaîne. Vite je m'accrochais tout au bout de ces longs trains de bateaux qu'elle remorquait, et, les rames immobiles, étendues comme des ailes qui planent, je me laissais aller à cette vitesse silen-

cieuse qui coupait la rivière en longs rubans d'écumee et faisait filer des deux côtés les arbres, les maisons du quai. Devant moi, loin, bien loin, j'entendais le battement monotone de l'hélice, un chien qui aboyait sur un des bateaux de la remorque, où 5 montait d'une cheminée basse un petit filet de fumée; et tout cela me donnait l'illusion d'un grand voyage, de la vraie vie de bord.

Malheureusement, ces rencontres de la *chaîne* étaient rares. Le plus souvent il fallait ramer et ramer aux 10 heures de soleil. Oh! les pleins midis tombant d'aplomb sur la rivière, il me semble qu'ils me brûlent encore. Tout flambait, tout miroitait. Dans cette atmosphère aveuglante et sonore qui flotte au-dessus des vagues et vibre à tous leurs mouvements, les 15 courts plongeurs de mes rames, les cordes des haleurs soulevées de l'eau toutes ruisselantes faisaient passer des lumières vives d'argent poli. Et je ramais en fermant les yeux. Par moment, à la vigueur de mes efforts, à l'élan de l'eau sous ma barque, je me 20 figurais que j'allais très-vite; mais en relevant la tête, je voyais toujours le même arbre, le même mur en face de moi sur la rive.

Enfin, à force de fatigues, tout moite et rouge de chaleur, je parvenais à sortir de la ville. Le vacarme 25 des bains froids, des bateaux de blanchisseuses, des pontons d'embarquement diminuait. Les ponts s'éspaaient sur la rive élargie. Quelques jardins de faubourg, une cheminée d'usine, s'y reflétaient de loin en loin. A l'horizon tremblaient des îles vertes. 30 Alors, n'en pouvant plus, je venais me ranger contre la rive, au milieu des roseaux tout bourdonnants; et là, abasourdi par le soleil, la fatigue, cette chaleur

lourde qui montait de l'eau étoilée de larges fleurs jaunes, le vieux loup de mer se mettait à saigner du nez pendant des heures. Jamais mes voyages n'avaient un autre dénouement. Mais que voulez-vous ?
5 Je trouvais cela délicieux.

Le terrible, par exemple, c'était le retour, la rentrée. J'avais beau revenir à toutes rames, j'arrivais toujours trop tard, longtemps après la sortie des classes. L'impression du jour qui tombe, les premiers becs de gaz
10 dans le brouillard, la retraite, tout augmentait mes transes, mon remords. Les gens qui passaient, rentrant chez eux bien tranquilles, me faisaient envie ; et je courais la tête lourde, pleine de soleil et d'eau, avec des ronflements de coquillages au fond des oreilles,
15 et déjà sur la figure le rouge du mensonge que j'allais dire.

Car il en fallait un chaque fois pour faire tête à ce terrible "d'où viens-tu ?" qui m'attendait en travers de la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui
20 m'épouvantait le plus. Je devais répondre là, sur le palier, au pied levé, avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire, et de si étonnant, de si renversant, que la surprise coupât court à toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer, de repren-
25 dre haleine ; et pour en arriver là, rien ne me coûtait. J'inventais des sinistres, des révolutions, des choses terribles, tout un côté de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière. Mais ce que je trouvai encore de plus fort, le voici :

30 Ce soir-là, j'arrivai très en retard. Ma mère, qui m'attendait depuis une grande heure, guettait, debout, en haut de l'escalier.

"D'où viens-tu ?" me cria-t-elle.

Dites-moi ce qu'il peut tenir de diableries dans une tête d'enfant. Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite . . . Tout à coup il me passa une idée folle. Je savais la chère femme très-pieuse, catholique enragée comme une Romaine, et je lui 5 répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion :

— "O maman . . . Si vous saviez! . . .

— Quoi donc ? . . . Qu'est-ce qu'il y a encore ? . . .

— Le pape est mort.

— Le pape est mort! . . ." fit la pauvre mère, et 10 elle s'appuya toute pâle contre la muraille. Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge; pourtant, j'eus le courage de le soutenir jusqu'au bout. Je me sou- 15 viens d'une soirée funèbre et douce; le père très-grave, la mère atterrée . . . On causait bas autour de la table. Moi, je baissais les yeux; mais mon escapade s'était si bien perdue dans la désolation générale que personne n'y pensait plus. 20

Chacun citait à l'envi quelque trait de vertu de ce pauvre Pie IX; puis, peu à peu, la conversation s'égarait à travers l'histoire des papes. Tante Rose parla de Pie VII, qu'elle se souvenait très-bien d'avoir vu passer dans le Midi, au fond d'une chaise de 25 poste, entre des gendarmes. On rappela la fameuse scène avec l'empereur: *Comediante! . . . tragediante! . . .* C'était bien la centième fois que je l'entendais raconter, cette terrible scène, toujours avec les mêmes intonations, les mêmes gestes, et ce sté- 30 réotypé des traditions de famille qu'on se lègue et qui restent là, puériles et locales, comme des histoires de couvent.

C'est égal, jamais elle ne m'avait paru si intéressante.

Je l'écoutais avec des soupirs hypocrites, des questions, un air de faux intérêt, et tout le temps je me
5 disais :

“ Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder.”

Tout en pensant à cela, mes yeux se fermaient
10 malgré moi, et j'avais des visions de petits bateaux peints en bleu, avec des coins de Saône alourdis par la chaleur, et de grandes pattes d'*argyronètes* courant dans tous les sens et rayant l'eau vitreuse, comme des pointes de diamant.

CONTES DE NOËL.

LES TROIS MESSES BASSES.

I.

— Deux dindes truffées, Garrigou ? . . .

— Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle 5 était tendue . . .

— Jésus-Maria ! moi qui aime tant les truffes . . . Donne-moi vite mon surplis, Garrigou . . . Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine ? . . .

— Oh ! toutes sortes de bonnes choses . . . Depuis 10 midi nous n'avons que fait plumer des faisans, des huppés, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout . . . Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, 15 des . . .

— Grosses comment, les truites, Garrigou ? . . .

— Grosses comme ça, mon révérend . . . Enormes ! . . .

— Oh ! Dieu, il me semble que je les vois ! . . . As-tu 20 mis le vin dans les burettes ?

— Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes . . . Mais dame ! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger 5 du château, toutes ces carafes qui flambent pleines de vin de toutes les couleurs . . . Et la vaisselle d'argent, les surtoutis ciselés, les fleurs, les candélabres ! . . . Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du 10 voisinage. Vous serez au moins quarante à table, sans compter le bailli ni le tabellion . . . Ah ! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend . . . Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout . . . Meuh ! . . .

15 — Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité . . . Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe ; car voilà que minuit est proche et il ne faut pas nous mettre en retard . . .”

20 Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, ancien prieur des Barnabites, présentement chapelain gagé des sires de Trinquelague, et son petit clerc Garrigou ; ou du moins ce qu'il croy- 25 ait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise. Donc pen- 30 dant que le soi-disant Garrigou (hum ! hum !) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château, et l'esprit

déjà troublé par toutes ces descriptions gastronomiques, il se répétait à lui-même en s'habillant :

“ Des dindes rôties . . . des carpes dorées . . . des truites grosses comme ça ! . . . ”

Dehors, le vent de la nuit soufflait éparpillant la musique des cloches, et à mesure des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelague. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid tout ce brave peuple marchait allégrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur, précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses sonnailles, et à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage :

“ Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton.

25

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants.”

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid ; la bise piquait, et un fin grésil glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noël's blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites

lumières qui clignotaient, allaient, venaient, s'agitaient à toutes les fenêtres et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier brûlé . . . Passé le pont-levis et
5 la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tournebroches, le fracas des casseroles, le
10 choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas; par là-dessus, une vapeur tiède qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées faisait dire aux métayers, comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout
15 le monde:

“Quel bon réveillon nous allons faire après la messe!”

II.

Drelindin dîn! . . . Drelindin din! . . .

C'est la messe de minuit qui commence. Dans la
20 chapelle du château, une cathédrale en miniature, aux arceaux entrecroisés, aux boiseries de chêne, montant jusqu'à hauteur des murs, toutes les tapisseries ont été tendues, tous les cierges allumés. Et que de monde! Et que de toilettes! Voici d'abord, assis
25 dans les stalles sculptées qui entourent le chœur, le sire de Trinquelague, en habit de taffetas saumon, et près de lui tous les nobles seigneurs invités. En face, sur des prie-Dieu garnis de velours, ont pris place la vieille marquise douairière dans sa robe de brocart
30 couleur de feu, et la jeune dame de Trinquelague,

coiffée d'une haute tour de dentelle, gaufrée à la dernière mode de la cour de France. Plus bas, on voit, vêtus de noir avec de vastes perruques en pointe et des visages rasés, le bailli Thomas Arnoton et le tabellion maître Ambroy, deux notes graves parmi les soies voyantes et les damas brochés. Puis viennent les gras majordomes, les pages, les piqueurs, les intendants, dame Barbe, toutes ses clefs pendues sur le côté à un clavier d'argent fin. Au fond, sur les bancs, c'est le bas office, les servantes, les métayers avec leurs familles; et enfin, là-bas, tout contre la porte qu'ils entr'ouvrent et referment discrètement, messieurs les marmitons qui viennent entre deux saucés prendre un petit air de messe et apporter une odeur de réveillon dans l'église tout en fête et tiède de tant de cierges allumés.

Est-ce la vue de ces petites barettes blanches qui donne des distractions à l'officiant? Ne serait-ce pas plutôt la sonnette de Garrigou, cette enragée petite sonnette qui s'agite au pied de l'autel avec une précipitation infernale et semble dire tout le temps: "Dépêchons-nous, dépêchons-nous... Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous serons à table." Le fait est que chaque fois qu'elle tinte, cette sonnette du diable, le chapelain oublie sa messe et ne pense plus qu'au réveillon. Il se figure les cuisines en rumeur, les fourneaux où brûle un feu de forge, la buée qui monte des couvercles entr'ouverts, et dans cette buée deux dindes magnifiques, bourrées, tendues, marbrées de truffes...

Ou bien encore il voit passer des files de petits pages portant des plats enveloppés de vapeurs tentantes, et avec eux il entre dans la grande salle déjà

prête pour le festin. O délices! voilà l'immense table toute chargée et flamboyante, les paons habillés de leurs plumes, les faisans écartant leurs ailes mordorées, les flacons couleur de rubis, les pyramides de fruits éclatant parmi les branches vertes, et ces merveilleux poissons dont parlait Garrigou (ah! bien, oui, Garrigou!) étalés sur un lit de fenouil, l'écaille nacrée comme s'ils sortaient de l'eau, avec un bouquet d'herbes odorantes dans leurs narines de monstres. Si
 10 vive est la vision de ces merveilles qu'il semble à dom Balaguère que tous ces plats mirifiques sont servis devant lui sur les broderies de la nappe d'autel, et deux ou trois fois, au lieu de *Dominus vobiscum*, il se surprend à dire le *Benedicite*. A part ces légères mépri-
 15 ses, le digne homme débite son office très-conscienceusement, sans passer une ligne, sans omettre une génuflexion, et tout marche assez bien jusqu'à la fin de la première messe; car vous savez que le jour de Noël le même officiant doit célébrer trois messes consécutives.
 20

“ Et d'une!” se dit le chapelain avec un soupir de soulagement; puis sans perdre une minute il fait signe à son clerc ou celui qu'il croit être son clerc, et . . .

25 Drelindin din! . . . Drelindin din! . . .

C'est la seconde messe qui commence, et avec elle commence aussi le péché de dom Balaguère. “ Vite, vite, dépêchons-nous,” lui crie de sa petite voix aigrette la sonnette de Garrigou, et cette fois le malheureux officiant, tout abandonné au démon de gourmandise, se rue sur le missel et dévore les pages avec l'avidité de son appétit en surexcitation. Frénétiquement il se baisse, se relève, esquisse les signes de croix,

les génuflexions, raccourcit tous ses gestes pour avoir plus tôt fini. A peine s'il étend ses bras à l'évangile, s'il frappe sa poitrine au confiteor. Entre le clerc et lui c'est à qui bredouillera le plus vite. Versets et répons se précipitent, se bousculent. Les mots à moitié prononcés, sans ouvrir la bouche, ce qui prendrait trop de temps, s'achèvent en murmures incompréhensibles.

Oremus ps . . . ps . . . ps . . .

Med culpâ . . . pñ . . . pñ . . . 10

Pareils à des vendangeurs pressés foulant le raisin de la cuve, tous deux barbotent dans le latin de la messe, en envoyant des éclaboussures de tous les côtés.

Dom . . . scum! . . . dit Balaguère. 15

. . . Stutuo! . . . répond Garrigou, et tout le temps la damnée petite sonnette est là qui tinte à leurs oreilles, comme ces grelots qu'on met aux chevaux de poste pour les faire galoper à la grande vitesse. Pensez que de ce train-là une messe basse est vite expédiée. 20

"Et de deux!" dit le chapelain tout essoufflé; puis sans prendre le temps de respirer, rouge, suant, il dégringole les marches de l'autel et . . .

Drelindin din! . . . Drelindin din! . . .

C'est la troisième messe qui commence. Il n'y a 25 plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger; mais, hélas! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impatience et de gourmandise. Sa vision s'accroît, les carpes dorées, les dindes rôties sont là, là. 30 Il les touche; . . . il les . . . Oh! Dieu . . . Les plats fument, les vins embaument; et secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie:

“ Vite, vite, encore plus vite ! . . . ”

Mais comment pourrait-il aller plus vite ? Ses lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots . . . A moins de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui
5 escamoter sa messe . . . Et c'est ce qu'il fait, le malheureux ! . . . De tentation en tentation il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'évangile, passe devant le credo sans entrer, saute le pater, salue de loin
10 la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou (*vade retro, Satanas*), qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupi-
15 tres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée que font tous les assistants ! Obligés de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns
20 se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout, et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route dans les chemins du ciel, là-bas vers la petite
25 étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion . . .

“ L'abbé va trop vite . . . On ne peut pas suivre, ” murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement. Maître Arnoton, ses grandes lunettes
30 d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste ;

et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces: *Ite missa est*, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un *Deo gratias* si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast 5 du réveillon.

III.

Cinq minutes après, la foule des seigneurs s'asseyait dans la grande salle, le chapelain au milieu d'eux. Le château, illuminé du haut en bas, retentissait de chants, de cris, de rires, de rumeurs, et le vénérable 10 dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte, noyant le remords de son péché sous des flots de vin du pape et de bons jus de viandes. Tant il but et mangea, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seule- 15 ment le temps de se repentir; puis au matin il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu :

"Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien, lui dit le souverain Juge, notre maître à tous, ta faute est 20 assez grande pour effacer toute une vie de vertu . . . Ah! tu m'as volé une messe de nuit . . . Eh bien! tu m'en payeras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence 25 de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi . . ."

. . . Et voilà la vraie légende de dom Balaguère comme on la raconte au pays des olives. Aujourd'hui le château de Trinquelagne n'existe plus, mais la 30

chapelle se tient encore droite tout en haut du mont Ventoux, dans un bouquet de chênes verts. Le vent fait battre sa porte disjointe, l'herbe encombre le seuil; il y a des nids aux angles de l'autel et dans
5 l'embrasure des hautes croisées dont les vitraux coloriés ont disparu depuis longtemps. Cependant il paraît que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi ces ruines, et qu'en allant aux messes et aux réveillons, les paysans aperçoivent ce
10 spectre de chapelle éclairé de cierges invisibles qui brûlent au grand air, même sous la neige et le vent. Vous en rirez si vous voulez, mais un vigneron de l'endroit, nommé Garrigue, sans doute un descendant de Garrigou, m'a affirmé qu'un soir de Noël, se
15 trouvant un peu en ribotte, il s'était perdu dans la montagne du côté de Trinquelague; et voici ce qu'il avait vu . . . Jusqu'à onze heures, rien. Tout était silencieux, éteint, inanimé. Soudain vers minuit un carillon sonna tout en haut du clocher, un vieux,
20 vieux carillon qui avait l'air d'être à dix lieues. Bientôt dans le chemin qui monte, Garrigue vit trembler des feux, s'agiter des ombres indécises. Sous le porche de la chapelle on marchait, on chuchotait:

25 " Bonsoir, maître Arnoton.

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants . . . "

Quand tout le monde fut entré, mon vigneron qui était très-brave s'approcha doucement, et regardant par la porte cassée eut un singulier spectacle. Tous
30 ces gens qu'il avait vus passer étaient rangés autour du chœur, dans la nef en ruine, comme si les anciens bancs existaient encore. De belles dames en brocard avec des coiffes de dentelles, des seigneurs

chamarrés du haut en bas, des paysans en jaquettes fleuries ainsi qu'en avaient nos grands-pères, tous l'air vieux, fané, poussiéreux, fatigué. De temps en temps des oiseaux de nuit, hôtes habituels de la chapelle, réveillés par toutes ces lumières, venaient rôder autour des cierges dont la flamme montait droite et vague comme si elle avait brûlé derrière une gaze; et ce qui amusait beaucoup Garrigue, c'était un certain personnage à grandes lunettes d'acier, qui secouait à chaque instant sa haute perruque noire sur laquelle un de ces oiseaux se tenait droit tout em- 5 pêtré en battant silencieusement des ailes . . .

Dans le fond, un petit vieillard de taille enfantine, à genoux au milieu du chœur, agitait désespérément une sonnette sans grelot et sans voix pendant qu'un 15 prêtre, habillé de vieil or, allait, venait devant l'autel en récitant des oraisons dont on n'entendait pas un mot . . . Bien sûr c'était dom Balaguère, en train de dire sa troisième messe basse.

NOSTALGIES DE CASERNE.

Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut... Ran plan plan! Ran plan plan!...

Un tambour dans mes pins à pareille heure...
5 Voilà qui est singulier, par exemple.

Vite, vite, je me jette à bas de mon lit et je cours ouvrir la porte.

Personne! Le bruit s'est tu... Du milieu des lambrusques mouillées, deux ou trois courlis s'envoient en secouant leurs ailes... Un peu de brise chante dans les arbres... Vers l'orient, sur la crête fine des Alpilles, s'entasse une poussière d'or d'où le soleil sort lentement... Un premier rayon frise déjà le toit du moulin. Au même moment, le tambour,
15 invisible, se met à battre aux champs sous le couvert... Ran... plan... plan, plan, plan.

Le diable soit de la peau d'âne! Je l'avais oubliée. Mais enfin, quel est donc le sauvage qui vient saluer l'aurore au fond des bois avec un tambour?... J'ai
20 beau regarder, je ne vois rien... rien que les touffes de lavande, et les pins qui dégringolent jusqu'en bas sur la route... Il y a peut-être par-là dans le fourré quelque lutin caché en train de se moquer de moi...

C'est Ariel, sans doute, ou maître Puck. Le drôle se
25 sera dit, en passant devant mon moulin:

— Ce Parisien est trop tranquille là dedans, allons lui donner l'aubade.

Sur quoi, il aura pris un gros tambour, et . . . ran plan plan! . . . ran plan plan! . . . Te tairas-tu gredin de Puck! tu vas réveiller mes cigales. 5

Ce n'était pas Puck.

C'était Gougnet François, dit Pistolet, tambour au 31^e de ligne, et pour le moment en congé de semestre. Pistolet s'ennuie au pays, il a des nostalgies, ce tambour, et—quand on veut bien lui prêter l'instrument 10 de la commune—il s'en va, mélancolique, battre la caisse dans les bois, en rêvant de la caserne du Prince-Eugène.

C'est sur ma petite colline verte qu'il est venu rêver aujourd'hui . . . Il est là, debout contre un 15 pin, son tambour entre ses jambes et s'en donnant à cœur joie . . . Des vols de perdreaux effarouchés partent à ses pieds sans qu'il s'en aperçoive. La féri-goule embaume autour de lui, il ne la sent pas.

Il ne voit pas non plus les fines toiles d'araignée 20 qui tremblent au soleil entre les branches, ni les aiguilles de pin qui sautillent sur son tambour. Tout entier à son rêve et à sa musique, il regarde amoureuxment voler ses baguettes, et sa grosse face niaise s'épanouit de plaisir à chaque roulement. 25

Ran plan plan! Ran plan plan! . . .

“Qu'elle est belle, la grande caserne, avec sa cour aux larges dalles, ses rangées de fenêtres bien alignées, son peuple en bonnet de police, et ses arcades basses pleines du bruit des gamelles! . . .” 30

Ran plan plan! Ran plan plan! . . .

"Oh! l'escalier sonore, les corridors peints à la chaux, la chambrée odorante, les ceinturons qu'on astique, la planche au pain, les pots de cirage, les couchettes de fer à couverture grise, les fusils qui
5 reluisent au râtelier!"

Ran plan plan! Ran plan plan!

"Oh! les bonnes journées du corps de garde, les cartes qui poissent aux doigts, la dame de pique hideuse avec des agréments à la plume, le vieux
10 Pigault-Lebrun dépareillé qui traîne sur le lit de camp! ..."

Ran plan plan! Ran plan plan!

"Oh! les longues nuits de faction à la porte des ministères, la vieille guérite où la pluie entre, les
15 pieds qui ont froid! ... les voitures de gala qui vous éclaboussent en passant! ... Oh! la corvée supplémentaire, les jours de bloc, le baquet puant, l'oreiller de planche, la diane froide par les matins pluvieux, la retraite dans les brouillards à l'heure où le gaz
20 s'allume, l'appel du soir où l'on arrive essoufflé!"

Ran plan plan! Ran plan plan!

"Oh! le bois de Vincennes, les gros gants de coton blanc, les promenades sur les fortifications ... Oh! la barrière de l'École, les filles à soldats, le piston du
25 Salon de Mars, l'absinthe dans les boubouis, les confidences entre deux hoquets, les briquets qu'on dégaîne, la romance sentimentale chantée une main sur le cœur! ..."

Rêve, rêve, pauvre homme! ce n'est pas moi qui
30 t'en empêcherai ...; tape hardiment sur ta caisse,

tape à tours de bras. Je n'ai pas le droit de te trouver ridicule.

Si tu as la nostalgie de ta caserne, est-ce que, moi, je n'ai pas la nostalgie de la mienne ?

Mon Paris me poursuit jusqu'ici comme le tien. 5
Tu joues du tambour sous les pins, toi ! Moi, j'y fais de la copie . . . Ah ! les bons Provençaux que nous faisons ! Là-bas, dans les casernes de Paris, nous regrettons nos Alpilles bleues et l'odeur sauvage des lavandes ; maintenant, ici, en pleine Provence, la caserne nous manque, et tout ce qui la rappelle nous est cher ! . . .

Huit heures sonnent au village. Pistolet, sans lâcher ses baguettes, s'est mis en route pour rentrer . . . On l'entend descendre sous le bois, jouant 15 toujours . . . Et moi, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir, au bruit du tambour qui s'éloigne, tout mon Paris défiler entre les pins . . .

Ah ! Paris ! . . . Paris ! . . . Toujours Paris !

L'ÉLIXIR DU RÉVÉREND PÈRE GAUCHER.

— Buvez ceci, mon voisin; vous m'en direz des nouvelles.

Et, goutte à goutte, avec le soin minutieux d'un lapidaire comptant des perles, le curé de Graveson
5 me versa deux doigts d'une liqueur verte, dorée, chaude, étincelante, exquise . . . J'en eus l'estomac tout ensoleillé.

— C'est l'élixir du Père Gaucher, la joie et la santé de notre Provence, me fit le brave homme d'un
10 air triomphant; on le fabrique au couvent des Prémontrés, à deux lieues de votre moulin . . . N'est-ce pas que cela vaut bien toutes les chartreuses du monde? . . . Et si vous saviez comme elle est amusante, l'histoire de cet élixir! Écoutez plutôt . . .

15 Alors, tout naïvement, sans y entendre malice, dans cette salle à manger de presbytère, si candide et si calme avec son Chemin de la croix en petits tableaux et ses jolis rideaux clairs empesés comme des surplis, l'abbé me commença une historiette légèrement sceptique et irrévérencieuse, à la façon
20 d'un conte d'Érasme ou de d'Assoucy :

— Il y a vingt ans, les Prémontrés, ou plutôt les Pères blancs, comme les appellent nos Provençaux,

étaient tombés dans une grande misère. Si vous aviez vu leur maison de ce temps-là, elle vous aurait fait peine.

Le grand mur, la tour Pacôme, s'en allaient en morceaux. Tout autour du cloître rempli d'herbes, 5 les colonnettes se fendaient, les saints de pierre croulaient dans leurs niches. Pas un vitrail debout, pas une porte qui tint. Dans les préaux, dans les chapelles, le vent du Rhône soufflait comme en Camargue, éteignant les cierges, cassant le plomb des 10 vitrages, chassant l'eau des bénitiers. Mais le plus triste de tout, c'était le clocher du couvent, silencieux comme un pigeonnier vide; et les Pères, faute d'argent pour s'acheter une cloche, obligés de sonner matines avec des cliquettes de bois d'amandier! . . . 15

Pauvres Pères blancs! Je les vois encore, à la procession de la Fête-Dieu, défilant tristement dans leurs capes rapiécées, pâles, maigres, nourris de 20 *citres* et de pastèques, et derrière eux monseigneur l'abbé, qui venait la tête basse, tout honteux de montrer au soleil sa crosse dédorée et sa mitre de laine blanche mangée des vers. Les dames de la confrérie en pleuraient de pitié dans les rangs, et les gros porte-bannière ricanaient entre eux tout bas en se montrant les pauvres moines: 25

— Les étourneaux vont maigres quand ils vont en troupe.

Le fait est que les infortunés Pères blancs en étaient arrivés eux-mêmes à se demander s'ils ne feraient pas mieux de prendre leur vol à travers le 30 monde et de chercher pâture chacun de son côté.

Or, un jour que cette grave question se débattait dans le chapitre, on vint annoncer au prieur que le

frère Gaucher demandait à être entendu au conseil... Vous saurez pour votre gouverne que ce frère Gaucher était le bouvier du couvent; c'est-à-dire qu'il passait ses journées à rouler d'arcade en arcade dans le cloître, 5 en poussant devant lui deux vaches étiques qui cherchaient l'herbe aux fentes des pavés. Nourri jusqu'à douze ans par une vieille folle du pays des Baux, qu'on appelait tante Bégon, recueilli depuis chez les moines, le malheureux bouvier n'avait jamais 10 pu rien apprendre qu'à conduire ses bêtes et à réciter son *Pater noster*; encore le disait-il en provençal, car il avait la cervelle dure et l'esprit comme une dague de plomb. Fervent chrétien du reste, quoique un peu visionnaire, à l'aise sous le cilice et se donnant 15 la discipline avec une conviction robuste, et des bras!...

Quand on le vit entrer dans la salle du chapitre, simple et balourd, saluant l'assemblée la jambe en arrière, prieur, chanoines, argentier, tout le monde se 20 mit à rire. C'était toujours l'effet que produisait, quand elle arrivait quelque part, cette bonne face grisonnante avec sa barbe de chèvre et ses yeux un peu fous; aussi le frère Gaucher ne s'en émut pas.

— Mes révérends, fit-il d'un ton bonasse en tortillant son chapelet de noyaux d'olives, on a bien raison 25 de dire que ce sont les tonneaux vides qui chantent le mieux. Figurez-vous qu'à force de creuser ma pauvre tête déjà si creuse, je crois que j'ai trouvé le moyen de nous tirer tous de peine.

30 “Voici comment. Vous savez bien tante Bégon, cette brave femme qui me gardait quand j'étais petit. (Dieu ait son âme, la vieille coquine! elle chantait de bien vilaines chansons après boire.) Je vous dirai

donc, mes révérends pères, que tante Bégon, de son vivant, se connaissait aux herbes de montagnes autant et mieux qu'un vieux merle de Corse. Voire, elle avait composé sur la fin de ses jours un élixir incomparable en mélangeant cinq ou six espèces de simples 5 que nous allions cueillir ensemble dans les Alpilles. Il y a belles années de cela; mais je pense qu'avec l'aide de saint Augustin et la permission de notre père abbé, je pourrais—en cherchant bien—retrouver la composition de ce mystérieux élixir. Nous 10 n'aurions plus alors qu'à le mettre en bouteilles, et à le vendre un peu cher, ce qui permettrait à la communauté de s'enrichir doucement, comme ont fait nos frères de la Trappe et de la Grande...

Il n'eût pas le temps de finir. Le prieur s'était 15 levé pour lui sauter au cou. Les chanoines lui prenaient les mains. L'argentier, encore plus ému que tous les autres, lui baisait avec respect le bord tout effrangé de sa cucule... Puis chacun revint à sa chaire pour délibérer; et, séance tenante, le 20 chapitre décida qu'on confierait les vaches au frère Thrasybule, pour que le frère Gaucher pût se donner tout entier à la confection de son élixir.

Comment le bon frère parvint-il à retrouver la recette de tante Bégon? au prix de quels efforts? au 25 prix de quelles veilles? L'histoire ne le dit pas. Seulement, ce qui est sûr, c'est qu'au bout de six mois, l'élixir des Pères blancs était déjà très populaire. Dans tout le Comtat, dans tout le pays d'Arles, pas un 30 *mas*, pas une grange qui n'eût au fond de sa *dépense*, entre les bouteilles de vin cuit et les jarres d'olives à

la picholine, un petit flacon de terre brune cacheté aux armes de Provence, avec un moine en extase sur une étiquette d'argent. Grâce à la vogue de son élixir, la maison des Prémontrés s'enrichit très rapidement. On releva la tour Pacôme. Le prieur eut une mitre neuve, l'église de jolis vitraux ouvragés; et, dans la fine dentelle du clocher, toute une compagnie de cloches et de clochettes vint s'abattre, un beau matin de Pâques, tintant et carillonnant à la
10 grande volée.

Quant au frère Gaucher, ce pauvre frère lai dont les rusticités égayaient tant le chapitre, il n'en fut plus question dans le couvent. On ne connut plus désormais que le Révérend Père Gaucher, homme de
15 tête et de grand savoir, qui vivait complètement isolé des occupations si menues et si multiples du cloître, et s'enfermait tout le jour dans sa distillerie, pendant que trente moines battaient la montagne pour lui chercher des herbes odorantes... Cette distillerie,
20 où personne, pas même le prieur, n'avait le droit de pénétrer, était une ancienne chapelle abandonnée, tout au bout du jardin des chanoines. La simplicité des bons pères en avait fait quelque chose de mystérieux et de formidable; et si, par aventure, un
25 moinillon hardi et curieux, s'accrochant aux vignes grimpantes, arrivait jusqu'à la rosace du portail, il en dégringolait bien vite, effaré d'avoir vu le Père Gaucher, avec sa barbe de nécroman, penché sur ses fourneaux, le pèse-liqueur à la main; puis, tout au-
30 tour, des cornues de grès rose, des alambics gigantesques, des serpentins de cristal, tout un encombrement bizarre qui flamboyait ensorcelé dans la lueur rouge des vitraux...

Au jour tombant, quand sonnait le dernier Angélus, la porte de ce lieu de mystère s'ouvrait discrètement, et le révérend se rendait à l'église pour l'office du soir. Il fallait voir quel accueil quand il traversait le monastère! Les frères faisaient la haie sur son passage. On disait:

— Chut! . . . il a le secret! . . .

— L'argentier le suivait et lui parlait la tête basse . . . Au milieu de ces adulations, le père s'en allait en s'épongeant le front, son tricorne aux larges bords posé en arrière comme une auréole, regardant autour de lui d'un air de complaisance les grandes cours plantées d'orangers, les toits bleus où tournaient des girouettes neuves, et, dans le cloître éclatant de blancheur,—entre les colonnettes élégantes et fleuries,—les chanoines habillés de frais qui défilaient deux par deux avec des mines reposées.

— C'est à moi qu'ils doivent tout cela! se disait le révérend en lui-même; et chaque fois cette pensée lui faisait monter des bouffées d'orgueil.

Le pauvre homme en fut bien puni. Vous allez voir . . .

Figurez-vous qu'un soir, pendant l'office, il arriva à l'église dans une agitation extraordinaire: rouge, essoufflé, le capuchon de travers, et si troublé qu'en prenant de l'eau bénite il y trempa ses manches jusqu'au coude. On crut d'abord que c'était l'émotion d'arriver en retard; mais quand on le vit faire de grandes révérences à l'orgue et aux tribunes au lieu de saluer le maître-autel, traverser l'église en coup de vent, errer dans le chœur pendant cinq minutes pour

chercher sa stalle, puis une fois assis, s'incliner de droite et de gauche en souriant d'un air béat, un murmure d'étonnement courut dans les trois nefs. On chuchotait de bréviaire à bréviaire :

5 — Qu'a donc notre Père Gaucher ? . . . Qu'a donc notre Père Gaucher ?

Par deux fois le prieur, impatienté, fit tomber sa crosse sur les dalles pour commander le silence . . .

Là-bas, au fond du chœur, les psaumes allaient toujours ; mais les répons manquaient d'entrain . . .

Tout à coup, au beau milieu de l'*Ave verum*, voilà mon Père Gaucher qui se renverse dans sa stalle et entonne d'une voix éclatante :

15 Dans Paris, il y a un Père blanc,
Patatin, patatan, tarabin, taraban . . .

Consternation générale. Tout le monde se lève. On crie :

— Emportez-le . . . il est possédé !

Les chanoines se signent. La crosse de monseigneur se démène . . . Mais le Père Gaucher ne voit rien, n'écoute rien ; et deux moines vigoureux sont obligés de l'entraîner par la petite porte du chœur, se débattant comme un exorcisé et continuant de plus belle ses *patatin* et ses *taraban*.

25 Le lendemain, au petit jour, le malheureux était à genoux dans l'oratoire du prieur, et faisait sa *coulpe* avec un ruisseau de larmes :

— C'est l'élixir, Monseigneur, c'est l'élixir qui m'a surpris, disait-il en se frappant la poitrine. Et de le

voir si marri, si repentant, le bon prieur en était tout ému lui-même.

— Allons, allons, Père Gaucher, calmez-vous, tout cela séchera comme la rosée au soleil . . . Après tout, le scandale n'a pas été aussi grand que vous pensez. 5 Il y a bien eu la chanson qui était un peu . . . hum! hum! . . . Enfin il faut espérer que les novices ne l'auront pas entendue . . . A présent, voyons, dites-moi bien comment la chose vous est arrivée . . . C'est en essayant l'élixir, n'est-ce pas? Vous aurez eu la 10 main trop lourde . . . Oui, oui, je comprends . . . C'est comme le frère Schwarz, l'inventeur de la poudre: vous avez été victime de votre invention . . . Et dites-moi, mon brave ami, est-il bien nécessaire que vous l'essayiez sur vous-même, ce terrible élixir? 15

— Malheureusement, oui, Monseigneur . . . l'éprouvette me donne bien la force et le degré de l'alcool; mais pour le fini, le velouté, je ne me fie guère qu'à ma langue . . .

— Ah! très bien . . . Mais écoutez encore un peu 20 que je vous dise . . . Quand vous goûtez ainsi l'élixir par nécessité, est-ce que cela vous semble bon? Y prenez-vous du plaisir? . . .

— Hélas! oui, Monseigneur, fit le malheureux Père en devenant tout rouge . . . Voilà deux soirs que je 25 lui trouve un bouquet, un arôme! . . . C'est pour sûr le démon qui m'a joué ce vilain tour . . . Aussi je suis bien décidé désormais à ne plus me servir que de l'éprouvette. Tant pis si la liqueur n'est pas assez fine, si elle ne fait pas assez la perle . . . 30

— Gardez-vous-en bien, interrompit le prieur avec vivacité. Il ne faut pas s'exposer à mécontenter la clientèle . . . Tout ce que vous avez à faire mainte-

nant que vous voilà prévenu, c'est de vous tenir sur vos gardes . . . Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut pour vous rendre compte ? . . . Quinze ou vingt gouttes, n'est-ce pas ? . . . mettons vingt gouttes . . . Le diable
5 sera bien fin s'il vous attrape avec vingt gouttes . . .

D'ailleurs, pour prévenir tout accident, je vous dispense dorénavant de venir à l'église. Vous direz l'office du soir dans la distillerie . . . Et maintenant, allez en paix, mon Révérend, et surtout . . . comptez bien
10 vos gouttes.

Hélas ! le pauvre Révérend eut beau compter ses gouttes . . . le démon le tenait, et ne le lâcha plus.

C'est la distillerie qui entendit de singuliers offices !

Le jour, encore, tout allait bien. Le Père était assis
15 se calme : il préparait ses réchauds, ses alambics, triait soigneusement ses herbes, toutes herbes de Provence, fines, grises, dentelées, brûlées de parfums et de soleil . . . Mais, le soir, quand les simples étaient infusés et que l'élixir tiédissait dans de grandes bassines
20 de cuivre rouge, le martyr du pauvre homme commençait.

— . . . Dix-sept . . . dix-huit . . . dix-neuf . . . vingt ! . . .

Les gouttes tombaient du chalumeau dans le gobelet de vermeil. Ces vingt-là, le père les avalait d'un trait, presque sans plaisir. Il n'y avait que la vingt et unième qui lui faisait envie. Oh ! cette vingt et
25 unième goutte ! . . . Alors, pour échapper à la tentation, il allait s'agenouiller tout au bout du laboratoire
30 et s'abîmait dans ses patenôtres. Mais de la liqueur

encore chaude il montait une petite fumée toute chargée d'aromates, qui venait rôder autour de lui et, bon gré mal gré, le ramenait vers les bassines . . . La liqueur était d'un beau vert doré . . . Penché dessus, les narines ouvertes, le père la remuait tout doucement avec son chalumeau, et dans les petites paillettes étincelantes que roulait le flot d'émeraude, il lui semblait voir les yeux de tante Bégon qui riaient et pétillaient en le regardant . . .

— Allons! encore une goutte!

10

Et de goutte en goutte, l'infortuné finissait par avoir son gobelet plein jusqu'au bord. Alors, à bout de forces, il se laissait tomber dans un grand fauteuil, et, le corps abandonné, la paupière à demi close, il dégustait son péché par petits coups, en se disant tout bas avec un remords délicieux:

— Ah! je me damne . . . je me damne . . .

Le plus terrible, c'est qu'au fond de cet élixir diabolique, il retrouvait, par je ne sais quel sortilège, toutes les vilaines chansons de tante Bégon: *Ce sont trois petites commères, qui parlent de faire un banquet . . .*, ou: *Bergerette de maître André s'en va-t-¹ au bois seulette . . .* et toujours la fameuse des Pères blancs: *Patatin patatan*.

Pensez quelle confusion le lendemain, quand ses voisins de cellule lui faisaient d'un air malin.

— Eh! eh! Père Gaucher, vous aviez des cigales en tête, hier soir en vous couchant.

Alors c'étaient des larmes, des désespoirs, et le jeûne, et le cilice, et la discipline. Mais rien ne pouvait contre le démon de l'éllixir; et tous les soirs, à la même heure, la possession recommençait.

Pendant ce temps, les commandes pleuvaient à l'abbaye que c'était une bénédiction. Il en venait de Nîmes, d'Aix, d'Avignon, de Marseille... De jour en jour le couvent prenait un petit air de manufacture. Il y avait des frères emballeurs, des frères étiqueteurs, d'autres pour les écritures, d'autres pour le camionnage; le service de Dieu y perdait bien par-ci par-là quelques coups de cloches; mais les pauvres gens du pays n'y perdaient rien, je vous en réponds...

Et donc, un beau dimanche matin, pendant que l'argentier lisait en plein chapitre son inventaire de fin d'année et que les bons chanoines l'écoutaient les yeux brillants et le sourire aux lèvres, voilà le Père Gaucher qui se précipite au milieu de la conférence en criant:

— C'est fini... Je n'en fais plus... Rendez-moi mes vaches.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Père Gaucher? demanda le prieur, qui se doutait bien un peu de ce qu'il y avait.

— Ce qu'il y a, Monseigneur?... Il y a que je suis en train de me préparer une belle éternité de flammes et de coups de fourche... Il y a que je bois, comme un misérable...

— Mais je vous avais dit de compter vos gouttes.

— Ah! bien oui, compter mes gouttes! c'est par gobelets qu'il faudrait compter maintenant... Oui, mes Révérends, j'en suis là. Trois fioles par soirée... Vous comprenez bien que cela ne peut pas durer... Aussi, faites faire l'élixir par qui vous voudrez... Que le feu de Dieu me brûle si je m'en mêle encore!

C'est le chapitre qui ne riait plus.

— Mais, malheureux, vous nous ruinez ! criait l'argentier en agitant son grand-livre.

— Préférez-vous que je me damne ?

Pour lors, le prieur se leva.

5

— Mes Révérends, dit-il en étendant sa belle main blanche où luisait l'anneau pastoral, il y a moyen de tout arranger . . . C'est le soir, n'est-ce pas, mon cher fils, que le démon vous tente ? . . .

— Oui, monsieur le prieur, régulièrement tous les 10 soirs . . . Aussi, maintenant, quand je vois arriver la nuit, j'en ai, sauf votre respect, les sueurs qui me prennent, comme l'âne de Capitou quand il voyait venir le bât.

— Eh bien ! rassurez-vous . . . Dorénavant, tous les 15 soirs, à l'office, nous réciterons à votre intention l'oraison de saint Augustin, à laquelle l'indulgence plénière est attachée . . . Avec cela, quoi qu'il arrive, vous êtes à couvert . . . C'est l'absolution pendant le péché.

20

— Oh bien ! alors, merci, monsieur le prieur !

Et, sans en demander davantage, le Père Gaucher retourna à ses alambics, aussi léger qu'une alouette.

Effectivement, à partir de ce moment-là, tous les soirs, à la fin des complies, l'officiant ne manquait 25 jamais de dire :

— Prions pour notre pauvre Père Gaucher, qui sacrifie son âme aux intérêts de la communauté . . .
Oremus Domine . . .

Et pendant que sur toutes ces capuches blanches, 30 prosternées dans l'ombre des nefs, l'oraison courait en frémissant comme une petite bise sur la neige, là-bas, tout au bout du couvent, derrière le vitrage enflammé

de la distillerie, on entendait le Père Gaucher qui chantait à tue-tête :

5 Dans Paris il y a un Père blanc,
 Patatin, patatan, taraban, tarabin ;
 Dans Paris il y a un Père blanc
 Qui fait danser des moinettes,
 Trin, trin, trin, dans un jardin,
 Qui fait danser des . . .

... Ici le bon curé s'arrêta plein d'épouvante :
10 — Miséricorde ! si mes paroissiens m'entendaient !

LA BELLE-NIVERNAISE.

CHAPITRE I.

UN COUP DE TÊTE.

La rue des Enfants-Rouges, au quartier du Temple.

Une rue étroite comme un égout, des ruisseaux stagnants, des flaques de boue noire, des odeurs de moisi et d'eau sale sortant des allées béantes.

De chaque côté, des maisons très hautes, avec des 5 fenêtres de casernes, des vitres troubles, sans rideaux, des maisons de journaliers, d'ouvriers en chambre, des hôtels de maçons et des garnis à la nuit.

Au rez-de-chaussée, des boutiques. Beaucoup de charcutiers, de marchands de vin; des marchands de 10 marrons; des boulangeries de gros pain, une boucherie de viandes violettes et jaunes.

Pas d'équipages dans la rue, de falbalas, ni de flâneurs sur les trottoirs,—mais des marchands de quatre saisons criant le rebut des Halles, et une 15 bousculade d'ouvriers sortant des fabriques, la blouse roulée sous le bras.

C'est le huit du mois, le jour où les pauvres payent leur terme, où les propriétaires, las d'attendre, mettent la misère à la porte. 20

C'est le jour où l'on voit passer dans des carrioles

des déménagements de lits de fer et de tables boiteuses, entassés les pieds en l'air, avec les matelas éventrés et la batterie de cuisine.

Et pas même une botte de paille pour emballer 5 tous ces pauvres meubles estropiés, douloureux, las de dégringoler les escaliers crasseux et de rouler des greniers aux caves!

La nuit tombe.

Un à un les becs de gaz s'allument, reflétés dans 10 les ruisseaux et dans les devantures de boutiques.

Le brouillard est froid.

Les passants se hâtent.

Adossé au comptoir d'un marchand de vin, dans une bonne salle bien chauffée, le père Louveau trin- 15 que avec un menuisier de La Villette.

Son énorme figure de marinier honnête, toute rougeaude et couturée, s'épanouit dans un large rire qui secoue ses boucles d'oreilles.

— Affaire conclue, père Dubac, vous m'achetez 20 mon chargement de bois au prix que j'ai dit.

— Topez là.

— À votre santé!

— À la vôtre!

On choque les verres, et le père Louveau boit, la 25 tête renversée, les yeux mi-clos, claquant la langue, pour déguster son vin blanc.

Que voulez-vous! personne n'est parfait, et le faible du père Louveau, c'est le vin blanc. Ce n'est pas que ce soit un ivrogne.—Dieu non!—La ménagère, qui 30 est une femme de tête, ne tolérerait pas la ribote; mais quand on vit comme le marinier, les pieds dans l'eau, le crâne au soleil, il faut bien avaler un verre de temps en temps.

Et le père Louveau, de plus en plus gai, sourit au comptoir de zinc qu'il aperçoit au travers d'un brouillard et qui le fait songer à la pile d'écus neufs qu'il empochera demain en livrant son bois.

Une dernière poignée de main; un dernier petit 5 verre, et l'on se sépare.

— À demain, sans faute?

— Comptez sur moi.

Pour sûr il ne manquera pas le rendez-vous, le père Louveau. Le marché est trop beau, il a été trop ron- 10 dement mené pour qu'on traînasse.

Et le joyeux marinier descend vers la Seine, roulant les épaules, bousculant les couples, avec la joie débordante d'un écolier qui rapporte un bon point dans sa poche. 15

Qu'est-ce qu'elle dira la mère Louveau,—la femme de tête,—quand elle saura que son homme a vendu le bois du premier coup, et que l'affaire est bonne?

Encore un ou deux marchés comme celui-là, et on pourra se payer un bateau neuf, planter là la *Belle- 20 Nivernaise* qui commence à faire par trop d'eau.

Ce n'est pas un reproche, car c'était un fier bateau dans sa jeunesse; seulement voilà, tout pourrit, tout vieillit, et le père Louveau, lui-même, sent bien qu'il n'est plus aussi ingambe que dans le temps où il était 25 'petit derrière' sur les floteurs de la Marne.

Mais qu'est-ce qui se passe là-bas?

Les commères s'assemblent devant une porte; on s'arrête, on cause et le gardien de la paix, debout au milieu du groupe, écrit sur son calepin. 30

Le marinier traverse la chaussée par curiosité, pour faire comme tout le monde.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Quelque chien écrasé, quelque voiture accrochée, un ivrogne tombé dans le ruisseau, rien d'intéressant . . .

Non ! c'est un petit enfant assis sur une chaise de bois, les cheveux ébouriffés, les joues pleines de confiture, qui se frotte les yeux avec les poings.

Il pleure.

Les larmes en coulant ont tracé des dessins bizarres sur sa pauvre mine mal débarbouillée.

10 Imperturbable et digne comme s'il interrogeait un prévenu, l'agent questionne le marmot et prend des notes.

— Comment t'appelles-tu ?

— Totor.

15 — Victor quoi ?

Pas de réponse.

Le mioche pleure plus fort et crie :

— Maman ! maman !

Alors une femme qui passait, une femme du peuple, 20 très laide, très sale, traînant deux enfants après elle, sortit du groupe et dit au gardien :

— Laissez-moi faire.

Elle s'agenouilla, moucha le petit, lui essuya les yeux, embrassa ses joues poissées.

25 — Comment s'appelle ta maman, mon chéri ?

Il ne savait pas.

Le sergent de ville s'adressa aux voisins :

— Voyons, vous, le concierge, vous devez connaître ces gens-là ?

30 On n'avait jamais su leur nom.

Il passait tant de locataires dans la maison !

Tout ce qu'on pouvait dire, c'est qu'ils habitaient là depuis un mois ; qu'ils n'avaient jamais payé un sou ;

que le propriétaire venait de les chasser, et que c'était un fameux débarras.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Rien du tout.

Le père et la mère passaient leur journée à boire et 5 leur soirée à se battre.

Ils ne s'entendaient que pour rosser leurs enfants, deux garçons qui mendiaient dans la rue et volaient aux étalages.

Une jolie famille, comme vous voyez. 10

— Croyez-vous qu'ils viendront chercher leur enfant ?

— Sûrement non.

Ils avaient profité du déménagement pour le perdre. 15

Ce n'était pas la première fois que cette chose-là arrivait, les jours du terme.

Alors l'agent demanda :

— Personne n'a donc vu les parents s'en aller ?

Ils étaient partis depuis le matin, le mari poussant 20 la charrette, la femme un paquet dans son tablier, les deux garçons les mains dans leurs poches.

Et maintenant, rattrape-les.

Les passants se récriaient indignés, puis continuaient leur chemin. 25

Il était là depuis midi, le malheureux mioche !

Sa mère l'avait assis sur une chaise et lui avait dit :

— Sois sage.

Depuis, il attendait.

Comme il criait la faim, la fruitière d'en face lui 30 avait donné une tartine de confiture.

Mais la tartine était finie depuis longtemps, et le marmot avait recommencé à pleurer.

Il mourait de peur, le pauvre innocent ! Peur des chiens qui rôdaient autour de lui ; peur de la nuit qui venait ; peur des inconnus qui lui parlaient, et son petit cœur battait à grands coups dans sa poitrine, 5 comme celui d'un oiseau qui va mourir.

Autour de lui le rassemblement grandissait, et l'agent ennuyé l'avait pris par la main pour le conduire au poste.

— Voyons, personne ne le réclame ?

10 — Un instant !

Tout le monde se retourna.

Et l'on vit une bonne grosse figure rougeaude qui souriait bêtement jusqu'aux oreilles chargées d'an- 15 neaux en cuivre.

— Un instant ! si personne n'en veut, je le prends, moi.

Et comme la foule poussait des exclamations :

— À la bonne heure !

— C'est bien, ce que vous faites là.

20 — Vous êtes un brave homme.

Le père Louveau, très allumé par le vin blanc, le succès de son marché et l'approbation générale, se posa les bras croisés au milieu du cercle.

— Eh bien ! quoi ? C'est tout simple.

25 Puis les curieux l'accompagnèrent chez le commissaire de police, sans laisser refroidir son enthousiasme.

Là, selon l'usage en pareil cas, on lui fit subir un interrogatoire.

— Votre nom ?

30 — François Louveau, monsieur le commissaire, un homme marié, et bien marié, j'ose le dire, avec une femme de tête. Et c'est une chance pour moi, monsieur le commissaire, parce que je ne suis pas très

fort, pas très fort, hé! hé! voyez-vous. Je ne suis pas un aigle. "François n'est pas un aigle," comme dit ma femme.

Il n'avait jamais été si éloquent.

Il se sentait la langue déliée, l'assurance d'un homme qui vient de faire un bon marché et qui a bu une bouteille de vin blanc.

— Votre profession ?

— Marinier, monsieur le commissaire, patron de la *Belle-Nivernaise*, un rude bateau, monté par un équipage un peu chouette. Ah! ah! fameux, mon équipage! . . . Demandez plutôt aux éclusiers depuis le pont Marie jusqu'à Clamecy . . . Connaissez-vous ça, Clamecy, monsieur le commissaire ?

Les gens souriaient autour de lui, le père Louveau continua, bredouillant, avalant les syllabes.

— Un joli endroit, Clamecy, allez! Boisé du haut en bas; du beau bois, du bois ouvrable; tous les menuisiers savent ça . . . C'est là que j'achète mes coupes. Hé! he! je suis renommé pour mes coupes. J'ai le coup d'œil, quoi! Ce n'est pas que je sois fort;—bien sûr je ne suis pas un aigle, comme dit ma femme;—mais enfin, j'ai le coup d'œil . . . Ainsi, tenez, je prends un arbre, gros comme vous,—sauf votre respect, monsieur le commissaire,—je l'entoure avec une corde, comme ça . . .

Il avait empoigné l'agent, et il l'entortillait avec une ficelle qu'il venait de tirer de sa poche.

L'agent se débattait.

— Laissez-moi donc tranquille.

30

— Mais si . . . Mais si . . . C'est pour faire voir à monsieur le commissaire . . . Je l'entortille comme ça, et puis, quand j'ai la mesure, je multiplie . . . je mul-

tiplie . . . Je ne me rappelle plus par quoi je multiplie . . . C'est ma femme qui sait le calcul. Une forte tête, ma femme.

La galerie s'amusait énormément, et M. le commissaire lui-même daignait sourire derrière sa table.

Quand la gaieté fut un peu calmée, il demanda :

— Que ferez-vous de cet enfant-là ?

— Pas un rentier, pour sûr. Il n'y a jamais eu de rentier dans la famille. Mais un marinier, un brave
10 garçon de marinier, comme les autres.

— Vous avez des enfants ?

— Si j'en ai ! Avec celui-là ça fera quatre ; mais bah ! quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. On se tasse un peu. On serre sa ceinture, et on tâche
15 de vendre son bois plus cher.

Et ses boucles d'oreilles remuaient, secouées par son gros rire, tandis qu'il promenait un regard satisfait sur les assistants.

On poussa devant lui un gros livre.

20 Comme il ne savait pas écrire, il fit une croix, au bas de la page.

Puis le commissaire lui remit l'enfant trouvé.

— Emmenez le petit, François Louveau, et élevez-le bien. Si j'apprends quelque chose à son sujet, je
25 vous tiendrai au courant. Mais il n'est pas probable que ses parents le réclament jamais. Quant à vous, vous m'avez l'air d'un brave homme, et j'ai confiance en vous. Obéissez toujours à votre femme. Et au revoir ! Ne buvez pas trop de vin blanc.

30 La nuit noire, le brouillard froid, la presse indifférente des gens qui se hâtent de rentrer chez eux, tout cela est fait pour dégriser vivement un pauvre homme.

À peine dans la rue, seul avec son papier timbré en poche et son protégé par la main, le marinier sentit tout d'un coup tomber son enthousiasme; et l'énormité de son action lui apparut.

Il serait donc toujours le même ? 5

Un niais ? Un glorieux ?

Il ne pouvait point passer son chemin comme les autres, sans se mêler de ce qui ne le regardait pas ?

Il voyait d'ici la colère de la mère Louveau ! 10

Quel accueil, bonnes gens, quel accueil !

C'est terrible une femme de tête pour un pauvre homme qui a le cœur sur la main.

Jamais il n'oserait rentrer chez lui.

Il n'osait pas non plus retourner chez le commis- 15 saire.

Que faire ? Que faire ?

Ils cheminaient dans le brouillard.

Louveau gesticulait, parlait seul, préparait un dis- 20 cours.

Victor traînait ses souliers dans la crotte.

Il se faisait tirer comme un boulet.

Il n'en pouvait plus.

Alors le père Louveau s'arrêta, le prit à son cou, l'enveloppa dans sa vareuse. 25

L'étreinte des petits bras serrés lui rendit un peu de courage.

Il reprit son chemin.

Ma foi, tant pis ! Il risquerait le paquet.

Si la mère Louveau les mettait à la porte, il serait 30 temps de reporter le marmot à la police ; mais peut-être bien qu'elle le garderait pour une nuit, et ce serait toujours un bon dîner de gagné.

Ils arrivaient au pont d'Austerlitz, où la *Belle-Nivernaise* était amarrée.

L'odeur fade et douce des chargements de bois frais emplissait la nuit.

5 Toute une flottille de bateaux grouillait dans l'ombre de la rivière.

Le mouvement du flot faisait vaciller les lanternes et grincer les chaînes entre-croisées.

Pour rejoindre son bateau, le père Louveau avait à
10 traverser deux chalands reliés par des passerelles.

Il avançait à pas craintifs, les jambes flageolantes, gêné par l'enfant qui lui étranglait le cou.

Comme la nuit était noire!

Seule une petite lampe étoilait la vitre de la cabine,
15 et une raie lumineuse, qui filtrait sous la porte, animait le sommeil de la *Belle-Nivernaise*.

On entendait la voix de la mère Louveau qui grondait les enfants en surveillant sa cuisine.

— Veux-tu finir, Clara!

20 Il n'était plus temps de reculer.

Le marinier poussa la porte.

La mère Louveau lui tournait le dos, penchée sur le poêlon, mais elle avait reconnu son pas et dit sans se déranger:

25 C'est toi, François? Comme tu rentres tard!

Les pommes de terre sautaient dans la friture crépitante et la vapeur qui s'envolait de la marmite vers la porte ouverte troublait les vitres de la cabine.

François avait posé le marmot par terre, et le
30 pauvre mignon, saisi par la tiédeur de la chambre, sentait se déraïdir ses petits poings rougis.

Il sourit et dit d'une voix un peu flûtée:

— Fait chaud . . .

La mère Louveau se retourna.

Et montrant à son homme l'enfant déguenillé debout au milieu de la chambre, elle cria d'un ton courroucé :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? 5

Non ! Il y a de ces minutes, dans les meilleurs ménages.

— Une surprise, hé ! hé ! une surprise !

Le marinier riait jusqu'aux oreilles pour se donner une contenance ; mais il aurait bien voulu être encore 10 dans la rue.

Et, comme sa femme, attendant une explication, le regardait d'un air terrible, il bégaya l'histoire tout de travers, avec des yeux suppliants de chien qu'on menace. 15

Ses parents l'avaient abandonné. Il l'avait trouvé pleurant sur le trottoir.

On avait demandé :

— Qu'est-ce qui en veut ?

Il avait répondu : 20

— Moi !

Et le commissaire lui avait dit :

— Emportez-le.

— Pas vrai, petit ?

Alors la mère Louveau éclata : 25

— Tu es fou, ou tu as trop bu ! A-t-on jamais entendu parler d'une bêtise pareille ?

Tu veux donc nous faire mourir dans la misère ?

Tu trouves que nous sommes trop riches ?

Que nous avons trop de pain à manger ? Trop de 30 place pour coucher ?

François considérait ses souliers sans répondre.

— Mais, malheureux, regarde-toi, regarde-nous !

Ton bateau est percé comme mon écumoire!
Et il faut encore que tu t'amuses à ramasser les
enfants des autres dans les ruisseaux!

- Il s'était déjà dit tout cela, le pauvre homme.
5 Il ne songeait pas à protester.
Il baissait la tête comme un condamné qui entend
le réquisitoire.

- Tu vas me faire le plaisir de reporter cet enfant-
là au commissaire de police.
10 S'il fait des façons pour le reprendre, tu lui diras
que ta femme n'en veut pas.

Est-ce compris ?

Elle marchait sur lui, son poélon à la main, avec
un geste menaçant.

- 15 Le marinier promet tout ce qu'elle voulut.

— Voyons, ne te fâche pas.

J'avais cru bien faire.

Je me suis trompé.

Ça suffit.

- 20 Faut-il le ramener tout de suite ?

La soumission du bonhomme adoucit la mère Lou-
veau. Peut-être aussi eut-elle la vision d'un de ses
enfants à elle, perdu tout seul dans la nuit, la main
tendue vers les passants.

- 25 Elle se détourna pour mettre son poélon sur le feu
et dit d'un ton bourru :

— Ce n'est pas possible ce soir, le bureau est
fermé.

- Et maintenant que tu l'as pris, tu ne peux pas le
30 reporter sur le trottoir.

On le gardera cette nuit; mais demain matin . . .

Et la mère Louveau était si en colère qu'elle tison-
nait le feu à tour de bras . . .

— Mais demain matin, je te jure bien que tu m'en débarrasseras!

Il y eut un silence.

La ménagère mettait le couvert brutalement, heurtant les verres, jetant les fourchettes. 5

Clara, effrayée, se tenait coite dans un coin.

Le bébé grognait sur le lit, et l'enfant trouvé regardait avec admiration rougir la braise.

Lui qui n'avait peut-être jamais vu de feu, depuis qu'il était né! 10

Ce fut bien une autre joie, quand il se trouva à table, une serviette au cou, un monceau de pommes de terre dans son assiette.

Il avalait comme un rouge-gorge à qui l'on émiette du pain un jour de neige. 15

La mère Louveau le servait rageusement, au fond un brin touchée par cet appétit d'enfant maigre.

La petite Clara, ravie, le flattait avec sa cuillère.

Louveau, consterné, n'osait plus lever les yeux.

La table desservie, ses enfants couchés, la mère Louveau s'assit près du feu, le petit entre les genoux, pour lui faire un peu de toilette. 20

— On ne peut pas le coucher, sale comme il est.

Je parie qu'il n'a jamais vu ni l'éponge ni le peigne.

L'enfant tournait comme une toupie entre ses mains. 25

Vraiment, une fois lavé et démêlé, il n'avait pas trop laide mine, le pauvre petit gosse, avec son nez rose de caniche et ses mains rondes comme des pommes d'api. 30

La mère Louveau considérait son œuvre avec une nuance de satisfaction.

— Quel âge peut-il avoir?

François posa sa pipe, enchanté de rentrer en scène.
C'était la première fois qu'on lui parlait de la soirée, et une question valait presque un retour en grâce.

5 Il se leva, tira ses ficelles de sa poche.

— Quel âge, hé! hé! On va te dire ça.

Il prit le marmot à bras le corps.

Il l'entortilla de ses cordes comme les arbres de Clamecy.

10 La mère Louveau le regardait avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que tu fais donc?

— Je prends la mesure, bédame!

Elle lui arracha la corde des mains, et la jeta à l'autre bout de la chambre.

15 — Mon pauvre homme, que tu es bête avec tes manies!

Un enfant n'est pas un baliveau.

Pas de chance ce soir, le malheureux François!

Il bat en retraite, tout penaud, tandis que la mère
20 Louveau couche le petit dans le dodo de Clara.

La fillette sommeille les poings fermés tenant toute la place.

Elle sent vaguement que l'on glisse quelque chose à côté d'elle, étend les bras, refoule son voisin dans
25 un coin, lui fourre les coudes dans les yeux, se retourne et se rendort.

Maintenant on a soufflé la lampe.

La Seine, qui clapote autour du bateau, balance tout doucement la maison de planches.

30 Le petit enfant perdu sent une douce chaleur l'envahir, et il s'endort avec la sensation inconnue de quelque chose comme une main caressante qui a passé sur sa tête, lorsque ses yeux se fermaient.

CHAPITRE II.

LA BELLE-NIVERNAISE.

M^{lle} Clara se réveillait toujours de bonne heure.

Elle fut tout étonnée, ce matin-là, de ne pas voir sa mère dans la cabine et de trouver cette autre tête à côté d'elle sur l'oreiller.

Elle se frotta les yeux avec ses petits poings, prit 5 son camarade de nuit par les cheveux et le secoua.

Le pauvre Totor se réveilla au milieu des supplices les plus bizarres, tourmenté par des doigts malins qui lui chatouillaient le cou et l'empoignaient par le nez.

Il promena autour de lui des yeux surpris, et fut 10 tout étonné de voir que son rêve durait toujours.

Au-dessus d'eux, des pas craquaient.

On débarquait des planches sur le quai, avec un bruit sourd.

M^{lle} Clara semblait fort intriguée.

15

Elle éleva le petit doigt en l'air et montra le plafond à son ami avec un geste qui voulait dire :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

C'était la livraison qui commençait. Dubac, le menuisier de La Villette, était arrivé à six heures, avec 20 son cheval et sa charrette, et le père Louveau s'était bien vite mis à la besogne, d'un entrain qu'on ne lui connaissait pas.

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, le brave homme, à la pensée qu'il faudrait reporter au com- 25 missaire cet enfant qui avait si froid et si faim.

Il s'attendait à une nouvelle scène au réveil ; mais la mère Louveau avait d'autres idées en tête, car elle ne lui parla pas de Victor.

François croyait gagner beaucoup en reculant l'heure de l'explication.

Il ne songeait qu'à se faire oublier, qu'à échapper à l'œil de sa femme, travaillant de tout son cœur, de peur que la mère Louveau, le voyant oisif, ne lui criât :

— Dis donc, toi, puisque tu ne fais rien, reconduis le petit où tu l'as pris.

Et il travaillait.

10 Les tas de planches diminuaient à vue d'œil.

Dubac avait déjà fait trois voyages, et la mère Louveau, debout sur la passerelle, son nourrisson dans les bras, avait tout juste le temps de compter les livraisons au passage.

15 Dans sa bonne volonté, François choisissait des madriers longs comme des mâts, épais comme des murs.

Quand la solive était trop lourde, il appelait l'Équipage à son secours, pour charger.

20 L'Équipage, c'était un matelot à jambe de bois qui composait à lui tout seul le personnel de la *Belle-Nivernaise*.

On l'avait recueilli par charité et gardé par habitude.

25 L'invalides s'arc-boutait sur sa quille, ou soulevait la poutre avec de grands efforts, et Louveau, ployant sous le faix, la ceinture tendue sur les reins, descendait lentement le pont volant.

Le moyen de déranger un homme si occupé ?

30 La mère Louveau n'y pensait pas.

Elle allait et venait sur la passerelle, absorbée par Mimile qui tétait.

Toujours altéré, ce Mimile !

Comme son père.

Altéré, lui, Louveau! . . . pas aujourd'hui, bien sûr.

Depuis le matin qu'on travaille, il n'a pas encore été question de vin blanc. On n'a pas seulement pris le temps de souffler, de s'éponger le front, de trinquer 5 sur le coin d'un comptoir.

Même, tout à l'heure, quand Dubac a proposé d'aller boire un verre, François a répondu héroïque-ment:

— Plus tard, nous avons le temps. 10

Refuser un verre!

La ménagère n'y comprend plus rien, on lui a changé son Louveau.

On a changé Clara aussi, car voilà onze heures sonnées, et la petite, qui ne veut jamais rester au lit, n'a 15 pas bougé de la matinée.

Et la mère Louveau descend quatre à quatre dans la cabine pour voir ce qui se passe.

François reste sur le pont, les bras ballants, suffoqué comme s'il venait de recevoir une solive dans l'esto- 20 mac.

Cette fois, ça y est!

Sa femme s'est souvenue de Victor; elle va le remonter avec elle, et il faudra se mettre en route pour le bureau du commissaire . . . 25

Mais non; la mère Louveau reparaît toute seule, elle rit, elle l'appelle d'un signe.

— Viens donc voir, c'est trop drôle!

Le bonhomme ne comprend rien à cette gaieté subite, et il la suit comme un automate, les jambes 30 roides de son émotion.

Les deux marmots étaient assis au bord du lit, en chemise, les pieds nus.

Ils s'étaient emparés du bol de soupe que la mère, en se levant, avait laissé à la portée des petits bras.

N'ayant qu'une cuillère pour deux bouches, ils s'empêtaient à tour de rôle, comme des oisillons dans un nid, et Clara, qui faisait toujours des façons pour manger sa soupe, tendait son bec à la cuillère, en riant.

On s'était bien mis un peu de pain dans les yeux et dans les oreilles, mais l'on n'avait rien cassé, rien renversé, et les deux bébés s'amusaient de si bon cœur, 10 qu'il n'y avait pas moyen de rester fâché.

La mère Louveau riait toujours.

— Puisqu'ils s'entendent si bien que cela, nous n'avons pas besoin de nous occuper d'eux.

François retourna vite à sa besogne, enchanté de la 15 tournure que prenaient les choses.

D'ordinaire, les jours de livraison, il se reposait dans la journée, c'est-à-dire qu'il roulait tous les cabarets de mariniers, du Point-du-Jour au quai de Bercy.

20 Aussi le déchargement traînait pendant une grande semaine, et la mère Louveau ne décolérait pas.

Mais, cette fois, pas de vin blanc, pas de paresse, une rage de bien faire, un travail fiévreux et soutenu.

De son côté, comme s'il eût compris qu'il fallait 25 gagner sa cause, le petit faisait bien tout ce qu'il pouvait pour amuser Clara.

Pour la première fois de sa vie, la fillette passa la journée sans pleurer, sans se cogner, sans trouer ses bas.

30 Son camarade l'amusait, la mouchait.

Il était toujours disposé à faire le sacrifice de sa chevelure pour arrêter les larmes de Clara, au bord des cils.

Et elle tirait à pleines mains dans la tignasse embrouillée, taquinant son grand ami comme un roquet qui mordille un caniche.

La mère Louveau voyait tout cela de loin.

Elle se disait que cette petite bonne d'enfant était 5 tout de même commode.

On pouvait bien garder Victor jusqu'à la fin de la livraison. Il serait temps de le rendre après, au moment de partir.

C'est pourquoi, le soir, elle ne fit pas d'allusion au 10 renvoi du petit, le gorgéa de pommes de terre, et le coucha comme la veille.

On aurait dit que le protégé de François faisait partie de la famille, et, à voir Clara le serrer par le cou en s'endormant, on devinait que la fillette l'avait 15 pris sous sa protection.

Le déchargement de la *Belle-Nivernaise* dura trois jours.

Trois jours de travail forcené, sans une distraction, sans un écart. 20

Sur le midi, la dernière charrette fut chargée, le bateau vidé.

On ne pouvait prendre le remorqueur que le lendemain, et François passa toute la journée caché dans l'entrepont, radoubant le bordage, poursuivi par cette 25 phrase qui, depuis trois jours, lui bourdonnait aux oreilles :

— Reporte-le chez le commissaire.

Ah ! ce commissaire !

Il n'était pas moins redouté dans la cabine de la 30 *Belle-Nivernaise* que dans la maison de Guignol.

Il était devenu une espèce de croquemitaine dont la mère Louveau abusait pour faire taire Clara.

Toutes les fois qu'elle prononçait ce nom redouté, le petit attachait sur elle ses yeux inquiets d'enfant qui a trop tôt souffert.

Il comprenait vaguement tout ce que ce mot contenait de périls à venir.

Le commissaire ! Cela voulait dire : Plus de Clara, plus de caresses, plus de feu, plus de pommes de terre. Mais le retour à la vie noire, aux jours sans pain, aux sommeils sans lit, aux réveils sans baisers.

10 Aussi, comme il se cramponna aux jupes de la mère Louveau la veille du départ, quand François demanda d'une voix tremblante :

— Voyons, le reportons-nous, oui ou non ?

La mère Louveau ne répondit pas.

15 On aurait dit qu'elle cherchait une excuse pour garder Victor.

Quant à Clara, elle se roulait sur le parquet, suffoquée de larmes, décidée à avoir des convulsions si on la séparait de son ami.

20 La femme de tête parla gravement.

— Mon pauvre homme, tu as fait une bêtise, — comme toujours.

Maintenant il faut la payer.

Cet enfant-là s'est attaché à nous, Clara s'est 25 toquée de lui, et ça peinerait tout le monde de le voir partir.

Je vais essayer de le garder mais je veux que chacun y mette du sien.

La première fois que Clara aura ses nerfs ou que tu 30 te griseras, je le reporterai chez le commissaire.

Le père Louveau rayonnait.

C'était dit. Il ne boirait plus.

Il riait jusqu'à ses boucles d'oreilles et chantait sur

le pont, en roulant son câble, tandis que le remorqueur entraînait la *Belle-Nivernaise* avec toute une flotille de bateaux.

CHAPITRE III.

EN ROUTE.

Victor était en route.

En route pour la campagne de banlieue, mirant dans l'eau ses maisonnettes et ses potagers.

En route pour le pays blanc des collines crayeuses.

En route le long des chemins de halage sonores et dallés.

En route pour la montagnette, pour le canal de 10 l'Yonne endormi dans son lit d'écluses.

En route pour les légumes d'hiver et les bois du Morvan!

Adossé à la barre de son bateau, et entêté dans sa volonté de ne pas boire, François faisait la sourde 15 oreille aux invitations des éclusiers et des marchands de vins étonnés de le voir passer au large.

Il fallait se cramponner à la barre pour empêcher la *Belle-Nivernaise* d'accoster les cabarets.

Depuis le temps que le vieux bateau faisait le 20 même voyage, il connaissait les stations, et s'arrêtait tout seul, comme un cheval d'omnibus.

A l'avant, juché sur une seule patte, l'Équipage manœuvrait mélancoliquement une gaffe immense, repoussait les herbes, arrondissait les tournants, accro- 25 chait les écluses.

Il ne faisait pas grande besogne, bien qu'on en-

tendit jour et nuit sur le pont le clabaudement de sa jambe de bois.

Résigné et muet, il était de ceux pour qui tout a mal tourné dans la vie.

- 5 Un camarade l'avait éborgné à l'école, une hache l'avait estropié à la scierie, une cuve l'avait ébouillauté à la raffinerie.

Il aurait fait un mendiant, mourant de faim au bord d'un fossé, si Louveau,—qui avait toujours eu
10 du coup d'œil,—ne l'eût embauché à la sortie de l'hôpital pour l'aider à la manœuvre.

C'avait même été l'occasion d'une fière querelle, autrefois,—exactement comme pour Victor.

La femme de tête s'était fâchée.

- 15 Louveau avait baissé le nez.

Et l'Équipage avait fini par rester.

À présent il faisait partie de la ménagerie de la *Belle-Nivernaise*, au même titre que le chat et le corbeau.

- 20 Le père Louveau gouverna si droit, et l'Équipage manœuvra si juste, que, douze jours après son départ de Paris, la *Belle-Nivernaise*, ayant remonté le fleuve et les canaux, vint s'amarrer au pont de Corbigny pour dormir en paix son sommeil d'hiver.

- 25 De décembre à la fin de février les mariniers ne naviguent pas.

Ils radoubent leurs bateaux et parcourent les forêts pour acheter sur pied les coupes de printemps.

- 30 Comme le bois n'est pas cher, on brûle beau feu dans les cabines, et, si la vente d'automne a bien réussi, ce temps de chômage est un repos joyeux.

On disposa la *Belle-Nivernaise* pour l'hivernage, c'est-à-dire que l'on décrocha le gouvernail, que l'on

cacha le mât de fortune dans l'entrepont et que toute la place resta libre pour jouer et pour courir sur le tillac.

Quel changement de vie pour l'enfant trouvé!

Pendant tout le voyage il était demeuré abasourdi, s effarouché.

On aurait dit un oiseau élevé en cage que la liberté étonne, et qui oublie du coup sa roulade et ses ailes.

Trop jeune pour être charmé du paysage déroulé 10 sous ses yeux, il avait subi pourtant la majesté de cette montée de fleuve entre deux horizons fuyants.

La mère Louveau, qui le voyait sauvage et taciturne, répétait du matin au soir: 15

— Il est sourd-muet!

Non, il n'était pas muet, le Petit Parisien du faubourg du Temple!

Quand il eut bien compris qu'il ne rêvait pas, qu'il ne retournerait plus dans sa mansarde, et que, malgré 20 les menaces de la mère Louveau, on n'avait plus grand chose à craindre du commissaire, sa langue se délia.

Ce fut l'épanouissement d'une fleur de cave, que l'on porterait sur une croisée. 25

Il cessa de se blottir dans les coins avec une sauvagerie de furet traqué.

Ses yeux enfoncés sous son front bombé perdirent leur mobilité inquiète, et, bien qu'il restât pâlot et de mine réfléchie, il apprit à rire avec Clara. 30

La fillette aimait passionnément son camarade, comme on s'aime à cet âge-là, pour le plaisir de se quereller et de se raccommo-der.

Bien qu'elle fût têtue comme une petite bourrique, elle avait un cœur très tendre, et il suffisait de parler du commissaire pour la faire obéir.

On était à peine arrivé à Corbigny qu'une nouvelle
5 sœur vint au monde.

Mimile avait tout juste dix-huit mois, et cela fit bien des berceaux dans la cabine, bien de la besogne aussi; car, avec toutes les charges qu'on avait, il n'était pas possible de payer une servante.

10 La mère Louveau bougonnait à faire trembler la jambe de bois de l'Equipage.

Personne ne la plaignait dans le pays. Même, les paysans ne se gênèrent pas pour dire leur façon de penser à M. le curé, qui proposait le marinier pour
15 exemple.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le curé, ça n'as pas de bon sens, quand on a déjà trois enfants à soi, d'aller ramasser ceux des autres.

Mais les Louveau ont toujours été comme cela.

20 C'est la gloriole qui les tient, et tous les conseils qu'on leur donnera ne les changeront pas.

On ne leur souhaitait pas de mal, mais on n'aurait pas été fâché qu'ils reçussent une leçon.

M. le curé était un brave homme sans malice, qui
25 devenait aisément de l'avis des autres, et finissait toujours par se rappeler un passage de l'Écriture ou des Pères pour se rassurer lui-même sur ses revirements.

— Mes paroissiens ont raison, se disait-il en passant
30 la main sous son menton mal rasé.

Il ne faut pas tenter la divine Providence.

Mais comme, à tout prendre, les Louveau étaient de braves gens, il leur fit, à l'ordinaire, sa visite pastorale.

Il trouva la mère taillant des culottes pour Victor dans une vieille vareuse, car le mioche était arrivé sans bagage et la ménagère ne pouvait souffrir des loques autour d'elle.

Elle donna un banc à M. le curé, et comme il lui 5 parlait de Victor, insinuant que, peut-être, avec la protection de Monseigneur, on pourrait le faire entrer à l'orphelinat d'Autun, la mère Louveau, qui avait son franc parler avec tout le monde, répondit brusquement: 10

— Que le petit soit une charge pour nous autres, ça c'est sûr, monsieur le curé; m'est avis que, en me l'apportant, François a prouvé une fois de plus qu'il n'était pas un aigle.

Je n'ai pas le cœur plus dur que le père; si j'avais 15 rencontré Victor, ça m'aurait fait de la peine, pourtant je l'aurais laissé où il était.

Mais, maintenant qu'on l'a pris, ce n'est pas pour s'en défaire, et, si, un jour nous nous trouvons dans l'embarras à cause de lui, nous n'irons pas demander 20 la charité à personne.

À ce moment, Victor entra dans la cabine, portant Mimile à son cou.

Le marmot, furieux d'avoir été sevré, se vengeait en refusant de poser le pied à terre. 25

Il faisait ses dents et mordait tout le monde.

Ému de ce spectacle, M. le curé étendit la main sur la tête de l'enfant trouvé, et dit solennellement:

— Dieu bénit les grandes familles.

Et il s'en alla, enchanté d'avoir trouvé dans ses 30 souvenirs une sentence si appropriée à la situation.

Elle n'avait pas menti, la mère Louveau, en disant que Victor était maintenant de la famille.

Tout en bougonnant, tout en parlant sans cesse de reporter le petit chez le commissaire, la femme de tête s'était attachée au pauvre pâlot qui ne quittait pas ses jupes.

- 5 Quand Louveau trouvait qu'on en faisait trop, elle répondait invariablement :

— Il ne fallait pas le prendre.

Dès qu'il eut sept ans, elle l'envoya à l'école avec Clara.

- 10 C'était toujours Victor qui portait le panier et les livres.

Il se battait vaillamment pour défendre le goûter contre l'appétit sans scrupules des jeunes Morvandiaux.

- 15 Il n'avait pas moins de courage au travail qu'à la bataille, et, bien qu'il ne suivit l'école qu'en hiver, quand on ne naviguait pas, il en savait plus, à son retour, que les petits paysans, lourds et bruyants comme leurs sabots, qui bâillaient douze mois de suite sur
20 l'abécédaire.

Victor et Clara revenaient de l'école par la forêt.

Les deux enfants s'amusaient à regarder les bûcherons saper les arbres.

- 25 Comme Victor était léger et adroit, on le faisait grimper à la cime des sapins pour attacher la corde qui sert à les abattre. Il paraissait plus petit à mesure qu'il montait, et quand il arrivait en haut, Clara avait très peur.

- 30 Lui, brave, se balançait tout exprès pour la taquiner.

D'autres fois, ils allaient voir M. Maugendre à son chantier.

Le charpentier était un homme maigre et sec comme une douve.

Il vivait seul, en dehors du village, en pleine forêt.

On ne lui connaissait pas d'amis.

La curiosité villageoise avait été longtemps intriguée par la solitude et le silence de cet inconnu qui était venu, du fond de la Nièvre, monter un chantier à l'écart des autres. 5

Depuis six ans, il travaillait par tous les temps, sans jamais chômer, comme un homme à la peine, 10 bien qu'il passât pour avoir beaucoup de "denrée," fit de gros marchés, et allât souvent consulter le notaire de Corbigny sur le placement de ses économies.

Un jour il avait dit à M. le curé qu'il était veuf. 15

On n'en savait pas plus.

Quand Maugendre voyait arriver les enfants, il posait sa scie, et laissait là sa besogne pour causer avec eux.

Il s'était pris d'affection pour Victor. Il lui enseignait à tailler des coques de bateau dans des éclats de bois. 20

Une fois, il lui dit :

— Tu me rappelles un enfant que j'ai perdu.

Et, comme s'il eût craint d'en avoir trop conté, il 25 ajouta :

— Oh ! il y a longtemps, bien longtemps.

Un autre jour il dit au père Louveau :

— Quand tu ne voudras plus de Victor, donne-le-moi. 30

Je n'ai pas d'héritiers, je ferai des sacrifices, je l'enverrai à la ville, au collège. Il passera des examens, il entrera à l'école forestière.

Mais François était encore dans le feu de sa belle action. Il refusa, et Maugendre attendit patiemment que l'accroissement progressif de la famille Louveau, ou quelque embarras d'argent, dégoûtât le marinier
5 des adoptions.

Le hasard parut vouloir exaucer ses vœux.

En effet, on eût pu croire que le guignon s'était embarqué sur la *Belle-Nivernaise* en même temps que Victor.

10 Depuis ce moment-là, tout allait de travers.

Le bois se vendait mal.

L'Équipage se cassait toujours quelque membre la veille des livraisons.

Enfin, un beau jour, au moment de partir pour
15 Paris, la mère Louveau tomba malade.

Au milieu des hurlements des marmots, François perdait la tête.

Il confondait la soupe et les tisanes.

Il impatientait si fort la malade par ses sottises,
20 qu'il renonça à la soigner, et laissa faire Victor.

Pour la première fois de sa vie, le marinier acheta son bois.

Il avait beau entortiller les arbres avec ses ficelles, prendre trente-six fois de suite la même mesure, il se
25 trompait toujours dans le calcul,—vous savez le fameux calcul :

Je multiplie, je multiplie . . .

C'était la mère Louveau qui savait ça !

Il exécuta la commande tout de travers, se mit en
30 route pour Paris avec une grosse inquiétude, tomba sur un acheteur malhonnête, qui profita de la circonstance pour le rouler.

Il revint au bateau le cœur bien gros, s'assit au pied du lit, et dit d'une voix désolée :

— Ma pauvre femme, tâche de te guérir ou nous sommes perdus.

La mère Louveau se remit lentement. Elle se débattit contre la mauvaise chance, fit l'impossible pour joindre les deux bouts.

S'ils avaient eu de quoi acheter un bateau neuf, ils auraient pu relever leur commerce; mais on avait dépensé toutes les économies pendant les jours de maladie, et les bénéfices passaient à boucher les trous de la *Belle-Nivernaise*, qui n'en pouvait plus.

Victor devint une lourde charge pour eux.

Ce n'était plus l'enfant de quatre ans que l'on habillait dans une vareuse et que l'on nourrissait par-dessus le marché.

Il avait douze ans maintenant; il mangeait comme un homme, bien qu'il fût resté maigrichon; tout en nerfs, et qu'on ne pût encore songer à lui faire manœuvrer la gaffe,—quand l'Équipage se cassait quelque chose.

Et tout allait de mal en pis. On avait eu grand-peine, au dernier voyage, à remonter la Seine jusqu'à Clamecy.

La *Belle-Nivernaise* faisait eau de toutes parts; les raccords ne suffisaient plus, il aurait fallu radoubier toute la coque, ou plutôt mettre la barque au rancart et la remplacer.

Un soir de mars, c'était la veille de l'appareillage pour Paris, comme Louveau tout soucieux prenait congé de Maugendre, après avoir réglé son compte de bois, le charpentier lui offrit de venir boire bouteille dans sa maison.

— J'ai à te causer, François.

Ils entrèrent dans la cabane.

Maugendre remplit deux verres et ils s'attablèrent en face l'un de l'autre.

5 — Je n'ai pas toujours été isolé comme tu vois, Louveau.

Je me rappelle d'un temps où j'avais tout ce qu'il faut pour être heureux : un peu de bien et une femme qui m'aimait.

10 J'ai tout perdu.

Par ma faute.

Et le charpentier s'interrompit ; l'aveu qu'il avait dans la gorge l'étranglait.

— Je n'ai jamais été un méchant homme, François.

15 Mais j'avais un vice . . .

— Toi ?

— Je l'ai encore.

J'aime la "denrée" par-dessus tout.

C'est ce qui a causé mes malheurs.

20 — Comment ça, mon pauvre Maugendre ?

— Je vais te le dire.

Sitôt mariés, quand nous avons eu notre enfant, l'idée m'est venue d'envoyer ma femme à Paris, chercher une place de nourrice.

25 Ça rapporte gros, quand le mari a de l'ordre, et qu'il sait conduire sa maison tout seul.

Ma femme ne voulait pas se séparer de son moutard.

Elle me disait :

30 — Mais, mon homme, nous gagnons assez d'argent comme ça !

Le reste serait de l'argent maudit.

Il ne nous profiterait pas.

Laisse ces ressources-là aux pauvres ménages déjà chargés d'enfants, et épargne-moi le chagrin de vous quitter.

Je n'ai rien voulu écouter, Louveau, et je l'ai forcée à partir.

5

— Eh bien ?

— Eh bien, quand ma femme a eu trouvé une place, elle a donné son enfant à une vieille pour le ramener au pays.

Elle les a accompagnés au chemin de fer.

10

Depuis, on n'en a plus jamais entendu parler.

— Et ta femme, mon pauvre Maugendre ?

— Quand on lui a appris la nouvelle, ça a fait tourner son lait.

Elle est morte.

15

Ils se turent tous deux, Louveau ému de ce qu'il venait d'entendre, Maugendre accablé par ses souvenirs.

Ce fut le charpentier qui parla le premier :

— Pour me punir, je me suis condamné à l'existence que je mène.

J'ai vécu douze ans à l'écart de tous.

Je n'en peux plus. J'ai peur de mourir seul.

Si tu as pitié de moi, tu me donneras Victor, pour me remplacer l'enfant que j'ai perdu.

25

Louveau était très embarrassé.

Victor leur coûtait cher.

Mais si l'on se séparait de lui au moment où il allait pouvoir se rendre utile, tous les sacrifices qu'on s'était imposés pour l'élever seraient perdus.

30

Maugendre devina sa pensée :

— Il va sans dire, François, que si tu me le donnes, je te dédommagerai de tes frais.

Ça serait aussi une bonne affaire pour le petit. Je ne peux jamais voir les élèves forestiers dans les bois, sans me dire : J'aurais pu faire de mon garçon un monsieur comme ces messieurs-là.

5 Victor est laborieux et il me plaît. Tu sais bien que je le traiterai comme mon fils.

Voyons, est-ce dit ?

On en causa le soir, les enfants couchés dans la cabine de la *Belle-Nivernaise*.

10 La femme de tête essaya de raisonner.

— Vois-tu, François, nous avons fait pour cet enfant-là tout ce que nous avons pu.

Dieu sait qu'on désirait le garder !

Mais puisqu'il s'offre une occasion de nous séparer
15 de lui, sans le rendre malheureux, il faut tâcher d'avoir du courage.

Et, malgré eux, leurs yeux se tournèrent vers le lit, où Victor et Mimile dormaient d'un sommeil d'enfants, calme et abandonné.

20 — Pauvre petit ! dit François d'une voix douce.

Ils entendaient la rivière clapoter le long du bordage, et, de temps en temps, le sifflet du chemin de fer déchirant la nuit.

La mère Louveau éclata en sanglots :

25 — Dieu aie pitié de nous ! François, je le garde !

CHAPITRE IV.

LA VIE EST RUDE.

Victor touchait à ses quinze ans.

Il avait poussé tout d'un coup, le petit pâlot, devenant un fort gars aux épaules larges, aux gestes tranquilles.

Depuis le temps qu'il naviguait sur la *Belle-Nivernaise*, il commençait à connaître son chemin comme un vieux marinier, nommant les bas-fonds, flairant les hauteurs d'eau, passant des manœuvres de la perche à celles du gouvernail.

5

Il portait la ceinture rouge et la vareuse bouffante autour des reins.

Quand le père Louveau lui abandonnait la barre, Clara, qui se faisait grande fille, venait tricoter à côté de lui, éprise de sa figure calme et de ses mouvements robustes.

10

Cette fois-là, la route de Corbigny à Paris avait été rude.

Grossie par les pluies d'automne, la Seine avait fait tomber les barrages, et se ruait vers la mer comme une bête échappée.

15

Les mariniers inquiets hâtaient leurs livraisons, car le fleuve roulait déjà au ras des quais, et les dépêches, envoyées d'heure en heure par les postes d'éclusiers, annonçaient de mauvaises nouvelles.

20

On disait que les affluents rompaient leurs digues, inondaient la campagne, et la crue montait, montait.

Les quais étaient envahis par une foule affairée, grouillement d'hommes, de charrettes et de chevaux; au-dessus les grues à vapeur manœuvraient leur grand bras.

25

La Halle aux vins était déjà déblayée.

Des camions emportaient des caisses de sucre.

Les toueurs quittaient leurs cabines; les quais se vidaient; et la file des charrois, gravissant la pente des rampes, fuyait la crue comme une armée en marche.

30

Retardés par la brutalité des eaux et les relâches

des nuits sans lune, les Louveau désespéraient de livrer leur bois à temps.

Tout le monde avait mis la main à la besogne, et l'on travaillait fort tard dans la soirée, à la lueur des
5 becs de gaz du quai et des lanternes.

À onze heures, toute la cargaison était empilée au pied de la rampe.

Comme la charrette de Dubac, le menuisier, ne réparait pas, on se concha.

10 Ce fut une terrible nuit, pleine de grincements de chaînes, de craquements de bordages, de chocs de bateaux.

La *Belle-Nivernaise*, disloquée par les secousses, poussait des gémissements comme un patient à la tor-
15 ture.

Pas moyen de fermer l'œil.

Le père Louveau, sa femme, Victor et l'Équipage se levèrent à l'aube, laissant les enfants dans leur lit.

La Seine avait encore monté dans la nuit.

20 Houleuse et vaguée comme une mer, elle coulait verte sous le ciel bas.

Sur les quais, pas un mouvement de vie.

Sur l'eau pas une barque.

Mais des débris de toits et de clôtures charriés au
25 fil du courant.

Au delà des ponts, la silhouette de Notre-Dame, estompée dans le brouillard.

Il ne fallait pas perdre une seconde, car le fleuve avait déjà franchi les parapets du bas port, et les vago-
30 guettes, léchant le bout des planches, avaient fait écrouler les piles de bois.

À mi-jambes dans l'eau, François, la mère Louveau et Dubac chargeaient la charrette.

Tout d'un coup, un grand bruit, à côté deux, les effraya.

Un chaland, chargé de pierres meulières, brisant sa chaîne, vint couler bas contre le quai, fendu de l'étrave à l'étambot.

5

Il y eut un horrible déchirement suivi d'un remous.

Et, comme ils restaient immobiles, terrifiés par ce naufrage, ils entendirent une clameur derrière eux.

Déchaînée par la secousse, la *Belle-Nivernaise* se ro détachait du bord.

La mère Louveau poussa un cri :

— Mes enfants !

Victor s'était déjà précipité dans la cabine.

Il reparut sur le pont, le petit dans les bras.

15

Clara et Mimile le suivaient, et tous tendaient les mains vers le quai.

— Prenez-les !

— Un canot !

— Une corde !

20

Que faire ?

Pas moyen de les passer tous à la nage.

Et l'Équipage qui courait d'un bordage à l'autre, inutile, affolé !

Il fallait accoster à tout prix.

25

En face de cet homme égaré et de ces petits sanglots, Victor, improvisé capitaine, se sentit l'énergie qu'il fallait pour les sauver.

Il commandait :

— Allons ! Jette une amarre !

30

Dépêche-toi !

Attrape !

Ils recommencèrent par trois fois.

Mais la *Belle-Nivernaise* était déjà trop loin du quai, le câble tomba dans l'eau.

Alors Victor courut au gouvernail, et on l'entendit qui criait :

5 — Ayez pas peur ! Je m'en charge !

En effet, d'un vigoureux coup de barre, il redressa l'embarcation, qui s'en allait, prise de flanc, à la dérive.

Sur le quai, Louveau perdait la tête.

10 Il voulait se jeter à l'eau pour rejoindre ses enfants ; mais Dubac l'avait saisi à bras le corps, pendant que la mère Louveau se couvrait la figure avec les mains pour ne pas voir.

Maintenant la *Belle-Nivernaise* tenait le courant, 15 et filait avec la vitesse d'un remorqueur sur le pont d'Austerlitz.

Tranquillement adossé à la barre, Victor gouvernait, encourageait les petits, donnait des ordres à l'Équipage.

20 Il était sûr d'être dans la bonne passe, car il avait manœuvré droit sur le drapeau rouge, pendu au milieu de la maîtresse-arche pour indiquer la route aux marins.

Mais aurait-on la hauteur de passer, mon Dieu !

25 Il voyait le pont se rapprocher très vite.

— À ta gaffe, l'Équipage ! Toi, Clara, ne lâche pas les enfants.

Il se cramponnait au gouvernail.

Il sentait déjà le vent de l'arche dans ses cheveux.

30 On y était.

Emporté par son élan, la *Belle-Nivernaise* disparut sous la travée, avec un bruit épouvantable, mais non pas si vite, que la foule, amassée sur le pont d'Auster-

litz, n'aperçut le matelot à la jambe de bois manquer son coup de gaffe, et tomber à plat-ventre, tandis que l'enfant criait du gouvernail.

— Un grappin ! un grappin !

La *Belle-Nivernaise* était sous le pont.

5

Dans l'ombre de l'arche, Victor distinguait nettement les énormes anneaux scellés dans l'assise des piles, les joints de la voûte au-dessus de sa tête, et, dans la perspective, l'enfilade des autres ponts encadrant des pans de ciel.

10

Puis ce fut comme un élargissement d'horizon, un éblouissement de plein air au sortir d'une cave, un bruit de hourras au-dessus de sa tête, et la vision de la cathédrale, ancrée sur le fleuve comme une frégate.

Le bateau s'arrêta net.

15

Des pontiers avaient réussi à lancer un croc dans le bordage.

Victor courut à l'amarre et enroula solidement le câble autour de la courbe.

On vit la *Belle-Nivernaise* virer de bord, pivoter 20 sur l'amarre et, cédant à l'impulsion nouvelle qui la halait, accoster lentement le quai de la Tournelle, avec son équipage de marmots et son capitaine de quinze ans.

Oh ! quelle joie, le soir, de se compter tous autour 25 du fricot fumant, dans la cabine du bateau—cette fois bien ancré, bien amarré.

Le petit héros à la place d'honneur,—la place du capitaine.

On n'avait pas beaucoup d'appétit, après la rude 30 émotion du matin, mais les cœurs étaient dilatés, comme à la suite des angoisses.

On respirait largement.

On clignait de l'œil au travers de la table pour se dire :

— Hein ! tout de même, si nous l'avions reporté chez le commissaire ?

5 Et le père Louveau riait jusqu'aux oreilles, promenant un regard mouillé sur sa couvée.

On aurait dit qu'il leur était arrivé une bonne fortune, que la *Belle-Nivernaise* n'avait plus un trou dans les côtes, qu'ils avaient gagné le gros lot à la
10 loterie.

Le marinier assommait Victor de coups de poings.
Une façon à lui de témoigner sa tendresse !

— Mâtin de Victor !

Quel coup de barre !

15 As-tu vu ça, l'Équipage ?

Je n'aurais pas mieux fait, hé ! hé ! Moi, le patron.

Le bonhomme en eut pour quinze jours à pousser des exclamations, à courir les quais pour raconter le coup de barre.

20 — Vous comprenez :

Le bateau drossait.

Alors lui . . .

Vlan !

Et il faisait un geste pour indiquer la manœuvre.

25 Pendant ce temps, la Seine baissait, et le moment approchait de repartir.

Un matin, comme Victor et Louveau pompaient sur le tillac, le facteur apporta une lettre.

Il y avait un cachet bleu derrière.

30 Le marinier ouvrit la lettre d'une main un peu tremblante, et, comme il n'était pas beaucoup plus fort sur la lecture que sur le calcul, il dit à Victor :

— Épelle-moi ça, toi.

Et Victor lut :

“BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE,

XII^e ARRONDISSEMENT.

Monsieur Louveau (François), patron-marinier, est invité à passer dans le plus bref délai au cabinet du Commissaire de police.”

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Qu'est-ce qu'il peut me vouloir ?

Louveau s'absenta toute la journée.

10

Quand il rentra, le soir, toute sa gaieté avait disparu . . .

Il était sombre, hargneux, taciturne.

La mère Louveau n'y comprenait rien, et, comme les petits étaient montés sur le pont pour jouer, elle lui demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai des ennuis.

— À cause de ta livraison ?

— Non, à propos de Victor.

20

Et il conta sa visite au commissaire.

— Tu sais, cette femme qui l'a abandonné ?

Ce n'était pas sa mère.

— Ah ! bah !

— Elle l'avait volé.

25

— Comment le sait-on ?

— C'est elle-même qui l'a avoué au commissaire avant de mourir.

— Mais alors on t'a dit le nom de ses parents ?

Louveau tressaillit.

30

— Pourquoi veux-tu qu'on me l'ait dit ?

— Dame! puisqu'on t'a fait demander.

François se fâcha.

— Si je le savais, je te le dirais peut-être!

Il était tout rouge de colère, et il sortit en claquant
5 la porte.

La mère Louveau resta interdite.

— Qu'est-ce qu'il a donc?

Oui, qu'est-ce qu'il avait donc, François?

À partir de ce jour, ses façons, ses paroles, son ca-
10 ractère, tout fut changé en lui.

Il ne mangeait plus, il dormait mal, il parlait la nuit.

Il répondait à sa femme!

Il querellait l'Équipage, rudoyait tout le monde, et
15 Victor plus que les autres.

Quand la mère Louveau, étonnée, lui demandait ce qu'il avait, il répondait brutalement:

— Je n'ai rien.

Est-ce que j'ai l'air d'avoir quelque chose?

20 Vous êtes tous conjurés contre moi.

La pauvre femme y perdait sa peine:

— Il devient fou, ma parole!

Elle le crut tout à fait toqué, lorsque, un beau soir, il leur fit une scène épouvantable à propos de Mau-
25 gendre.

On était au bout du voyage et l'on allait arriver à Clamecy.

Victor et Clara causaient de l'école, et le garçon ayant dit qu'il aurait du plaisir à revoir Maugendre,
30 le père Louveau s'emporta:

— Laisse-moi tranquille avec ton Maugendre.

Je ne veux plus avoir affaire à lui.

La mère intervint:

Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a fait . . . Il m'a fait . . . Ça ne te regarde pas.

Je suis le maître, peut-être !

Hélas ! Il était si bien le maître maintenant, que, 5
au lieu de relâcher à Corbigny, comme à l'habitude,
il remonta deux lieues plus haut, en pleine forêt.

Il déclara que Maugendre ne songeait qu'à le rouler
dans tous les marchés, et qu'il ferait de meilleures
affaires avec un autre vendeur. 10

On était trop loin du village pour songer à aller en
classe.

Victor et Clara couraient les bois toute la journée
pour faire du fagot.

Quand ils étaient las de porter leur charge, ils la 15
déposaient au dos d'un fossé, s'asseyaient par terre
au milieu des fleurs.

Victor tirait un livre de sa poche et faisait lire
Clara.

Ils aimaient à voir le soleil, filtrant au travers des 20
branches, jeter des lumières tremblantes sur leur
page et sur leurs cheveux. Autour d'eux le bourdon-
nement des milliers de petites bêtes, au loin, le calme
des bois.

Quand on s'était attardé, il fallait revenir bien 25
vite, tout du long de la grande avenue, barrée par
l'ombre des troncs.

Au bout, on apercevait dans une éclaircie le mât
de la *Belle-Nivernaise*, et la lueur d'un feu dans le
brouillard léger qui montait de la rivière. 30

C'était la mère Louveau qui cuisinait, en plein vent
au bord de l'eau, sur un feu de bourrée.

Près d'elle, Mimile ébouriffé comme un plumeau,

sa chemise crevant les culottes, surveillait amoureusement la marmite.

La petite sœur se roulait par terre.

L'Équipage et Louveau fumaient leurs pipes.

5 Un soir, à l'heure de la soupe, ils virent quelqu'un sortir du bois et venir à eux.

— Tiens, Maugendre!

C'était le charpentier.

Bien vieilli, bien blanchi.

10 Il avait un bâton à la main, et semblait oppressé en parlant.

Il vint à Louveau et lui tendit la main.

— Eh bien! Tu m'as donc quitté, François!

Le marinier bredouilla une réponse embarrassée.

15 — Oh! je ne t'en veux pas.

Il avait l'air si las que la mère Louveau en fut touchée.

Sans prendre garde à la mauvaise humeur de son mari, elle lui offrit un banc pour s'asseoir.

20 — Vous n'êtes pas malade, au moins, M. Maugendre.

— J'ai pris un mauvais froid.

Il parlait lentement, presque bas.

La peine l'avait adouci.

25 Il conta qu'il allait quitter le pays pour aller vivre au fond de la Nièvre.

— C'est fini; je ne ferai plus le commerce.

Je suis riche maintenant; j'ai de l'argent, beaucoup d'argent.

30 Mais à quoi bon ?

Je ne peux pas racheter le bonheur que j'ai perdu.

François écoutait, les sourcils froncés.

Maugendre continua:

— Plus je vieillis, plus je souffre d'être seul.

Autrefois, j'oubliais encore en travaillant; mais, à présent, je n'ai plus le cœur à la besogne.

Je n'ai plus le goût à rien.

Aussi je vais me dépatrier, ça me distraira peut-être. 5

Et, comme malgré lui, ses yeux se tournaient vers les enfants.

A ce moment Victor et Clara débouchèrent de l'avenue avec leur charge de ramée. 10

En apercevant Maugendre, ils jetèrent leurs fagots et coururent à lui.

Il les accueillit amicalement comme toujours, et dit à Louveau qui restait sombre.

— Tu es heureux, toi, tu as quatre enfants. Moi, 15 je n'en ai plus.

Et il soupira.

— Je n'ai rien à dire, c'est de ma faute.

Il s'était levé.

Tout le monde l'imita. 20

— Adieu, Victor. Travaille bien et aime tes parents, tu le dois.

Il lui avait posé la main sur l'épaule, il le regardait longuement:

— Dire que si j'avais un enfant, il serait comme 25 lui.

En face, Louveau, la bouche colère, avait un air de dire:

— Mais va-t-en donc!

Pourtant au moment où le charpentier s'en allait, 30 François eut un élan de pitié et l'appela:

— Maugendre, tu ne manges pas la soupe avec nous?

C'était dit comme malgré soi, d'un ton brusque qui décourageait d'accepter.

Le vieux secoua la tête :

— Merci, je n'ai pas faim.

5 Le bonheur des autres, vois-tu, ça fait mal quand on est bien triste.

Et il s'éloigna, courbé sur sa canne.

Louveau ne prononça pas une parole de la soirée.

Il passa la nuit à marcher sur le pont et, le matin,
10 sortit sans rien dire à personne.

Il se rendit au presbytère.

La maison du curé était voisine de l'église.

C'était une grande bâtisse carrée, avec une cour par-devant et un potager derrière.

15 Des poules picoraient sur le seuil.

Une vache à l'attache beuglait dans l'herbage.

Louveau se sentait le cœur allégé par sa résolution.

En ouvrant la barrière, il se dit avec un soupir de
20 satisfaction qu'il serait débarrassé de son souci quand il sortirait.

Il trouva M. le curé assis au frais dans sa salle à manger.

Le prêtre avait fini son repas et sommeillait légèrement, la tête inclinée sur son bréviaire.

Réveillé par l'entrée de Louveau, il marqua la page, et, ayant fermé le livre, fit asseoir le marinier qui tournait sa casquette entre ses doigts.

— Voyons, François, que me voulez-vous ?

30 Il voulait un conseil, et il demanda la permission de conter tout du long son histoire.

— Parce que, vous savez, monsieur le curé, je ne

suis pas bien fort. Je ne suis pas un aigle, hé! hé! comme dit ma femme.

Et mis à l'aise par ce préambule, il narra son affaire, très essoufflé, très rouge, en considérant obstinément la visière de sa casquette. 5

— Vous vous souvenez, monsieur le curé, que Maugendre vous a dit qu'il était veuf?

Il y a quinze ans de ça; sa femme était venue à Paris pour faire une nourriture.

Elle avait montré son enfant au médecin comme c'est l'usage, et puis elle l'avait confié à une meneuse. 10

Le prêtre l'interrompt:

— Qu'est-ce que c'est qu'une meneuse, François?

— C'est une femme, monsieur le curé, que l'on charge de reconduire au pays les enfants des nour- 15 rices.

Elle les emporte à la hotte, dans un panier, comme de pauvres petits chats.

— Drôle de métier!

— Il y a des honnêtes gens pour le faire, monsieur 20 le curé.

Mais la mère Maugendre était tombée sur une femme qu'on ne connaissait pas, une sorcière qui volait les enfants et les louait à d'autres fainéantes, pour les trimbaler dans la rue et faire pitié au 25 monde.

— Qu'est-ce que vous me contez-là, François?

— La vérité toute pure, monsieur le curé.

Cette coquine de femme-là a enlevé un tas d'enfants, et le mioche de Maugendre avec les autres. 30

Elle l'a gardé jusqu'à quatre ans.

Elle voulait lui apprendre à mendier; mais c'était

le fils d'un brave homme, il refusait de tendre la main.

Alors, elle l'a abandonné dans la rue, et puis, deviens ce que tu peux !

5 Mais voilà que, il y a six mois, à l'hôpital, au moment de mourir, un remords l'a prise.

Je sais ce que c'est, monsieur le curé, ça fait diablement souffrir . . .

Et il leva les yeux au plafond, comme pour jurer
10 qu'il ne mentait pas, le pauvre homme.

— Alors elle a demandé le commissaire.

Elle lui a dit le nom de l'enfant.

Le commissaire me l'a répété.

C'est Victor.

15 M. le curé laissa tomber son bréviaire.

— Victor est le fils de Mangendre ?

— C'est sûr.

L'ecclésiastique n'en revenait pas.

Il balbutiait une phrase où l'on distinguait les mots
20 de . . . pauvre enfant . . . doigt de Dieu . . .

Il se leva, marcha dans la chambre, s'approcha de la fenêtre, se versa un verre d'eau, et finit par s'arrêter en face de Louveau, les mains enfoncées dans sa ceinture.

25 Il cherchait une sentence qui s'appliquât à l'événement, et, comme il n'en trouvait pas, il dit simplement :

— Eh bien ! mais il faut le rendre à son père.

Louveau tressaillit.

30 — Voilà justement mon ennui, monsieur le curé.

Depuis six mois que je sais ça, je n'ai eu le courage de rien dire à personne, pas même à ma femme.

Nous nous sommes donné tant de mal pour élever

cet enfant-là : nous avons eu tant de misère ensemble, que, aujourd'hui, je ne sais plus comment je ferais pour m'en séparer.

Tout ça, c'était vrai, et si Maugendre semblait à plaindre, on pouvait bien aussi avoir pitié du pauvre 5 François.

Pris entre ces attendrissements contradictoires, M. le curé suait à grosses gouttes, appelait mentalement les lumières d'en haut.

Et, oubliant que Louveau était venu lui demander 10 un avis, il articula d'une voix étouffée :

— Voyons, François, mettez-vous à ma place, que conseilleriez-vous ?

Le marinier baissa tête.

— Je vois bien qu'il faudra rendre Victor, monsieur 15 le curé.

J'ai senti ça l'autre jour, quand Maugendre est venu nous surprendre.

Il m'a fendu le cœur à le voir si vieux, si triste et cassé.

J'étais honteux comme si j'avais eu de l'argent à 20 lui, de l'argent volé dans ma poche.

Je ne pouvais plus porter mon secret tout seul, je suis venu vous le dire.

— Et vous avez bien fait, Louveau, dit M. le curé, 25 enchanté de voir le marinier lui fournir une solution.

Il n'est jamais trop tard pour réparer une faute.

Je vais vous accompagner chez Maugendre.

Vous lui avouerez tout.

— Demain, monsieur le curé !

— Non, François, tout de suite.

Et, voyant la douleur du bonhomme, le tortille- 30

ment convulsif de sa casquette, il implora d'une voix faible :

— Je vous en prie, Louveau, pendant que nous sommes décidés tous les deux !

CHAPITRE V.

LES AMBITIONS DE MAUGENDRE.

5 Un fils !

Maugendre a un fils.

Il le couve des yeux, assis en face de lui, sur la banquette du wagon, qui les emporte en bourdonnant sur Nevers.

10 C'est un véritable enlèvement.

Le vieux a emporté son fils presque sans dire merci, comme un manant qui a gagné le gros lot, et se sauve avec.

Il n'a pas voulu laisser son enfant ouvert à toutes
15 les affections anciennes.

Il a l'avarice de la tendresse, comme il a eu celle de l'or.

Pas d'emprunt ! pas de partage !

Mais son trésor à lui tout seul, sans yeux autour
20 pour le guigner.

Les oreilles de Maugendre bourdonnent comme l'express.

Sa tête est chauffée comme la locomotive.

Et son rêve roule plus vite que toutes les locomotives
25 et que tous les express, franchissant d'un élan les jours, les mois, les années.

Ce qu'il rêve, c'est un Victor de vingt ans, boutoné d'argent, habillé de vert sombre.

Un élève de l'école forestière!

On dirait même que l'élève Maugendre a l'épée au côté et le bicorné sur l'oreille,—comme un polytechnicien,—car toutes les écoles et tous les uniformes sont un peu mêlés dans le rêve de Maugendre. 5

Et qu'importe!

Les galons et les dorures ne coûtent pas au charpentier.

On a de la "denrée" pour payer tout ça . . . et Victor sera un "monsieur" chamarré des pieds à la tête. 10

Les hommes lui parleront chapeau bas.

Les belles dames en seront folles.

Et, dans un coin, il y aura un vieux aux mains calleuses qui dira en se rengorgeant:

— Voilà mon fils. 15

— Allons, mon fils!

Il songe aussi, "mon fils," son petit béret sur les yeux,—en attendant le bicorné doré.

Il ne voudrait pas que son père le vît pleurer.

Ç'a été si brusque, la séparation! 20

Clara lui a donné un baiser qui lui brûle encore la joue.

Le père Louveau s'est détourné.

La mère Louveau était toute pâle.

Et Mimile lui a apporté son écuelle de soupe, pour 25 le consoler.

Tous! jusqu'à Mimile!

Oh! comment vivront-ils sans lui?

Comment vivra-t-il sans eux?

Et le futur élève de l'école forestière est si troublé 30 qu'il répond:

— Oui, monsieur Maugendre.

Toutes les fois que son père lui parle.

Et il n'est pas au bout de ses tribulations, le petit marinier de la *Belle-Nivernaise*.

Cela ne coûte pas seulement de l'argent de devenir un "monsieur," mais bien des sacrifices et des tristesses.

Victor en a le sentiment, tandis que le train rapide passe en sifflant, sur les ponts, au-dessus du faubourg de Nevers.

Il lui semble qu'il les a déjà vues quelque part, dans un passé éloigné et douloureux, ces rues étroites, ces fenêtres étranglées, comme des soupiraux de prison d'où pendent des loques effilochées.

Maintenant ils ont le pavé sous les pieds. Autour d'eux circule et bourdonne la cohue des débarcadères, presse de curieux, bousculade de gens chargés de colis, roulement des fiacres et des lourds omnibus du chemin de fer, que des voyageurs chargés de couvertures, serrées dans des courroies, prennent bruyamment d'assaut.

Victor et son père sortent en voiture des grilles de la gare.

Le charpentier ne lâche pas son idée.

Il lui faut une transformation subite.

Et il conduit "son fils" tout droit chez le tailleur du collège.

La boutique est neuve, les comptoirs luisants, des messieurs bien mis, qui ressemblent à ceux que l'on voit dans les gravures coloriées, appendues aux murailles, ouvrent la porte aux clients avec un petit sourire protecteur.

Ils mettent sous les yeux du père Maugendre la prime des *Modes illustrées*.

Justement, le tailleur a sous la main la *tunique type*

rembourrée devant et derrière, à basques carrées, à boutons d'or.

Il l'étale sous les yeux du charpentier, qui s'écrie rayonnant d'orgueil :

— Tu auras l'air d'un militaire là-dedans! 5

Un monsieur en bras de chemise, qui porte un centimètre autour du cou, s'approche de l'élève Maugendre.

Il lui mesure le tour des cuisses, la taille et la colonne vertébrale. 10

Cette opération rappelle au petit marinier des souvenirs qui lui noient les yeux de larmes! Les tics du pauvre père Louveau, les colères de la femme de tête, tout ce qu'il a laissé derrière lui.

C'est bien fini, maintenant. 15

Le jeune homme correct que Victor aperçoit en pantalon d'uniforme, dans la grande glace d'essayage, n'a plus rien de commun avec le "petit-derrière" de la *Belle-Nivernaise*.

Le tailleur pousse dédaigneusement du bout du 20 pied, sous l'établi, la vareuse humiliée, comme un paquet de loques.

Victor sent que c'est tout son passé qu'on lui a fait quitter là.

Qu'est-ce à dire quitter? 25

Voici qu'on lui défend même de se souvenir!

— Il faut rompre avec les vices de votre éducation première, dit sévèrement M. le principal, qui ne dissimule pas sa méfiance.

Et, pour faciliter cette régénération, on décide que 30 l'élève Maugendre ne sortira du collège que tous les premiers dimanches des mois.

Oh! comme il pleure, le premier soir, au fond

du dortoir triste et froid, tandis que les autres écoliers ronflent dans leurs lits de fer, et que le pion dévore un roman, en cachette, à la lueur d'une veilleuse!

5 Comme il souffre pendant l'heure maudite des récréations, tandis que les camarades le bousculent et le houspillent!

Comme il est triste en étude, le nez dans son pupitre, tremblant aux colères du pion qui tape à tour
10 de bras sur la chaire en répétant toujours la même phrase :

— Un peu de silence, messieurs!

Cette voix criarde remue toute la lie des mauvais souvenirs, empoisonne sa vie.

15 Elle lui rappelle les jours noirs de la première enfance, le taudis du faubourg du Temple, les coups, les querelles, tout ce qu'il avait oublié.

Et il se raccroche désespérément aux images de Clara, de la *Belle-Nivernaise*, comme à une éclaircie
20 de soleil, dans le sombre de sa vie.

Et c'est sans doute pour cela que le pion trouve avec stupéfaction des dessins de bateaux à toutes les pages des livres de l'élève Maugendre.

Toujours la même chaloupe reproduite à tous les
25 feuillets avec une obstination d'obsédé.

Tantôt, elle gravit lentement, resserrée comme dans un canal, l'échelle étroite des marges.

Tantôt, elle vient s'échouer en plein théorème, élaboussant les figures intercalées et les corollaires
30 en petit texte.

Tantôt, elle navigue à pleines voiles sur les océans des planisphères.

C'est là qu'elle se carre à l'aise, qu'elle déploie ses voiles, qu'elle fait flotter son drapeau.

M. le principal, lassé des rapports circonstanciés qu'on lui adresse à ce sujet, finit par en parler à M. Maugendre le père.

Le charpentier n'en revient pas.

— Un garçon si doux !

— Il est têtue comme un âne.

— Si intelligent !

— On ne peut rien lui apprendre.

Et personne ne veut comprendre que l'élève Maugendre a appris à lire en plein bois, par-dessus l'épaule de Clara, et que ce n'est pas la même chose que d'étudier la géométrie, sous la férule d'un pion hirsute.

Voilà pourquoi l'élève Maugendre dégringole de l'étude des "moyens" dans l'étude des "petits."

C'est qu'il y a une singulière différence entre les leçons du magister de Corbigny et celles de MM. les professeurs du collège de Nevers.

Le père Maugendre se désespère.

Il lui semble que le forestier en bicornes s'éloigne à grandes enjambées.

Il gronde, il supplie, il promet.

— Veux-tu des leçons ?

Veux-tu des maîtres ?

Je te donnerai les meilleurs.

Les plus chers !

En attendant, l'élève Maugendre devient un cancre, et les "bulletins trimestriels" constatent impitoyablement sa "turpitude."

Lui-même, il a le sentiment de sa sottise.

Il s'enfonce tous les jours davantage dans l'ombre et dans la tristesse.

Si Clara et les autres pouvaient voir ce qu'on a fait de leur Victor.

5 • Comme ils viendraient ouvrir toutes grandes les portes de sa prison!

Comme ils lui offriraient de bon cœur de partager avec lui leur dernier morceau de pain, leur dernier bout de planche!

10 Car ils sont malheureux, eux aussi, les autres.

Les affaires vont de mal en pis.

Le bateau est de plus en plus vieux.

Victor sait cela par les lettres de Clara, qui lui arrivent de temps en temps marquées d'un "vu" au
15 crayon rouge, énorme, furieux, griffonné par M. le principal, qui déteste ces "correspondances interlopes."

— Ah! Quand tu étais là, disent les épîtres de Clara toujours aussi tendres, mais de plus en plus
20 affligées . . . Ah! si tu étais avec nous.

Ne dirait-on pas, vraiment, que tout allait bien dans ce temps-là, et que tout serait sauvé si Victor revenait?

Eh bien, Victor sauvera tout.

25 Il achètera un bateau neuf.

Il consolera Clara.

Il relèvera le commerce.

Il montrera qu'on n'a pas aimé un ingrat et recueilli un inutile.

30 Mais pour cela il faut devenir un homme.

Il faut gagner de l'argent.

Il faut être savant.

Et Victor rouvre les livres à la bonne page.

A présent, les flèches peuvent voler, le pion peut frapper à tour de bras sur la chaire en lançant sa phrase de perroquet :

— Messieurs, un peu de silence!

Victor ne lève plus le nez. 5

Il ne dessine plus de bateaux.

Il méprise les boulettes qui s'aplatissent sur sa figure.

Il bûche . . . il bûche . . .

— Une lettre pour l'élève Maugendre. 10

C'est une bénédiction que ce souvenir de Clara qui vient le surprendre en pleine étude pour l'encourager et lui apporter un parfum de liberté et de tendresse.

Victor se cache la tête dans son pupitre pour baiser 15 l'adresse zigzagante, péniblement tracée, tremblée, comme si un perpétuel tangage de bateau balançait la table sur laquelle Clara écrit.

Hélas! ce n'est pas le tangage, c'est l'émotion qui a fait trembler la main de Clara. 20

— C'est fini, mon cher Victor, la *Belle-Nivernaise* ne naviguera plus.

Elle est bien morte, et, en mourant, elle nous ruine.

On a suspendu un écriteau noir à l'arrière: 25

BOIS À VENDRE

provenant de démolitions.

Des gens sont venus, qui ont tout estimé, tout numéroté, depuis la gaffe de l'Équipage jusqu'au berceau où dormait la petite sœur. Il paraît que l'on va tout vendre, et nous n'avons plus rien.

Qu'allons-nous devenir ? 30

Maman est capable d'en mourir de chagrin, et papa est si changé . . .

Victor n'acheva pas la lettre.

Les mots dansaient devant ses yeux; il avait
5 comme un coup de feu sur la face, un bourdonnement dans les oreilles.

Ah! il était bien loin de l'étude, maintenant.

Épuisé par le travail, le chagrin et la fièvre, il délirait.

10 Il croyait s'en aller à la dérive, en pleine Seine, sur le beau fleuve frais.

Il voulait tremper son front dans la rivière.

Puis, il entendit vaguement un son de cloche.

Sans doute, un remorqueur qui passait dans le
15 brouillard;—puis, ce fut comme un bruit de grandes eaux et il cria :

— La crue! la crue!

Un frisson le prit, rien qu'à penser à l'ombre accumulée sous l'arche du pont; et, au milieu de
20 toutes ces visions, la figure du pion lui apparut tout près de lui, sous l'abat-jour, hirsute et effarée :

— Vous êtes malade, Maugendre ?

L'élève Maugendre est bien malade.

M. le docteur a beau secouer la tête, quand le pau-
vre père, qui le reconduit jusqu'à la porte du collège, lui demande d'une voix étranglée d'angoisse :

— Il ne va pas mourir, n'est-ce pas ?

On voit bien que M. le docteur n'est pas rassuré.

Ses cheveux gris ne sont pas rassurés non plus.

30 Ils disent "non" mollement, comme s'ils avaient peur de se compromettre.

On ne parle plus d'habit vert ni de bicornes.

Il s'agit seulement d'empêcher l'élève Maugendre de mourir.

M. le docteur a dit nettement qu'on ferait bien de lui rendre la clef des champs, s'il en réchappait . . .

S'il en réchappait!

5

La pensée de perdre l'enfant qu'il vient de retrouver anéantit tous les désirs ambitieux du père enrichi.

C'est fini, il renonce à son rêve.

Il est tout prêt à enterrer de ses propres mains l'élève de l'école forestière.

10

Il le clouera dans la bière, si l'on veut.

Il ne portera pas son deuil . . .

Mais, au moins, que l'autre consente à vivre!

Qu'il lui parle, qu'il se lève, qu'il lui jette les bras au cou, qu'il lui dise:

15

— Console-toi, mon père.

Je suis guéri.

Et le charpentier se pencha sur le lit de Victor.

C'est fini. Le vieil arbre est fendu jusqu'à l'aubier.

Le cœur de Maugendre est devenu tendre.

20

— Je te laisserai partir, mon gas.

Tu retourneras avec eux, tu navigueras encore.

Et ce sera trop bon pour moi de te voir quelquefois, en passant.

A présent, la cloche ne sonne plus les heures de la 25
récréation, du réfectoire et de l'étude.

On est en vacances et le grand collège est désert.

Pas d'autre bruit que celui du jet d'eau dans la cour d'honneur et des moineaux piaillant sous les préaux.

30

Le roulement des rares voitures arrive lointain et assourdi, car on a mis de la paille dans la rue.

C'est au milieu de ce silence et de cette solitude que l'élève Maugendre revient à lui.

Il est tout surpris de se retrouver dans un lit bien blanc, entouré de grands rideaux de percale qui mettent tout autour un isolement de demi-jour et de paix.

Il voudrait bien se soulever sur l'oreiller, les écarter un peu pour voir où il est; mais, bien qu'il se sente délicieusement reposé, il n'en a pas la force, et il attend.

10 Mais des voix chuchotent autour de lui.

On dirait, sur le plancher, un bruit de pieds marchant sur la pointe, et même un clabaudement connu: quelque chose comme la promenade d'un manche à balai sur des planches.

15 Victor a déjà entendu cela, autrefois.

Où donc ?

Eh! sur le tillac de la *Belle-Nivernaise*.

C'est cela! C'est bien cela!

Et le malade, réunissant toute sa force, crie d'une
20 voix faible, qu'il croit bien grosse:

— Ohé! L'Équipage! ohé!

Les rideaux se tirent, et, dans un éblouissement de lumière, il aperçoit tous les êtres chéris qu'il a tant appelés dans son délire.

25 Tous! Oui, tous!

Ils sont tous là, Clara, Maugendre, le père Louveau, la mère Louveau, Mimile, la petite sœur, et le vieux héron ébouillanté, maigre comme sa gaffe, qui sourit démesurément de son rire silencieux.

30 Et tous les bras sont tendus, et toutes les têtes sont penchées, et il y a des baisers pour tout le monde, des sourires, des poignées de main, des questions.

— Où suis-je ?

Comment êtes-vous là ?

Mais les ordres de M. le docteur sont formels.—Les cheveux gris ne plaisaient pas en commandant cela.—Il faut rentrer les bras sous les couvertures, se taire, ne pas s'exciter.

Et, pour empêcher l'enfant de causer, Maugendre parle tout le temps.

—Figure-toi qu'il y a dix jours,—le jour où tu es tombé malade,—je venais justement voir le principal pour lui parler de toi.

Il me dit que tu faisais des progrès, que tu travaillais comme un manoeuvre . . .

Tu juges si j'étais content !

Je demande à te voir.

On t'envoie chercher, et, juste, ton pion tombe dans le cabinet du principal tout effaré.

Tu venais d'avoir un accès de fièvre chaude.

Je cours à l'infirmerie; tu ne me reconnais pas. Des yeux comme des chandelles, et un délire !

Ah ! mon pauvre petit gas, comme tu as été malade !

Je ne t'ai plus quitté d'une minute.

Tu battais la campagne . . . Tu parlais de la *Belle-Nivernaise*, de Clara, de bateau neuf. Est-ce que je sais ?

Alors je me suis rappelé la lettre, la lettre de Clara; on te l'avait trouvée dans les mains, on me l'avait donnée. Et, moi, je l'avais oubliée, tu comprends !

Je la tire de ma poche, je la lis, je me cogne la tête, je me dis :

Maugendre, il ne faut pas que ton chagrin te fasse oublier la peine des amis.

J'écris à tous ces gens-là de venir nous retrouver,

Pas de réponse.

Je profite d'un jour où tu vas mieux, je vais les chercher, je les amène chez moi où ils habitent, et où ils habiteront jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen d'arranger les affaires.

Pas vrai, Louveau ?

Tout le monde a la larme à l'œil, et, ma foi ! tant pis pour les cheveux gris du docteur, les deux bras de Victor sortent de la couverture. Et Maugendre est
10 embrassé comme il ne l'a jamais été, un vrai baiser d'enfant tendre.

Puis, comme il n'est pas possible d'emmener Victor à la maison, on arrange la vie.

Clara restera près du malade pour sucrer ses tisanes
15 et faire la causette.

La mère Louveau ira tenir la maison, François surveillera une bâtisse que le charpentier a entreprise dans la Grande-Rue.

Quant à Maugendre, il part pour Clamecy.

20 Il va voir des connaissances qui ont une grande entreprise de trains de bois.

Ces gens-là seront enchantés d'employer un fin marinier comme Louveau.

Non ! non ! pas de récriminations, pas de résistance.
25 C'est une affaire entendue, une chose toute simple.

Certes, ce n'est pas Victor qui récrimine.

On le lève maintenant et l'on roule son grand fauteuil contre la fenêtre.

Il est tout seul avec Clara, dans l'infirmierie silencieuse.
30

Et Victor est ravi.

Il bénit sa maladie. Il bénit la vente de la *Belle-*

Nivernaise. Il bénit toutes les ventes et toutes les maladies du monde.

— Te souviens-tu, Clara, quand je tenais la barre, et que tu venais t'asseoir auprès de moi, avec ton tricot? 5

Clara se souvient si bien qu'elle baisse les yeux, qu'elle rougit, et qu'ils restent tous les deux embarassés.

Car maintenant il n'est plus le petit gas en bérêt rouge dont les pieds ne touchaient pas le tillac quand 10 il grimpeait sur la barre, à califourchon.

Et, elle, quand elle arrive le matin, et qu'elle ôte son petit châle pour le jeter sur le lit, elle a l'air d'une vraie jeune fille, tant ses bras sont ronds dans ses manches, sa taille élancée. 15

— Viens de bonne heure, Clara, et reste le plus tard possible.

Il fait si bon à déjeuner et dîner en tête-à-tête tout près de la fenêtre, à l'abri des rideaux blancs.

Ils se rappellent la petite enfance, les panades 20 mangées au bord du lit, avec la même cuillère.

Ah! les souvenirs d'enfance!

Ils voltigent dans l'infirmerie du collège comme des oiseaux en volière.

Et vraiment l'on dirait, à entendre ces conversa- 25 tions du passé, un couple d'octogénaires, ne regardant plus qu'au loin derrière eux.

N'y a-t-il donc pas un avenir qui pourrait bien être intéressant, lui aussi?

Oui, il y a un avenir; et l'on y pense souvent, si l'on 30 n'en parle jamais.

Et c'est pour cela que les jours passent si vite, que le mois s'écoule à petit bruit sans qu'on l'entende.

C'est pour cela aussi que M. le docteur est obligé de hérisser ses cheveux gris et de mettre son malade à la porte de l'infirmerie.

Justement, le père Maugendre revient de voyage à cette époque.

Il trouve tout le monde réuni à la maison. Et quand le pauvre Louveau, tout inquiet, lui demande :

— Eh bien ! veut-on de moi, là-bas ? . . .

Maugendre ne peut se tenir de rire.

10 — Si on veut de toi, mon vieux ! . . .

Ils avaient besoin d'un patron pour un nouveau navire, et ils m'ont remercié du cadeau que je leur faisais.

Qui ça "ils" ?

15 Le père Louveau est si enchanté qu'il n'en demande pas davantage.

Et tout le monde se met en route pour Clamecy, sans en savoir plus long.

Quelle joie, en arrivant au bord du canal !

20 Là, à quai, pavoisé du haut en bas, un magnifique bateau, flambant neuf, dresse son mât verni au milieu des verdure.

On lui donne le dernier coup d'astic, et l'étambot, où le nom de l'embarcation est écrit, demeure couvert
25 d'une toile grise.

Un cri sort de toutes les bouches :

— Ah ! le beau navire !

Louveau n'en croit pas ses yeux.

Il a une émotion de tous les diables qui lui
30 picoté les paupières, lui fend la bouche d'un pied,
et secoue ses boucles d'oreilles comme des paniers à salade.

— C'est trop beau !

Je n'oserai jamais conduire un bateau comme ça.
C'est pas fait pour naviguer.

On devrait mettre ça sous globe.

Il faut que Maugendre le pousse de force sur la passerelle, d'où l'Équipage leur fait des signes. 5

Comment!

L'Équipage lui-même est restauré?

Restauré, radoubé, calfaté à neuf.

Il a une gaffe et une jambe de bois toutes fraîches.
C'est une gracieuseté de l'entrepreneur, un homme 10
entendu qui a bien fait les choses.

Voyez plutôt:

Le tillac est en bois ciré entouré d'une balustrade. Il y a un banc pour s'asseoir, une tente pour s'abriter. 15

La cale est de taille à porter cargaison double.

Et la cabine! . . . oh! la cabine!

— Trois chambres!

— Une cuisine!

— Des glaces! 20

Louveau entraîne Maugendre sur le pont.

Il est ému, secoué d'attendrissement, — comme ses boucles d'oreilles.

Il bégaye:

— Mon vieux Maugendre . . . 25

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Tu n'as oublié qu'une chose . . .

— Voyons?

— Tu ne m'as pas dit pour le compte de qui je naviguerais. 30

— Tu veux le savoir?

— Bédame!

— Eh bien! pour ton compte!

— Comment . . . mais alors . . . le bateau . . .

— Est à toi!

Quel coup, mes enfants!

Quel abordage en pleine poitrine!

- 5 Heureusement que l'entrepreneur,—qui est un homme entendu,—a eu l'idée de mettre un banc sur le pont.

Louveau tombe dessus comme assommé.

- Ce n'est pas possible . . . on ne peut pas
10 accepter . . .

Mais Maugendre a réponse à tout:

— Allons donc!

Tu oublies notre vieille dette, les dépenses que tu as faites pour Victor!

- 15 Sois tranquille, François, c'est encore moi qui te dois le plus.

Et les deux compagnons s'embrassent comme des frères.

Cette fois, ça y est: on a pleuré.

- 20 Décidément, Maugendre a tout disposé pour que la surprise soit complète, car tandis qu'on s'embrasse sur le pont, voilà M. le curé qui débouche du bois, bannière au vent, musique en tête.

Qu'est-ce encore ?

- 25 La bénédiction du bateau, parbleu!

Tout Clamecy est venu en procession pour assister à la fête.

Et la bannière flotte au vent.

Et la musique joue.

- 30 Zim-boum-boum!

Et les figures sont joyeuses.

Et il y a sur tout cela un joli soleil qui fait flamber l'argent de la croix et les cuivres des musiciens.

La jolie fête!

On vient de découvrir la toile qui masquait l'étambot; le nom du bateau se détache en belles lettres d'or sur un fond d'azur:

La Nouvelle-Nivernaise.

Hurrah! pour la *Nouvelle-Nivernaise*! Quelle ait 5
longue vie comme l'ancienne et plus heureuse vieillesse!

M. le curé s'est approché du bateau.

Derrière lui, les chantres et les musiciens sont
rangés sur une seule ligne. 10

La bannière fait fond.

— *Benedicat Deus* . . .

C'est Victor qui est le parrain et Clara qui est la marraine.

M. le curé les a fait avancer au bord du quai, tout 15
près de lui.

Ils se tiennent par la main, ils sont tout timides,
tout tremblants.

Ils bredouillent de travers les phrases que l'enfant
de chœur leur souffle. 20

— *Benedicat Deus* . . .

Ne dirait-on pas un jeune couple à l'autel?

Cette pensée-là vient à tout le monde.

Peut-être bien qu'elle leur vient à eux aussi, car ils
n'osent par se regarder, et ils se troublent de plus en 25
plus à mesure que la cérémonie avance.

C'est fini.

La foule se retire et la *Nouvelle-Nivernaise* est
bénie.

Mais on ne peut laisser partir les musiciens, comme 30
cela, sans les rafraîchir.

Et, tandis que Louveau verse une rasade aux musiciens, Maugendre cligne de l'œil à la mère Louveau, prend par la main le parrain et la marraine, et se tournant vers M. le curé :

5 — Voilà le baptême fini, monsieur le curé ; à quand le mariage ?

Victor et Clara deviennent rouges comme des coquelicots.

Mimile et la petite sœur battent des mains.

10 Et, au milieu de l'enthousiasme général, le père Louveau, très allumé, se penche sur l'épaule de sa fille.

Il rit jusqu'aux oreilles, le brave marinier, et, rejoui d'avance de sa plaisanterie, il dit d'un ton
15 goguenard :

— Dis donc, Clara, v'là le moment . . . si nous reportions Victor chez le commissaire ?

THE following works have been the basis of the etymological statements:

LITTRÉ. Dictionnaire de la Langue Française.

SKEAT. Etymological Dictionary.

BRACHET. Grammaire Historique.

—— Dictionnaire Étymologique.

BRUNOT. Grammaire Historique.

In the cases—very numerous—where these differ from each other in whole or in part, in their derivations, it has been impossible, through lack of space and the character of the book, to state the reasons which have led to the adoption of one rather than of another etymology.

For historical statements:

LALANNE. Dictionnaire Historique de la France.

For further acquaintance with the life of the author and his works, the following are suggested:

ERNEST DAUDET. *Mon Frère et Moi: Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*

A. DAUDET. *Trente Ans de Paris.*

—— *Souvenirs d'un Homme de Lettres.*

Also,

Robert Helmont

and

Le Petit Chose.

For a literary estimate: the monograph of Jules Claretie, *Alphonse Daudet*, in the series *Celebrités Contemporaines*. Jules Lemaitre, essay in *Les Contemporains: Études et Portraits Littéraires, Deuxième Série*. The criticisms by Ferdinand Brunetière and Anatole France, leaders in the modern critical school.

Henry James's essay in *Partial Portraits* and the delightful glimpses of Daudet and French literary life in the *Journal des Goncourt: Mémoires de la Vie Littéraire. Tome cinquième* (1872-77). The books by the Daudets might prove a profitable continuation, if so desired, of the present stories. The critical estimates will interest the teacher or advanced scholar. The last work cited must be used with discretion.

NOTES.

LA PENDULE DE BOUGIVAL.

This story, showing the influence of French civilization on other nations, is a hit at German adoption of things and ideas criticised while borrowed, and a delicate satire on victorious Germany herself conquered.

Bougival. About eleven miles from Paris: a suburb charmingly situated on the left bank of the Seine, and consecrated, like *Asnières* nearer the city, to boating parties and Sunday family picnics.

1.—1. **pendule.** Through Lat. *pendulum*, from *pendere*, to hang. *Pendule*, a mantel or ornamental clock: *horloge* [Lat. *horologium*, from *hora*, hour, *lego*, to tell off, reckon (cf. *teller*, in a bank)], a large clock in tower or building, but also the general term for anything which indicates the hour, such as a water-clock. *Un pendule* (masc.): a *pendulum*.

1. **second Empire.** The reign of Napoleon III., nephew of the great Napoleon, from 1852–1870.

2. **onyx** (Gr. *ὄνυξ*). From the root which appears in the Lat. *ung-uis*, *ung-ula*, *ung-ulus*, and in another form probably in the Ger. *Nagel*, Eng. *nail*.

2. **Campana.** The collection of Greek and Italic potteries known as the *Musée Campana*, from the Italian noble of that name, form a part of the Louvre art treasures.

3. **boulevard.** The boulevards are the great centres of Parisian life, trade, and gayeties. Not from the French *boule*, a *ball* (although later the *boulevards* were given up to the game),

but from the German *Bollwerk* (rampart), surviving in our Eng. *bulwark*, and meaning either the "*bole-work*," i.e., a fortification made from the stumps, or *boles*, of trees; or from *bolten*, to throw, and *Werk*, because of the war-engines which threw from the outworks.

4. *clef* (Lat. *clavem*), with various same senses, as in English. From the root of *clau-dere*, to *close*.

5. *Tout se qu'il y a de*, etc. The introductory verb is omitted, giving a more concise turn. *Tout*, like adverbs of quantity, here followed by *de*. A common, idiomatic inversion for the regular but uncommon superlative. Note, also, that this phrase is indefinite; *plus mignon que tout* would be absolute and specific. We should rather make it negative, and say, "Nothing could be cuter." *Mignon*, pretty, dainty. *Un mignon*, a favorite. *Le mignon du roi*, the king's favorite; *mignon* gives the Eng. *minion* (1) in a bad sense: a favorite; (2) like French *mignon*, a term of printing.

6. *article de Paris*. "Parisian." "Articles de Paris" are the miscellaneous objects—generally trinkets and toys—manufactured especially in the Quartier du Temple, where Daudet lived a long time.

7. *pendule des Bouffes*. "A comic clock," or "a dainty, theatrical clock," like those which decorate the drawing-rooms on the stage. The *Bouffes Parisiens* is the theatre founded by Offenbach in 1855, for the production of comic operas of the lightest class. *Bouffon*, Eng. *buffoon*, a clown or jester, Sp. *bufón*. It is connected with Lat. *bucca*, cheek, because the function of the clown was to *buk* or *puff* (same word) the cheeks. See old pictures. Perhaps akin to *boulder* (Eng. *pout*), which gives us *boudoir*, "the *pouting*-place," i.e., a ladies' private room.

8. *pleine de lubies*. "Full of whims."

8. *caprice*. From It. *capriccio*. Probably from It. *caprio*, goat, and referring to the uncertainty of its motions, or to its jumps. Then applied to mental moves.

9. *à la diable*. "Like the deuce."

10. *l'heure de la Bourse*. "Business hours." *Une bourse*, a *purse* (Grk. *βύρσα*, a skin, marking the material); *la Bourse*, the Exchange. We find in English, besides *purse*,

bursar (treasurer—usually of an English college), *purser*, and to *purse* (the mouth, or wrinkle it up like a skin-purse).

11. *l'heure du berger*: the hour for lovers, the gloaming, either morning or evening; then, in general, any propitious moment.

12. *guerre*, an old German word, *Werra*, Eng. *war*, and giving the diminutive *guerilla*, a petty war; then an irregular warrior.

20. *œuf* (Lat. *ovum*). For a tonic Latin *o* becoming *œ* or *ou*, compare *bovem*, *bœuf*; *novem*, *neuf*. Note (1) that the original six Latin cases were simplified in old French to two, the nominative and accusative; (2) that these were further simplified to one, the *accusative* being retained, because having the full form of the root; (3) the general law that an unaccented vowel after the accented one drops out, as *mars*, *mer*; *portum*, *port*. For the change of a final *v* to *f*, compare, besides the above, *nervum*, *nerf*; *navem*, *néf*.

21. *Krupp*. The manufacturer, at Essen, in Germany, of the monster guns which go by his name.

22. *mitraille*. "Grape-shot." From an old French word *mité*, with inserted *r*, meaning small pieces of copper money; then, any iron bits, and finally canister. The modern *mitrailleuse* is the French correspondent with our Gatling gun.

22. *voyage* (Lat. *viaticum*), provisions for a journey, then the trip itself. So, *viatique*, the communion in the Catholic Church given to the dying soul. *Via-* becomes *voy-*, Latin *i* giving *oi*, as in *moins* from *minus*, *foi* (*fīdem*); *i* changing to *y* before a fully pronounced vowel; *-aticum* regularly becomes *at'eum*, *-at'e*, *age*, as here; cf. *ombrage* (*umbraticum**), *village* (*villaticum**).

23. *le lendemain*. A form with reduplicated article; should be *l'endemain* (Lat. *in, de, mane*). For like mistakes occur the words *hierre*, *loriot*, *lors*, which should be *l'ierre*, *l'oriot*, *l'ors*.

24. *Odeon*. Grk. Ὀιδεῖον, a public place built at Athens by Pericles for musical and song (ὠδαί) performances. The root is in *com-ed-y* (*com-ed-y*), *trag-ed-y*, *mel-ed-y*, *psalm-ed-y*,

* = a Low Latin form, i.e., of late Latinity.

pros-od-y. The name given to theatres in many places of Europe.

25. *coquette*, the feminine of *coquet*, itself from *cog*, cock; applied to persons as imitating the manners of the latter, the strut, the "*air galant*," etc.

2.—9. *pepulaire*. For *populace* or *peuple*. An old form restored by Daudet to good standing, though always in use by the common people.

11. "*Mein Gott*." French, "*Mon Dieu*." Such a phrase is scarcely ever an appeal, but has only interjectional force, and so, save when the context requires a literal rendering, is always to be translated by some mild ejaculation such as "Gracious," "Goodness," "I declare," "Mercy," etc.

12. *journaux*. *Journal* comes from the Lat. *diurnale*; a Latin *ia, ie, io, iu*, following a consonant, dropped the consonant after having changed the *i* to *j, g, or ch*; as *prochē* (*propius*), *déluge* (*diluvium*). *Journal*, through the form *jornal*, the Lat. *u* becoming *o* as in *monde* (*mundus*), *ongle* (*ungula*); the *o* is then made *ou* by assimilation, since a Lat. *o* gives *ou* as in *nous* (*nos*), *couple* (*copulam*). "*Journal*" is thus "*Daily*." *Jour*, a day of twenty-four hours; *journée*, the day from sunrise to sunset. Cf. our English terms, *journey*, a day's travel; *journey-man*, a day's worker; "*diurnal*," as the *d.* revolution of the earth. For *-ée*, see p. 40, l. 1.

27. *à la légère*. "Lightly," "superficially." Note the fondness of French for a prepositional phrase, and particularly with *à*. *À la diable*, *à tort et à travers*, *à la volée*, and many others, will be found in the text.

3.—4. *Pinacothèque* (Gk. *πινακοθήκη*, from *πίνᾱξ*, a "*pine*" board, then a painting upon it, and *θήκη*, a chest; hence "the place for pictures," and then the collection itself).—The name of the picture-gallery in Munich. Originally the art-gallery of the Acropolis at Athens. For the root, *-thèque*, cf. Fr. *bibliothèque*, *apothicaire*, Eng. *apothecary*.

10. *Polymnia*. The muse of lyric poetry: "She of the many (*πολύς*) hymns (*ᾠμός*)."

11. *cadran*. "Face." Eng. *quadrant*. Through *quadrare*, from *quatuor*. Cf. Eng. *quadrangle*, *quadrille*, *squadron*, *square*. *Cadre*, a frame, because with *four* sides. *Hecadron*,

a troop of horse, to be carefully distinguished from *escadre*, a fleet (formed in *square* order).

12. *l'on*. The *l* is euphonic between two monosyllables the second of which is *on*. *On*, from Lat. *homo*, where (1) the *h* is dropped because (a) the Latin already had dropped it, as we find in old inscriptions, and (b) the principle of the French language is for the avoidance of harsh or aspirate sounds—cf. *avoir* (*habere*), *ordure* (*horridus*); and (2) the *m* is hardened to *n*, as in *songe* (*somnium*), *son* (*suum*), or the suffix *-amen* (= *-ain*) (*levain*, *levamen*; *essaim*, *examen*).

14. *lune*. In general a Latin first-declension noun ending in *a* will give a French mute *e*, the gender remaining the same. *Luna*, *lune*; *hora*, *heure*. By analogy, Latin neuter plurals in *-a* become *-e* and feminine: *arma*, *arme*; *vela*, *voile*.

17. *maison*. Lat. *mansionem*, Eng. *mansion*. *Ns* = *s*, as in *mois* (*mensem*), *très* (*trans*); *a* becomes *ai*, as in *aigle* (*aquila*), *aime* (*amo*).

17. Distinguish *bas*, low (of position); *bas*, "low," i.e., mean, inferior, of mental qualities; *le bas*, the stocking (because the lowest garment).

17. *escalier*. Latin words beginning with *sc*, *sp*, *st* usually prefix an *e* when transferred to French. This *e* represents a Latin *i*, which was lisped to facilitate the pronunciation of the harsh *s* sounds in these combinations. After the *e* is present, the *s* (harsh sound) drops out; contraction is indicated by the circumflex; but as, in general terms, we cannot have a circumflex on an initial *e*, it is changed to the acute. Thus, *ispatam*, *espée*, *épée*; *istatum*, *estat*, *état*. But with *s* retained: *esprit* (*spiritus*); *escalier* (*scalarium*). The principle was then pushed to include *sm*, and foreign words like O. H. G. *Skif* (Eng. *ship*), French *esquif*.

20. *tout pareils*. *Tout* used as an adverb immediately qualifying some word not article nor pronoun, agrees with that word only if it be a feminine adjective beginning with a consonant, remaining invariable in all other cases.

21. *démenant*. Distinguish between *de-* in composition as intensive, *mener*, *démener*; or disjunctive, as in *déjeuner*, to un-fast, to "breakfast."

28. *paperasse*. Old, or waste, or scribbled, that is, worthless papers.

4.—1. *cithare*, from the Gk. *κithάρα*, through the Latin *citharam*. Cf. French *guitare*, Germ. *Zither*.

1. *gymnastique*, like *gymnasium*, from the Gk. *γυμνός*—light-clad—because the exercise was under conditions of little clothing. “Le Gymnase,” one of the leading comedy theatres in Paris.

2. *clavecins*. For “piano,” and the old-fashioned term. From Lat. *clavis* and *cymbalum*, *cymbal* (Gk.). *Clavier*, “the key-board.”

6. *se mettre en branle*. “Start up.” *Branle* means “dance.” *Branler* is the same as *brandir*, to shake something, to *brandish*. *Branle* is thus exactly our own word “*shake-down*,” as a dance.

6. *timbre*. First, the cord under the drum-head, then the sound. From the shape of the drum came the idea of a casque, which, in heraldry, with the mitre or helmet, etc., was placed over the shield. It thus came to mean any mark or seal, whence *timbre* or *timbre-poste*, the postage-stamp. From Lat. *tympanum*, drum, as also “*drum*” of the ear. Cf. English *timbrel*. *Avoir le timbre fêlé*, “to be ‘cracked,’ ” or “crazy.”

8. *apôtre* (Eng. *apostle*), from old French *apostre*, Lat. *apostulus*, where *l* has become *r* as in *épître* (*epistolam*), *pupitre* (*pulpitum*), the atonic vowel dropping out. (From Gk. *ἀπό*, and *στέλλω*, to send; *ἀποστολός*, the one sent forth.)

9. *Strasbourg*, the chief city of Alsace, and famous for its cathedral, its clock, and as the place where (April 24, 1792) Rouget de Lisle wrote the “*Marseillaise*.” Cf. p. 33, l. 6.

5.—9. *se lancèrent à corps perdu*. “Plunged heart and soul into.”

11. *légèreté*, like German *Leichtsinn*. “Gaiety,” “light-heartedness,” though perhaps here rather “frivolity.”

12. *Personne*. Lat. *persona* meant the mask worn by actors in order to carry the sound over the large spaces of the open-air theatres. From *per* and *sonare*, to sound through. Then the rôle or character played. *Personne*, grammatically fem-

inine, becomes logically masculine when referring to a man, and is then followed by the masculine pronoun; by constant association with the negative *ne* in the idiom *ne—personne* it has come to be negative even when used alone, which occurs (a) when the verb is omitted; (b) in expressions implying negation, such as *sans voir personne*, "without seeing any one."

15. *y*. From Lat. *ibi* (there), originally only an adverb of place, was substituted for the name of a place governed by *à* after a verb of motion, and was then applied to things in general, and finally to persons. A dative which may be assigned to the genitive of like development *en*.

21. *souper*. Eng. *supper*, from Ger. *Suppe*, *soup*, whose idea is really a *sop* or slice of bread steeped in some boiled stuff.

23. *je mangerais*. A conditional clause with suppressed condition; then passing into an optative or wish-clause. "I would eat . . ." (if I could), or (if I had one), then "I would like to eat," "If I only could eat," etc.

6.—1. *bouleverser*. (Lat. *Bulla* and *versare*: to make to turn like a ball). "To overthrow, to turn topsy-turvy."

3. *Mendelssohn*. Jakob-Ludwig-Felix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847). The composer of the "Songs without Words," overtures, etc.

4. *Schumann*. Robert-Alexander Schumann (1810-1856). A great musical critic as well as composer of symphonies, sonatas, songs, ballads, and sacred music, who expressed more than any other in his musical work the imaginative and mystical sides of romantic poetry.

5. *la Grande Duchesse de Gérolstein*. One of the most successful (1867) of Offenbach's operas.

5. *le Petit Faust*. An opera (1868) by Hervé (Florimond Ronger). It had a tremendous vogue.

20. *canotière*, fem. of *canotier*, in turn from *canot*, Eng. *canoe*, West-Indian word. *Cane* and its masc. *canard* are from forms based on the Ger. *Kahn*. *Canard*, a duck, because floating like a *Kahn* upon the water.

21. *éclatants*. "Loud," "gaudy."

24. *baccarat*. Compare, as an incidental proof of French

influence, the large number of terms for card or other games adopted elsewhere: *piquet*, *écarté*, *besigue*, *vingt-et-un*, *Napoléon*; also, *rouge-et-noir*, *roulette*, etc.

33. *hussards*. A Hungarian word for soldier (cavalry), and really meaning "the twentieth," as in the Turkish wars each village had to furnish one equipped man for every twenty male inhabitants.

7.—2. *à la volée*. "At random."

6. *Titian*. The Venetian painter Vecellio (1477-1576).

The text here follows the general rule that proper names remain unchanged in the plural. But, strictly speaking, we should have, when referring to titles of books, works of art, names of families, or in comparing persons, the plural form.

10. *chanoinesse*. Feminine of *chanoine*, Lat. *canonicus*; *o* has become *oi*, as in *gloire* (*gloria*), *mémoire* (*memoria*), and *c* has been softened to *ch*. Cf. for this constant change of a Latin *c* before Latin *a* into *ch*: *chambre* (*cameram*), *chanter* (*cantare*). This rule will hold good of *cc* and words like *charité*, *chaland*, where *ch* represents the rough Gk. *ch* or *χ*.

11. *doyen*, from *decanus*, Eng. *dean*: the one placed over *ten* (*decem*) monks.

11. *Institut*. The association of Academies, founded, with the institution by Leibnitz of the Academy of Sciences, on the model of its French predecessor.

11. *conseiller aulique*. "Privy councillor" (of certain German princes whose council is termed "*conseil aulique*"). *Aula*, Lat. (from the Gk.), is a hall or court, first open, then closed. It is still used as applied to the main hall of a German university, where many Latin terms survive for functions or as student-slang (*carcer*, the prison or "lock-up").

12. *sauter la coupe*. "To cheat at cards;" literally, "to jump the cut," either by restoring the cards to their position before the "cut," or to pass the cut card from the bottom to the top of the pack, as we say to "slip" a card.

19. *residence*. Ger. *Residenz*, palace of the king or governor.

20. *Louis II.* of Bavaria, the "crazy king," and the patron of Wagner and his music.

22. *Maîtres chanteurs*. "Die Meistersinger von Nürnberg."

one of the great works (1868) of Wilhelm-Richard Wagner (1813-1883), who reformed music by insisting that action and mental moods must be represented by music, and established what has thus been called the "metaphysics of music." He wrote the poetry as well as the music, and was also a prolific critic.

23. *Le Phoque à ventre blanc*. One of the ephemeral operettas of that period.

LA DERNIÈRE CLASSE.

This is one of the most powerful of Daudet's patriotic *Contes*. With the simplest statements, and without yielding to the opportunity for a political tirade or stirring up race prejudice, he has, by the pathos of the situation, the sympathy he feels, and the beauty of his style, produced what has been called "the most eloquent protest that has ever been raised against the barbarous law which treats a people like cattle."

8.—2. *grand'peur*. Some twenty expressions in the language, of which the commonest are *grand'mère*, *grand'garde*, *grand'faim*, *grand'route*, etc., correctly kept the masculine form of the adjective before a feminine name, since the Old French had, like the Latin (*grandis*) from which it takes it, but one form for both genders. Later writers, ignorant of the historical development, added the termination *e* of the feminine to all such adjectives of one termination, and the seventeenth-century grammarians inserted an apostrophe in these compound names to mark the supposed suppression of the feminine mute *e*.

9. *pré*. "Meadow;" *préau*, the court of a prison or convent; *prairie*, prairie. All from same root. Lat. *-atus*, *-atum* give French *é*; *pré* (*pratum*), *gré* (*gratum*), *péché* (*peccatum*).

10. *faisaient l'exercice*. "Were drilling."

14. *grillage aux affiches*. Literally, "the wire-screen for notices;" the "bulletin-boards," covered with wire, on which, throughout France, official notices or local placards, passing through the *Mairie*, are posted.

17. *commandature*. A French form borrowed from the German *Kommandantur*, which is itself originally French, with *Kommandant*. It means either the function, the bureau, or the place (official house) of the governor of the garrison. Cf. our unique term "*Commandant of Cadets*," at West Point.

9.—7. *ouverts, fermés*. Not simple predicates, with verb omitted, but "having been closed" (remained so), and so expressing the state or result.

17. *Il fallut ouvrir*. "I had to open." With (impersonal) tenses of *falloir*, immediately followed by an infinitive, the subject is usually expressed by the dative of the indirect object. If this is omitted, the subject is determined by the context.

19. *Vous pensez*. "You can imagine . . . if (si) I was afraid (or no)." Really a simple condition suppressed, and the use of the present for future. "(If you try), you can or will imagine whether or no I was afraid."

27. *redingote*. A corruption of Eng. "*riding-coat*." A "*frock-coat*." But the French *frac* means a dress-coat, our "swallow-tail."

28. *inspection*. The official visit of the *Inspecteurs*, who are divided into *Inspecteurs des écoles* (for primary instruction), *d'académie* (one for each department), *généraux* (for *lycées* and *collèges*), and *de l'enseignement supérieur* (for the University faculties). They may appear unheralded, but usually a day is indicated beforehand. The scholars have the right of petition to them.

10.—1. *tricorné*. "Three-cornered (hat)." Cf. *biscornu*, of a thing "queer," "outlandish," because "two-horned" or "awry."

2. *facteur*. The "postman."

4. *abécédaire*. "A B C book," "primer."

12. *Alsace—Lorraine* (*Elsass—Lothringen*). The two provinces which Germany, after having made France pay for the war of 1870–1871, took away from her in addition, and constituted into what is called the *Reichsland*. Alsace had belonged to France since 1648, Lorraine since the tenth century, both having voluntarily gone over to France. *El-Sass* means the country on the *El* or *Ill* (river); Lorraine is for *Lotharingia*, *Lotharii regnum*, the "kingdom of Lothair," Charlemagne's grandson.

20. *en rester là*. "To limit one's self to."

21. *en voulais à*. "To have a grudge against," "to condemn." Here, "I reproached myself," "I could not forgive myself for."

23. *Saar*. A tributary of the Moselle.

11.—6. *s'en allait*. *En* derived from the Lat. *inde*, and thus meaning "from there," is used with many verbs of motion or expressing change of state, where it either stands alone or has been assimilated to the following consonant, e.g., *s'en aller* (to go away, i.e., from thence); *s'enfuir* (to flee away); *emmener* (to lead away); *emporter* (to carry away); so *s'endormir*. Old French had this *en* constantly, and relics of the usage remain to the present day in the provinces. In the classical period of the language we find *s'enpartir*, *s'enrepentir*, *s'ensauver*, *s'entourner*, *s'encourir*, but *encourir*, to run the risk of, etc. *En* enters into a large number of Gallicisms. So, *j'en étais là*, "I had reached that point in my thoughts."

12.—7 (foot-note). *Mistral*, the friend of Daudet, and whom he has described in one of his "*Lettres de mon moulin*." With the two other Provençal writers and poets, *Aubanel* and *Roumanille*, he has restored, by means of what is called the *félibrige* movement, to some of its former glory and importance "that beautiful Provençal language, more than three quarters Latin, which queens have spoken formerly, and which now our shepherds alone understand."

26. *batons*. The "strokes" of the copy-books.

13.—30. *Angelus*. (1) A prayer which contains several *Aves*; (2) the prayer in honor of the mystery of the Incarnation, from its opening words, *Angelus Domini*; (3) the morning, noon, and sunset hour consecrated to this prayer.

80. *trompettes*. Eng. *trumpet*. Cf. also "the last *trump*," and *trombone*. *Tromba*, It., akin to *tuba*, Lat., with insertion of *r*; in both cases meaning *tube*, then *trumpet*. From the custom of charlatans at fairs blowing trumpets, *tromper*, which meant the act, came to mean the deceit in connection with such men or places. From *tromper* comes Eng. *trumpery*, trash, idle talk. Secondly, notice the diminutive *-ette*, whose origin is unknown, but which, with the assimilated forms of the Lat. diminutives, is so common in French. They give a

playful or affectionate tone. Their peculiarity is, that the primitive having disappeared, the diminutive has often kept the fuller meaning. Thus *lunette*, *alouette*; so *abeille* (*apiculam*), *agneau* (*agnellum*).

LE PORTE-DRAPEAU.

15.—1. *en bataille*. For the regular *en ordre de bataille*. *Bataille* from a popular *batalia*, Lat., for *pugna*. From the same root come the French or Eng. *battre* (perhaps same as *beat*), *batterie*, *combat*, *debate*, *abattoir*, etc.

6. *fier régiment*. *Fier* (Lat. *ferus*) is used familiarly or colloquially to mean *grand*, *remarkable*, because a *violent* thing is strong, great; then in a good, or ironical bad sense, it gets the meaning *famous*, *precious*.

10. *rase campagne*. "Open country." *Campagne*, through Lat. *campus*. Before the unification of France each province had its own dialect. In Picardy, a hard *c* was preferred in pronunciation. The gradual political preponderance of the Ile-de-France district, in which Paris was situated, imposed its own dialect as the official, court, and hence literary language on the other provinces. Some Picardy forms proved the stronger; or both forms survived side by side. Thus, *campus* gives *champ* and *camp*, *carta*, *charte*, and *carte*. So, *Champagne*, Lat. *Campania*; from this in its meaning of plain comes the modern Roman "*Campagna*." From the province, the wine. Cf. also "*campus*," *campaign*, etc.; *à la campagne* or *en campagne*, "in the country," and then, "on a vacation."

14. *gamelles*. The soldiers' wooden bowls or tin platters. *Être en gamelle*. "To mess."

18. *drapeau*. An old German word as in our *trappings*, decorations (*d* = *t*; cf. *Blut*, blood; *gut*, good). A dim. of *drap*. Cf. Eng. *drape*, *draper*, *drapery*.

19. *sombrail*. Is said of a ship—to founder; here, figuratively, "disappeared (with idea of falling) in the smoke." It is the same word as *sombre*, Eng. *sombre*, and meaning (from Lat. *ex-umbra*) to go into the *shadow* of the abyss of waves.

21. *juron*. Oath in the bad sense of "swearing;" *serment*, oath, as of allegiance, and implying obligation, or the intervention of some religious sanction. *Juron*, in familiar style, and of a favorite oath; *jurement*, general, and less colloquial.

16.—11. *bête à trois brisques*. In card-playing, *faire la bête* is "to follow suit," *bête* and *brisque* both being games; but *brisque* is also the "trump," so that the expression seems to be an "old fool with (only) three trumps," and this number making it impossible to win, it is used of a man hopelessly handicapped in the game of life.

13. *galon*. Eng. *galloon*. The root of this word is probably the same as that in *gala*, *gallant*, *gallery*, i.e., the day, the person, and the place of festivity; since mirth is expressed by song, the root is the *gale* of *nightingale*—the bird "making merry at night by song."

19. *même*. *Même*, which has passed through the forms from Low Latin *metipsissimus*, *metipsimus*, *medisme*, *meisme*, *mesme*, to modern *même*, illustrates the three fundamental laws of derivation from the French, formulated by Brachet: 1. Persistence of the Latin accented syllable (*isse*). 2. The dropping of the medial consonant, *me(d)isme*. 3. The suppression of the unaccented short vowel immediately preceding the tonic vowel, *metips(ë)mus*. A fourth rule of almost as wide application is found in the dropping of the *s*, the contraction being indicated by a circumflex, which (the French detesting a harsh sound) was not pronounced. Cf. *bête* (*bestia*), *fenêtre* (*fenestra*). This *s* remained written until the middle of the eighteenth century.

20. *Tutoyer* is to say *tu*, *thou*, to a person. The language uses it as a mode of address: 1. From superiors to inferiors; 2. as a term of affection with family or friends; 3, as introduction to insult; 4, to animals.

20. *mon brave*: a term half praise, half patronizing. If we trace the etymology, we find *brave* means *fine* (cf. in all his *bravery* = finery); hence, it is exactly our "my *fine* fellow."

24. *Du coup*. *Tout d'un coup* looks rather at the present result of a past preparation. *Tout à coup* is the sudden but indefinite present. *Du coup* is the immediate result of a simultaneous present, if we may so define it.

17.—5. *prêtre*. Formerly *prêtre*, Lat. *presbyter*. Gk. *πρεσβύς*, old, whose comparative, *πρεσβύτερος*, meant "older," "elder." The *Presbyterian* Church is, therefore, the one with *elders*; with the political use of the term in Gk., compare our *aldermen*. That *Presbyterianism*, the incarnation of Calvinistic Protestantism, and *prêtre*, the minister of Catholicism, should be from the same root, is a stimulating idea, and proof of a common heritage of religious tenets. Eng. *priest*. The French *presbytère* means the priest's house, the *presbyterium*.

9. *d'un air de dire*. *D'* here belongs to the construction where *de* is taken absolutely to express manner, condition, state, etc.

10. *Essayez-donc*. "Just try;" the colloquial use of *donc*, to give life to the sentence.

12. *Borny*. In the *Département de la Moselle*, where, Aug. 14, 1870, the Prussian army under General Steinmetz was repulsed with a loss of 5000 men.

12. *Gravelotte*. In the same department. On the 18th of August, 1870, a battle was fought here between 140,000 French with 450 guns and 211,000 Germans with 700 guns, which resulted in the loss of 25,000 Germans and 15,000 French. Called also Rezonville or St. Privat.

16. *Metz*. The chief town of the Moselle, surrendered Oct. 29, 1870, to the Prussians, with 1341 guns, 66 mitrailleuses, 300,000 rifles, 2000 artillery trains, the flags, and 173,000 men, by Marshal Bazaine, who, for his supposed treason, was condemned to death, but escaped to live and die (1888) in Spain. Cf. p. 19, l. 5.

20. *ennui*. A word which, like *distrain* and many others, expresses a shading we can scarcely render into English. It is better in these cases to transfer the same word.

21. *chef*. Eng. *chief*, from Lat. *caput*, head. For euphonic changes, cf. *chez* from *casam*, *chèvre* from *capram*, and the very rare passing of *p* into *f*, through *b* and *v*, cf. *nêfle* (*mempilum*), thus: Lat. *caput*, Low Latin *cabo*, Old French *chève*, modern *chef* (now supplanted by *tête*, old *teste*, from Lat. *testam*, an earthen jug, then the resembling skull, *testa* itself being akin to *terra* and *torrid*, because from a root meaning

to dry). *Chef* survives in *couvre-chef*, Eng. *ker-chief*, a bandage for the head, *chef-lieu*, the "head-city," and *chef-d'œuvre*.

21. *soldat*. From Lat. *solidatus*, the man who has been paid in "solid" coin. Hence, French *sou* (formerly *sol*), the coin (cent); *solde*, pay (the piece of money passing into the sum paid), and the slang term "some of the 'solid'"; Eng. *soldier*, Ger. *Soldat*.

26. *faubourg*. The Lat. *foris* and *burgus* = *outside the city*, the latter being the Ger. *Burg*, Eng. *borough* (cf. *Lewis-bury*, *Dan-bury*); *burgess* (House of *Burgesses*, in Virginia history), the French *bourgeois*, inhabitant of the town. Secondly, compare *bourgeois* from *Burg* (the fortified town), *villain* from *ville* = *villa* (the farm or country place), *citoyen* from *cité* (*civitas*), the city's *citizen*. Thirdly, distinguish *ville*, the collection of houses, by extension from *villa*, and *cité* (*civitas*), the political idea of a city. Fourthly, note *citadelle*, Eng. *citadel* (the diminutive—the little city crowning the height); *la bourgeoisie*, the great middle class in France; *la Cité*, in French history, the old part of Paris.

18.—4. *trois couleurs*. "The flag," "the tricolor" (red, white, and blue, in three broad, perpendicular bands).

13. *qu'on le fusille*. Subjunctive as imperative. Depending on *faites* or some such form understood. The logical connection of these two moods with each other and with the indicative is seen (a) in that the imperative depends, in command, entreaty, etc., on another word, "I order *that* thou shalt or mayest go, I wish *that*," etc.; (b) in that the missing imperatives are supplied by subjunctives; (c) that the indicative furnishes the imperative forms; (d) that irregular third plurals indicative generally condition corresponding forms in the three singulars and third plural subjunctive. We may state this as a logical ratio: Ind. : Impv. :: Impv. : Subj.; or, Impv. : Ind. :: Subj. : Impv.

13. *laisser*. Used with infinitives, the two words become practically one expression. Note especially *laisser-faire*, the policy of non-interference, a term transferred to English; *laisser-aller*, a carelessness in business, dress, etc.

22. *équiper*. Formerly *es*—as in *esquip*, *équiper*, *equip*. It meant to furnish a *skip* (= Eng. *ship*, Ger. *Schiff*), whence

skipper, the captain. By extension from the meaning of machinery to mount a ship, we get its modern additional uses of (1) a carriage, "equipage" (so, Eng.), implying a certain "style" or grandeur, and (2) a crew or ship's company. A common carriage = *voiture*; cab or hack = *fiacre*. Here "artillery" (gun-carriages).

23. *Tonnerre*. "*Thunder*." Cf. German similar use of *Donner*. From Lat. *tonitru*.

24. *pas toujours* would mean "they won't keep mine forever," "for good." We must say: "they won't have mine all the same," "just the same." Very colloquial.

25. *du côté*. "In the direction of." *Côte* is the Lat. *costam*, a rib; *côté*, from the Low Lat. *costatum*, from *costa*, is "the side," giving us *coteau*, the slope of a hill; *côte* has the dim. *côtelette* (Eng. *cutlet*), "a little rib." We can explain the genitive as dependent upon a suppressed clause of direction after a verb of motion: "to run (in the direction) of the side of the city."

28. *Fremissants*. *Fremir* used first of the noise of foliage, then of the state of mental shuddering or nervous vibration.

29. *maréchal*. Low Lat. *mariscalcus*, O. Ger. *marah-scale*, "horse or mare servant," Ger. *Marschall*. *Maréchal-ferrant*, a "farrier."

19.—3. *M'enlever mon drapeau*. A common and forcible French construction. Exclamatory infinitive depending upon a suppressed verb, as we say "to think he dared to take."

5. *carrosse*. It. *carrozza*—but from Lat. *carrus*. A carriage. Cf. *char*, a *car*; *charette*, a *cart*; *chariot* and French *char-à-bancs*, a kind of long and light carryall. *Carrosse* implies luxury of appointment, the carriage of a lord or grandee. Bazaine was brave, but his ambition made him untrustworthy. He had been the military commander in Mexico at the time of the occupation by the French (1862-1867), and had been notorious for his greed and harshness.

7. *c'est à moi*. "It's mine." A relic of the dative of possession in Latin.

7. *défends qu'on y touche*. The survival of the subjunctive constructions from the Latin requires *ne* with most verbs in dependent clauses, of wishing, fearing, admonishing, etc. *Défendre*, however, is one of the expressions which omit the *ne*.

17. *entendre*. Colloquially: "But Hornus didn't so understand it."

18. *planton*. "Orderly" (usually *ordonnance*) rather than "sentry" (*faction*), as the sense seems to require.

28. *F . . . -moi la paix*: for *Fiche-moi la paix*, written thus because considered a very vulgar expression. *Ficher le camp* means to run away (to fix the camp "in the mud" and leave it, etc.). Hence, *fiche-moi la paix* will mean "go away so that I may be quiet (have peace)." [Littré's tentative explanations are incomplete and unsatisfactory. The best and most plausible latest interpretations are to be found in Timmermann's *L'Argot Parisien*, which gives this last explanation.] We find, however, in both good prose and poetry forms like "un *fichu* compliment," "a poor compliment;" "une *fichue* affaire," "a deuce of an affair, or, business;" while "se *ficher* de," "to make game of," or "to pay no attention to," is universal, if inelegant, and generally tolerated, (There is still another interpretation, unnecessary for our purpose.)

20.—6. *porte-drapeaux*. In the plurals of compound nouns, if the compound consists of two nouns, or a noun and an adjective, both are in the plural; if a preposition connects them, or there is another qualifying word than an adjective, the principal word alone is plural. In general, if the noun is preceded by a verb, even the noun remains unchanged. We may thus write either *porte-drapeau*, or, by the second rule, *porte-drapeaux*.

21. *Et vous vous en alliez ainsi*, etc. A good instance of the French apostrophizing of things inanimate, but representing a principle of "life," "vividness," "personality," characteristic of the race and the language.

27. *plis passés*. "Faded folds."

29. *visé*. "Aimed at." *Visé* is said of documents which have been indorsed (struck at, stamped, signed, is the development).

32. *Il s'agissait bien de reçu*. *Bien* is the main word, and equal in ironical force to the old "forsooth." "As if a receipt was the point"—"at stake."

21.—11. *Ivre*. Here not the state but as if the result of intoxication; "mad;" *éperdu*, "desperate." *Ivre* from Lat. *ebrius*

[*c* to *i*, as *pire* (*pejor*), *six* (*sex*); *b* to *v*, as *avoir* (*habere*) *fire* (*fabam*)]. Cf. *inebriate*.

20. *foudroyé*. From Lat. *fulgur*, lightning. A Latin *l* changes to French *u*, as in *ube* (*albam*), *autre* (*alter*). The intermediate forms of old French are still seen in words like *fol*, *bel*, which remain, or *sol* = *sou*, *mol* = *mou*, which lasted until late. *Foudre* is a noun of double gender, feminine in general, masculine in elevated, poetical, or figurative style.

LE SIÈGE DE BERLIN.

A story which has not only its individual charm, but in a period of national disaster would be subtly soothing, by recalling the greatness and glories of the first Napoleonic régime.

22.—1. *avenue*. From Lat. *ad* and *venio*.

1. *Champs-Élysées*. "Elysian Fields," *elysium* being the Greek heaven. The avenue leading from the *Place de la Concorde* to the *Arc de Triomphe de l'Étoile* is perhaps the finest avenue in the world. The arch, the largest of its kind, was built to commemorate the victories of Napoleon I., and stands as the centre of the *Étoile* (star) or *rond-point*, so called because twelve fine avenues diverge from this round point like rays.

3. *trottoir*. That on which one trots, the pavement. *Tr* = *tl*, both liquids; hence, Lat. *tolutim* (*trot*), adv., used of horses, from *tollere*, to lift (the feet).

10. *ce terrible mois d'août*, because of the crushing defeats of the French, in quick succession, at Wissembourg, Forbach, Reichshoffen, Gravelotte.

13. *colonel*. So called because leading the first company or "little column" (It. *colonello*) of the regiment. *L* and *r* being interchangeable liquids, the Spanish said *coronel*, whence comes our pronunciation of *curnel*.

13. *cuirassier*. Through It. *corazza*, in turn from Lat. *corium*, French *cuir*, leather. Heavy-armed cavalry, whose breast-plate was formerly of leather, later replaced by metal.

13. **premier Empire.** France under Napoleon I., from 1804-1814.

16. **Devinez ?** Omitting the pronoun gives a lively turn.

18. **Wissembourg.** The French with 4500 men and 18 guns were defeated here by 44,000 Germans and 72 guns August 4, 1870,—the first important battle of the Franco-Prussian War.

23.—3. **toison.** Lat. *tonsionem*, from *tondere*, to shear, where the act has become the object shorn. "Fleece." *Toison d'or*, "Golden Fleece." Here, "a thick head of hair." Cf. Eng. *tonsure*.

14. **MacMahon.** Marshal, commander of the first army corps, leader of the *Versaillais*, with whom he crushed the Commune. President of the reorganized French Republic from 1873 until his resignation in 1879.

18. **avons affaire.** In many verbal phrases the indefinite article is omitted. Cf. the idioms with *avoir* and *faire*; *mettre fin*, *prendre garde*, etc.

18. **Hémiplégie.** Paralysis of one side.

22. **Reichshoffen.** August 6, 1870, 86,800 French with 181 guns under MacMahon were defeated here by 96,200 Germans with 342 guns. The charges of the French cuirassiers in this battle will live as one of the most splendid struggles in military history. Called also the battle of Wörth or Fröschwiller.

25. **prince royal.** Afterwards the Emperor Frederick of Germany.

28. **limbes.** Lit., the place where, according to Catholic doctrine, the souls of the saints of the old dispensation and of unbaptized infants awaited redemption. Then the dotage of old age. So called because this place was imagined to be on the border (Lat. *limbus*) of hell. In this connection always plural. Cf. our (1) theological (2) slang: to be "*in limbo*."

29. **toujours est-il (vrai) que.** "Nevertheless." French, like German usage, inverts the sentence, when something else (usually an adverbial phrase) than the subject opens the sentence.

24.—30. **Frossard, Charles Auguste (1807-1875).** Commander of the second army corps who, Aug. 6, 1870, with 24,000 men and 70 guns was beaten by 38,400 Germans and 120 guns at Forbach or Spicheren,

25.—1. A splendid touch of patriotic pride.

7. nous avions beau. *Avoir beau*, "to do uselessly," is, according to Littré, to have a beautiful chance, weather, time; then, to have free field. By extension, "you may do what you can, but it will not avail."

24. investissement. The siege of Paris began September 21, 1870, the capitulation was on January 28, 1871.

27. banlieues. "Suburbs." Lit. the place (*lieu*) over which the *ban* or proclamation (cf. Eng. "marriage banns") of the lord to his vassals extended.

26.—18. roi de Rome. Napoleon II., son of Napoleon I. and the Empress Marie Louise of Austria, who was called King of Rome from his birth at Paris, in 1811, until the second abdication of his father in 1815, after which he was called Duke of Reichstadt. He lived with his grandfather, the Emperor Francis I. of Austria, and died in 1832.

16. rocher de Saint-Hélène. Probably a piece of rock from the island where Napoleon spent the six years of his exile from 1815 until his death in 1821, after having given himself into English hands. For an estimate of the circumstances, cf. Heine, *Das Buch Le Grand*, chap. IX.

16. sous globe. "Under glass." Article omitted.

18. tenue de bal. "Ball dress."

18. manches à gigots. "Leg-o'-mutton sleeves."

21. raideur engoncée. *Engoncé* means with the head sunk into the shoulders. Then, in general, stiff, awkward. "That awkward stiffness which was the charm of (the style in) 1806.

31. Sedan. Napoleon III. capitulated here on September 2, 1870, surrendering himself, 32 generals, 90,000 men, and 408 guns as a result of the fruitless battle the day previous.

27.—7. semaine. Lat. *septem—mane*. Cf. Eng. *fortnight* = fourteen-night; and *sennight*.

18. préchi-prêcha. From *prêcher*, lit. "*preachings*," "eternal repetitions." The French are fond of such expressions, partly diminutive and affectionate, partly onomatopoeitic. Cf. *bredi-breda*, *queussi-queumi*, and Eng. *ka-me*, *ka-thee*.

25. L'indemnité, etc. A hit at Germany, which made France pay for the war, and, besides, took away her provinces, and at

the Germanizing these, against which "*La Dernière Classe*" was the simple and powerful protest.

28.—18. *retraite de Russie*. Refers to the annihilation of the army of Napoleon I. in 1812 by the rigors of the retreat during a Russian winter. For the most brilliant account, consult Ségur, "*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'Année 1812.*"

30. *porte Maillot*. The *Champs-Élysées* are continued on the other side of the Arc de l'Étoile by l'*Avenue de la Grande Armée*, which runs into the *Avenue de Neuilly* through the *Porte Maillot*, at whose side is an entrance to the *Bois de Boulogne*. Maillot is from the "*jeu de mail*," formerly played there. "*Mail*" is from the *malleum* or *mallet*, with which the ball was struck. Cf. *Pall-Mall* (where *pall* = ball) and the *Mall* in London.

33. *salve*. From Lat. *salve*, hail! The effect for the word. "*Salutes.*"

29.—1. *Invalides*. The *Hôtel des Invalides* was founded in 1670 by Louis XIV., "to assure a happy existence to soldiers who, mutilated or infirm old men, should find themselves without resources after having whitened under the flags or shed their blood for the Fatherland." The "*Soldiers' Home*" of France. It was meant to accommodate 5000 pensioners. It contains the magnificent tomb to which Napoleon's remains were transferred in 1840.

8. *Busenval*. The name of a castle near Paris, which gives its name to the last attempt of the beleaguered garrison of Paris to make a *sortie*, Jan. 19, 1871.

8. *gardes nationaux*. The reorganization at the time of the Franco-Prussian war of the old militia of the French Revolution, which in turn was the continuation of the *garde bourgeoise* in contradistinction to the *garde royale*. Lafayette was, in 1789, the first commander-in-chief of this national guard.

7. *bonhomme*. Cf. O. Eng. "*goodman*," "the master of a house." "The worthy man," with an idea of guilelessness.

11. *derénavant*. Lat. *de hora in ab ante*. Cf. *alors, ad illam horam; lors, illa hora; or, hora*. (The *s* is from the form *horis*.)

25. *Lutsen*. A little village near Leipsic, in Saxony, in the heart of the region which has, within a small radius, seen

more fighting than perhaps any other place, and associated with the names of Gustavus Adolphus, Tilly, Wallenstein. Napoleon, and the latter's victory, May 2, 1813, over "the Allies," Prussians and Russians.

26. *aigles*. Lat. *aquilam*. *A* = *ai*, as in *pair* (*par*), *aimer* (*amo*); *gl* = *gl* as in *église* (*ecclesiam*). Notice "*un aigle*," an eagle; "*une aigle*," a standard. Napoleon made the eagle, as in Roman history, the emblem of Imperialism.

31. *où*. For *à laquelle*. *Où*, by a remnant of usage from the "classical" period of the language, is constantly used as a relative pronoun, and in dative and ablative relations.

33. *Tuilleries*. The palace built by Catharine di Medici in the sixteenth century, and which from 1800-1870 was the permanent official residence of the head of the State. Almost entirely destroyed by burning at the hands of the Communists, its site has been added to what was the king's private garden, and turned into a public promenade. Called thus from the *tile-kilns* (*tuileries*, *tuile*, a *tile*) which formerly stood there.

30.—4. *Milhaud*. One of Napoleon's most brilliant cavalry generals.

6. *harnaché*. From *harnais*, Eng. *harness*, Ger. *Harnisch*, from the same root as Eng. *iron*, Germ. *Eisen*, and meaning first the *iron* armor of a man, and then anything akin, as for the horse, etc.

8. *persiennes*. "*Persian shutters*." Cf. our use of "*Venetian blinds*."

9. *Lazaret*. It. *lazaretto*, "pest-house." From *Lasarus*, whose disease the Middle Ages assimilated to the leprosy brought back by the Crusaders. Then any one afflicted with an epidemic malady was destined for the *lazaretto*.

17. *tambours d'éna*. *Jena*, a city in the grand-duchy of Saxe-Weimar, where Napoleon on October 13, 1806, and aided by the victory of Marshal Davout at Auerstadt the same day, annihilated Prussia.

21. *Schubert* (1797-1828). A great German musician, famous particularly for his beautiful "Ballads."

24. *uhlans*. "*Lancers*." So called from the Polish word *ulu*, a lance, of great length, which they carry.

27. *raide*. Usually spelt *roide*, but pronounced in either case *red*. Lat. *rigidum*. *Être tué roide, tomber roide mort*, to die suddenly, because of the "*rigidity*" of the muscles.

LA DEFENSE DE TARASCON.

Tarascon is a town in what was formerly part of Provence, from which Daudet draws the hero of his three "*Tartarin*" novels—amusing and not unkind satires on the characteristics of the people (his own compatriots); traits which may be summed up as enthusiasm, exaggeration in word and act, the boastfulness which results from both taken together, fiery temper, and an abnormal sense of honor—qualities which do not prevent kind-heartedness and a certain cowardice. Daudet has prefixed to his first *Tartarin* novel: "*En France tout le monde est un peu de Tarascon.*"

31.—14. *du bon soleil du bon muscat plein*. The double inversion (subject and predicative adjective) is rare, but most emphatically brings out the complementary phrases *du . . .*, *du . . .* following *plein*. Note also that *plein* thus agrees in the singular with the nouns it follows, instead of logically with the subjects *rues, caves*.

32.—2. *Midi*. *Mid-day*. Lat. *media* and *dies*. *Le Midi*, "the south," as in analogous phrases we speak of the "Land of the Midnight Sun," "the Levant."

Title. *Orpheons*. "Choral Society," named after the first one founded in Paris in 1833, which adopted as its patron "Orpheus," the musician of antiquity, whose playing moved birds, beasts, trees, rivers, stones, and men.

5. *Alpilles*. Small mountains or spurs of the *Alps*. The Gauls called all high mountains *Alps*; the Romans, adopting the term from them, applied it to the Gallic ranges. It comes probably from a Celtic root akin to Lat. *albus*, white, referring to snowy tops. This passage contains a reference to the political predilections of Provence, always of independent spirit, as a remnant of its own former royal dominion.

8. **le 4 septembre, 1870.** The date on which, Sedan having fallen, the Empire was declared to be over, and the Republic was proclaimed.

8. **Attila.** The leader of the Huns who appeared suddenly and swept over Europe in 451-452. Then, any invader. Here, the Prussians besieging Paris, with a covert if somewhat unjust reference in the name to pillage and a survival of Teutonic brutality. Yet for the truth see Daudet's *Les Palais d'Été* in his *Souvenirs d'un homme de lettres*.

14. **rué.** Lat. *rugam*. Lit., the furrow in the earth; then, by extension, the row, rank, line. Or, by metonymy, the furrow for the whole; as, for instance, in a Pompeian or Roman street, in whose narrowness the same lines had been worn, and had become the synonym for the street.

15. **Vous secouent.** Ethical dative, as we meet it so often in Shakespeare, etc. (cf. He steps *me* to her trencher; Here's a skull now hath lain *you* i' the earth). Cf. p. 84, l. 25.

16. **romances.** Sentimental songs. *Romans*. "Novels." *Les Romantiques*: in French literature, the band of authors, headed by Victor Hugo, who broke down the theories of the "classical" or "formal" school. These terms, with *Romanesque*, *Romantic*, etc., are due to the fact that the first *romances* were written in the *Roman* or *Romance* language, that one which, while never existing independently, is yet the name given to the speech intermediate between Latin and French or Spanish or Italian or Provençal or others, called "les langues *Romanes*," "the *Romance* languages." The imaginative element being characteristic of these people, and reflected in their prose and poetry, *romance* became synonymous with our "fiction" (*figere*, to imagine; *fictitious*). Cf. also the *Romanisch* dialect, still spoken in some parts of Switzerland, where Cæsar's colonists and soldiers left it. All from Lat. *Romanus*.

17. **boutique.** Popular corruption of Lat. *apotheca*, Gk. ἀποθήκη, whence Eng. *apothecary*. Here, "shop."

19. **garçon.** It has the three senses of (1) boy or youth, (2) waiter, (3) bachelor. Here, "clerk."

22. **fanfare.** "Brass-bands" or "military music." A

Spanish word which means "boasting" furnishes the root. Then, the expression of the boasting by horns, etc.

33.—2. le cours. "The promenade," "*courses*," "current." From Lat. *curvus*. Carefully distinguish the homonyms: *la cour*, Lat. *cortem*, the yard, court, then the royal "court" (the Lat. is the same as Gk. *χόρος*, Ger. *Garten*, Eng. *garden*, Lat. *hortus*); *courre*, a hunting term, Lat. *currere*; *cours*, *court*, personal verb forms of *courir*, to run; *court*, short, Lat. *curtus*, Eng. *curt*. Cf. also *coursier*, a "courser."

5. barcarolle. The song of the *barcaiurolo* or Venetian gondolier. From *barque*, Eng. *bark*, "canoe."

6. Marseillaise. The national song of France, composed by Rouget de Lisle, in Strassburg, April. 24, 1792, in one evening (both words and music). Sung by the first band of revolutionists from Marseilles as they marched into Paris, July 30, it became the great song of liberty, later proscribed by resurrected royalty, but always the stimulus to or the proof of freedom.

9. Chant du Depart. It was written by Joseph de Chénier, brother of the more famous French poet André Chénier, in 1794, and is almost as famous as the *Marseillaise*.

9. chaise. Lat. *cathedra* (*th* dropping out and *dr* = *r*). It is the same as *chaire* in form, the *s* being due to the *sésaiement* of the Parisian dialect in the fifteenth century. "*Zéayez*" is to give the *s* sound to soft syllables like *j*, *g*, *ch*. We have thus two forms which were formerly interchangeable but are now limited: *chaise* = Eng. *chair*; *chaire* = pulpit, professional *chair*, i.e., the office. Cf. *chaise*, Eng., as in "post-chaise," and notice *cathedral* is an adjective: "*cathedral church*," the one with the bishop's chair or throne (*καθέδρα*). Chairs in the public parks are rented for two cents.

9. prix fou. "*Un prix fou*," an excessive, "crazy" price, with a touch of absurdity attached.

13. cavalcades. With *cavalier*, *cavalry*, from Lat. *caballus*, a horse; which by softening of *c* to *ch* gives *cheval*, horse, whence *chevalier*, *chevalerie*, Eng. *chivalry*. Cf. *chevaux-de-frise* and *cheval-glass*, large enough (supposably) for the reflection of a horse

19. *carrousel*. A tournament. Now, "a merry-go-round."

20. *François*. Francis I. of France reigned from 1515-1547. In the war against Charles V. of Austria and Spain he was defeated, and taken prisoner at Pavia (1525). Francis was a generous patron of the arts and literary men, and founded the *Collège de France*.

21. *cercle*. The French equivalent for our "club."

24. *écu* (Lat. *scutum*, shield). From the effigy formerly on coins. Then, *écu* = a "crown." Now used in phrases like *de beaux écus* as a general term for money. Here, "shields."

29. *mistral* (Lat. *magistralis*): the "master-wind." The N. W. wind in the Mediterranean.

34.—3. *reîtres*. Eng. *rider*. A term introduced in the fifteenth century. Like the modern Ger. *Reiter* or *Ritter*, a knight. Used here only because the historical soldiers were represented. "*Un gros*" is classical for "*une troupe*," "*une foule*."

5. *tout est perdu*, etc. The phrase attributed to Francis at his surrender.

5. *fors*. The Lat. *foris*, and the same as Eng. *door*, Ger. *Thür*. "Beyond the door," then "outside," then "except."

6. *Digo-li que vengue*. Provençal for *dis-lui qu'il vienne*. Exactly our "Tell him to come on, my good (fellow)," "my man."

10. *ces—Rhône*. (1) The compound predicate used as subject is summed up by *il*; (2) the *que* which should follow the comparative *plus* is suppressed by the inversion.

17. *café de la Comédie*. In French provincial towns the *café* next or near the theatre is often so called.

18. *qu'il fallait*. "That you should have heard them." (1) Do not translate *falloir* by "it is necessary;" (2) distinguish *faillir* and *falloir* [*faire faillite*, to "fail" (in business)]; (3) *faillir*, to come near, fail, just miss, takes *de* when referring to the subject; in other cases *à*; but *de* may be omitted.

19. *Ah ça (c'est trop fort)*, or some such phrase understood).

20. *tron de Dieu*. A favorite Provençal oath. *Tron* or *tonnerro* = *tonnerre*! *thunder*! *Donner*!

27. *repâtre* is generally used only in the past participle *repu*.

35.—2. *Dijon*. Capital of the ancient duchy of Burgundy; surrendered to the Prussians, October 31, 1870.—*Lyons*. The second city of France, and famous for its silk-trade.

4. *cavales*. "Mares." The usual term is "*juvent*."

14. *chassepot*. The rifle named from its inventor, and which at the time revolutionized musketry.

Title. *Francs-tireurs*. The name given to a corps of light-armed troops in the Revolution, revived in 1870. See Daudet's story of the same name in "*Souvenirs d'un homme de lettres*."

24. *Espingoliers*. The *espingole* is a "blunderbuss," and comes through the real form *espringale* from the Ger. *springen*, because of the recoil, so much more powerful owing to the short barrel and wide mouth.

26. *centaurées*. The "*bluet*" or "corn-flower."

36.—3. *la promenade*. Most French towns have a "*cours*" or "*promenade*" or "*jardin anglais*," the town-park; "on the avenue."

4. *Abruzzes*. The *Abruzzi* mountains in Italy, a region famous for its brigands. Note the connection between *brigade*, with its derivatives *brigadier*, *brigand*, and *brig*, *brigantine* (pirate ship), all from a root meaning either (a) to be busy, then busy in a bad way; (b) to struggle, hence *brigade*.

5. *en croc*. "Curled up" (fiercely).

5. *flamboyant*. Eng. *flaming*. *Flambeau*, a torch. *Retraite aux flambeaux*, a torchlight procession. *Flamboyant* is also a term for a style in Gothic architecture.

7. *yatagan*. A Turkish word for "sword."

10. *coutelas*. "*Outlass*." From Lat. *cultellus*, a little knife, from *cutter*, a "ploughshare."

13. *Le diable*, etc. "The deuce of it all was, that by dint of." *C'est* is resumptive of the separate and emphatic subject-clause.

Title. *Lapins de garenne* is said, according to Littré, to mean a rabbit better to eat than the *lapin de choux* or *de clapier*. *Garenne* is the Eng. *warren*. (Cf. p. 56, l. 12.) *Lapins de garenne* are thus those carefully nurtured, the *lapins de clapier* being those burrowing themselves in the *terriers* or

holes (cf. Eng. *terrier*, a "burrow-dog") in a free state. The reference here is to the "show-soldiers" in contrast with the "workers;" or the "stay-at-homes," "home-guards," and the "fighters."

16. *décret de Bordeaux*. The *Gouvernement de la Défense Nationale*, organized as the provisional government in Paris by the deputies of the Seine, Sept. 4, 1870, was transferred to Tours and later to Bordeaux, where Gambetta, who had escaped from Paris in a balloon, became its leader. It lasted until the meeting of the *Assemblée Nationale* in Bordeaux.

On Dec. 27 a decree was published by which no men who had been ministers, generals, councillors of state, prefects, or even defeated candidates under the Empire, were eligible for election to the National Assembly. Gambetta's superb energy and patriotism saved France from even worse calamities than befell her, and established the Republic still existing.

22. *capitaine d'habillement*. "Quartermaster." The point is, that he too had probably never seen service.

37.—5. *une*. Its noun is not suppressed, but anticipated by the *en*.

6. *Beaucaire*. On the right bank of the Rhône, opposite Tarascon, famous for its fair founded in 1217 to which Daudet often refers. One of his most powerful and pathetic *Lettres de mon moulin* is *La Diligence de Beaucaire*.

12. *le bon roi René*. "Good King René" of Anjou, Count of Provence and Piedmont, King of Sicily and Jerusalem, etc., gradually lost, or, for the sake of peace, gave up, all his possessions. He was passionately fond of poetry and the arts, and the patron of the Troubadours.

17. *Eplanade*. Lat. *ex*, *planare*, Eng. *plain*; "the levelled place;" the "*eplanade*."

22. *fable*. Lat. *fabulam* (cf. *tabula*, *table*), from *for*, *fari*, to speak. Cf. *forum*, the place of speaking, and our *forensic*; "the talk" of the town.

32. *La mairie*. Metonymy of place for person. So, *la préfecture*. *Maire* = *mayor* = Lat. *major*, i.e., the chief man in the city. Every *département* has a *préfet* at its head.

38.—1. *Va pour la*. *Va* in such exclamations has a double force, either good or bad, according to the context. Thus, *va*

pour cela, agreed, "done." But, *va . . .*, contemptuously, as we say "Go to—Jericho;" *pour* (as far as) or (in reference to) (your proposition about the prefecture).

8. *porter la parole*. Simply, "to speak."

12. *Qu'à vous, qu'à moi*. Strengthenings of the datives *vous, me*, by emphatic repetition.

17. *venaient d'adresser*. "Had just sent to." Differentiate carefully the common idioms with *venir*. *Venir*, to come; *venir de* (with infinitive), to come from doing something, to *have just* done something; *en venir à* (with infinitive), to go as far as to do something; *vouloir en venir à*, to wish to come to, i.e., as in *où voulez-vous en venir*, what are you aiming or driving at; *être le bienvenu*, to be *wel-come*.

26. *Sur ce*. Really a relic of a like use in the legal language which has passed into the popular and also the conventional style. It sums up absolutely a preceding phrase. It is also the last clause in the consecrated formula by which rulers close their letters: "*Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde.*"

Title. *Le Punch d'Adieu*. "The farewell." *Adieu*, lit. *je vous recommande à Dieu*. *Punch* is one of the terms, principally of sport, business, or eating, which the French have adopted directly from the English; e.g., *bifteck* (though *beef* is the French *bœuf*), *rostbif*, *punch*, *turf*, *sport*, *jockey*, etc. The English themselves got *punch* from India, as it means the drink of five ingredients (*punch* = 5).

28. *penaud*. "Sheepish." Really from *peine*, Lat. *pœnam*, *penalty*; that is, "with sense of shame or guilt," then, as result, "abashed."

39.—8. *petit jour blanc*. "Dawn."

9. *vivats*. Lit. "Let him live." "Hurrahs." Notice (1) that simple substantives from foreign languages, which have become French by frequent usage, even to the point often of taking accents, generally take *s* in the plural; (2) that many such terms are verb tenses, e.g., *accessits*, *debets*, *placets*, *quotibets*, *défcits*, *vivats*, etc. The last is first interjection, then noun. "Long live,"

11. *à quoi s'en tenir*. "Understood what it meant" (knew *on what* to depend).

16. *adjoint (du maire, understood)*. "Deputy-mayor."

25. *mirage*. Like *miracle* and *mirror*, from the root of Lat. *miror*, to wonder or to see. *Admire*, to wonder at.

UN DÉCORÉ DU 15 AOÛT.

40.—Title. *Décoré du 15 août*. The 15th of August was the birthday of the Emperor Napoleon I., and there was always on that occasion a series of promotions and a distribution of decorations, such as now takes place on July 14, the French "Independence Day."

1. *soir*. Lat. *serum*, late. Hence *soirée*, the evening, or an evening entertainment. Of two words on the same root, that in *-ée* means the time between the beginning and end of the shorter form: *an, année; jour, journée* (sunrise to sunset), etc. The termination *-ée* in French is not to be confounded with the fem. of the p. part. This fem. suffix is for Lat. *-ata* (masc. *-atus*, also *-utus, -uta*); the adjectives denoting possession of, and being directly from substantives. This suffix is attached to substantives to form other substantives which express either (1) the quantity contained in the primitive, e.g., *bouche, bouchée*, a mouthful; *cuiller, cuillerée*, spoonful; *assiette, assiettée*, plateful;—and consequently (2) the relation of times: *journée*, day from dawn to night, *matinée*, the whole morning. *Journey* is the extension of the time of a whole day's trip.

2. *orage*. Lat. *auram*, through supposed *auraticum*; *tempête*, Lat. *tempestatem*; *ouragan*, formerly *houragan*, from Spanish *huracan*; respectively: a storm (of any kind); a wind storm with or without rain or hail; a *hurricane*.

2. *Chélif* or *Schélif*, the largest river in Algeria, running through the provinces of Alger and Oran, and about 370 miles in length.

3. *Orléansville*, a city founded in 1843 by the French on the left bank of the *Chélif*; 131 miles southwest of Algiers. The

Romans had preceded the French in the choice of the site, as remains testify.

3. *ombre*. Lat. *umbram*. Its dim. is *ombrelle* = sunshade, while *parapluie* (from *parer à*, to ward off, and *pluie*, rain) is our *umbrella*. Cf. Ger. *Regenschirm*, rain-protector. Also Fr. and Eng. *parasol*.

4. *caravanserail*. Arabic: "house of the caravans;" then, "inn."

5. *lentisques*. Mastic or gum-resin trees. Whence Eng. *masticate*, originally to "chew gum."

10. *interprète civil*. As distinct from the *interprète militaire*. "Civil" is literally that which belongs to the *civilian* or *citizen* inhabitant of the *civitas* or *city*. Then it implies the "city manners" contrasted with the *boorishness* (Ger. *Bauer*, a peasant) of the dwellers in the wilds. So, *urbane* and *urbanity*, from *urbs*, city. Cf. also "*civilization*," and Old Eng. "*cit*."

10. *bureau*. The place, by extension, from the piece of furniture in it. The latter called so from the piece of "*bure*" or "*brown*" cloth with which it was originally covered.

13. *aga*. A military chief among the Turks, whence Mohammedanism has spread the term to the Arabs.

14. *hospitalité*. Lat. *hospitalitatem*, through *hospitalis* from *hospes*. Hence, *hospital*; French, *hôpital*. *Hospitale* gave old form *hostel*, modern *hôtel*, hotel. So, *hôte*, host; *hostelry*, *hostler*; *hospice* (in the Alps). Cf. *Spitalfields* in London, i.e., *hospital* fields.

17. *gourbi*. Arabic for hut or collection of tents; then, "villages."

18. *douar*. A temporary Arab village.

20. *pays*. Lat. *pagus*, district. *Pays-an*, the countryman. *Pagus* gives *pagan*. Fr. *païen*, as Ger. *Haid*, *heath*, gives *heathen*. *Pays*, country; *paysage*, landscape; *paysagiste*, landscape-painter.

41.—6. *haïk*, or *haïk* (from Arabic *hâka*, to weave), is both an under- and an over-coat; i.e., a large piece of woollen or cotton cloth worn *over* the tunic or shirt and *under* the *bernous* or *burnous*.

15. *palefrenier*. From *palefroi*, Eng. *palfrey*; that from Lat. *paraveredus*, "an extra-post-horse," which furnishes also the Ger. *Pferd*.

19. *châtelains*. With *château*, Eng. *castle*, from Lat. *castellum*, the dim. of *castrum*, a camp.

27. *divan*. The reverse of the principle explained in *bureau*. The room of the Turkish council of state; then the couch with which it was furnished. Hence, probably, *douane*, the custom-house.

30. *Kabyle*. The *Kabyles* are a part of the Arabian, or rather Berber, populations of Africa, who long and bravely resisted French domination in Algeria.

32. *brasero*. Spanish, and our *brasier*. *Brass, brazen*, and the term of "*braised*" meat are all due to the same idea of "*fire*."

42.—1. *bourneus*. The long, hooded Arabian outer cloak, in one sleeveless piece, of white wool; often with gold or silver thread running through it, and then made of any shade, and in stripes of various colors. The white are worn in summer, dark and thick ones in winter.

15. *asile*. Eng. *asylum*. From the Gk. negative α - and $\sigma\acute{\upsilon}\lambda\eta$, pillage, whose root is that of *spolium*, *spoils*. Thus, a place of refuge, or free from devastation.

16. *malgré*, etc. Formerly *maugré*, from *malum gratum*, with *bad grace*. *Mal* as in *malade*, *maladis*, *maladie*, Eng. *malady*: "in spite of the fever which consumed him."

81. *mosaïque*. Through *mosaicum*, *musaicum*, etc., from Lat. *musivum*, which is Gk. $\mu\omicron\upsilon\sigma\epsilon\iota\omicron\nu$, *museum*, the temple of the *Muses*. So, *musique*, *music*, meant at first any art pertaining to the *Muses*. *Mosaic* is the marquetry or tessellated work which adorned old temples.

43.—8. *Légion d'honneur*. The order founded May 9, 1802, by Napoleon I. It is given, according to its constitution, "1. To military men who have rendered distinguished services to the State in the war of liberty. 2. To citizens who, by their knowledge, their talents, their virtues, have contributed to establish or to defend the principles of the Republic or caused justice or public administration to be loved or respected." It was continued under the Restoration, and exists at present. Members wear the cross with the image of Napoleon on grand occasions, but a bit of red ribbon in the buttonhole of the lapel always. Hence, *le ruban rouge* is equivalent to "the Legion of Honor."

10 *Bach' Aga*.—The *bacha* is the Turkish prefect. The same as *pacha*, governor of a province, but, literally, protector (*pad*) of the king (*shah*). Cf. our *Pasha*, *Bashaw*; the *Shah* of Persia; and French *échec*, Eng. *chess* (and “check-” [or “king’”]-mate), Ger. *Schach*, the “game of kings.”

18. *bouillotte*. A game of cards.

19. *spahi*. (1) Name of a Turkish cavalry corps, then (2) of a corps in the French army of Algeria, made up from the native tribes.

20. *brevet*. So, in English. Cf. a lawyer’s “*brief*.” From Lat. *brevis*; thus, a “short” document; then, the title or diploma of an office or honor.

23. *dîffâ*. A regular dinner of ceremony, with all the courses.

24. *fantasia*. This word, probably the Italian word which has crept into the speech of the Arabs, means with them various tricks of fancy riding, with shouts and shooting.

26. *moutons de tués*. The first *de* is regular after the adverb of quantity; the second is expletive, but really partitive, as can be seen if we invert and say, *de tués, il y eut je ne sais*, etc.

33. *ban et arrière-ban*. Used as one term, to mean “the convocation of all the vassals to serve the king in his army.” For *ban*, see p. 25, l. 27. *Arrière-ban* = *herebannum*, where the first part is the Ger. *Heer*, army.

33. *goum* is the Arabic name in Algiers for the contingent each tribe contributes for war.

44.—4. *duc de Malakoff*. Maréchal Pelissier (1794–1864), who was Governor-General of Algeria for a short time in 1851, and again from 1860–1864, and one of the most distinguished of modern Frenchmen. Made a Marshal of France and Duke, because by his storming of the redoubt Malakoff the Russians were compelled to evacuate Sebastopol, in the Crimean war. He was noted for his “rigid probity.”

6. *imagé*. “Ornate” or “metaphorical” style.

10. *se faire voir*. “To show himself.” *Faire* followed by an infinitive requires a direct object when the infinitive itself has none; if the infinitive has a direct object *faire* takes an indirect one. If this indirect object be a noun, it is regularly preceded by *a* or *par*; if it be a pronoun, it may take the preposition, but is usually simply indirect. That is, when the

verb following *faire* is transitive, *faire* itself governs the dative. *Faire* with an infinitive has thus both a transitive and an intransitive force; it corresponds to the Ger. *lassen* as a causative verb, and really forms a single idea with the infinitive. Note especially in this construction (1) that there will be no agreement of the past part. *fait* with a preceding object; (2) that this causative cannot be used passively; (3) that the construction is similar with *laisser*, *entendre*, *ouïr*, *voir*.

13. *eaux de senteur*. "Perfumes."

14. *corselet*. A curious double diminutive from *cors* (*corps*, *corpus*) + *el* + *et*. Lit., "a little body." Cf. *épaulette*, "a little shoulder."

17. *duro*. A Spanish coin worth about five francs forty centimes. From *duro*, meaning "hard." Cf. an analogy in *sou*, *sol*, from *solidus*.

21. *empeur*. For "*Empereur*." Napoleon III.

26. *Ah l'on*. To prevent hiatus, *on* is usually (a relic of its original substantive meaning) preceded by the definite article, after a vowel sound, especially monosyllabic, as *et*, *on*, *si*, etc.

28. *Le soir venu*. A common elliptical use of the past participle, corresponding to the Lat. ablative absolute.

30. *chaoueh*. Algerian for Turkish *chiaoux*, a sheriff's, or here, prefect's officer.

45.—5. *à califourchon*. (*-fourchon*, as in *fourchette*, *fork*). "Astraddle."

8. *voix de nez*. "Nasal twang."

11. *kaid*. An Arab word for "chief."

18. *seigneur*. It corresponds to the accus. *seniorem*, whose nom. form gave *sire*, Eng. *sire* or *sir*. Cf. It. signor, Sp. señor, Old Fr. *sieur*, surviving in legal language, and in *mon-sieur*. *Monsieur* and *monsignor* are now principally applied to prelates of the Catholic Church. *Le Seigneur*, absolute, The Lord. *Le Grand Seigneur*, formerly the Sultan. So, Old Eng. *sirrah*.

25. *d'un air bon enfant*. "Kindly."

31. *Bab-Asoun*. "The strong or mighty gate." *Bab* means "gate" in Arabic. Cf. *Bab-elmandeb*, Gate of grief, or tears, named because the Arabs wept as dead the navigators forced to pass into the Persian Gulf, dangerous by its islands.

32. *en ricanant*. *Ricaner* is a smile with a snarling expression; to "sneer" or "mock."

46.—9. *la guerre sainte*. "The holy war;" used particularly of the Mohammedans sent out with the *Koran* in one hand, the scimitar in the other, to convert the world.

20. *chef des croyants*. "Chief of the Faithful;" the term applied to the Sultan of Turkey, who is the head of the Moslem religion, as the Czar is of the Greek Church.

21. *musulmans de la décadence*. "Latter-day Mussulmans."

22. *celui de Stamboul*: "the Sultan." Stamboul is the Turkish name for Constantinople.

25. *hégira*. The *hégira*, or flight of Mohammed from Mecca, dates (622 A.D.) the foundation of Mohammedanism. Then *hégira* means "period," and so, here, "the age in which we live."

27. *zouaves*. From the *Zouaoua*, a tribe of Kabyles who formed the corps of soldiers in Algiers called thus. They are now exclusively French, in the French army.

32. *paquebot*. From Eng. *packet-boat*.

47.—1. *pèlerinage*. From *pèlerin*, a *pilgrim*, It. *pellegrino*, = Lat. *peregrinus*, from *per*, beyond, and *ager* (Eng. *acre*), field, country. For the dissimilation of *r* to *l*, cf. *autel* (*altare*), *palefroi* (*paraveredus*). It shows the limitation of sense in words, as *pèlerin* meant first any traveller, then one to the Holy Land. Hence, *pèlerine*, formerly a *pilgrim's* now a lady's mantle.

5. *parler*. Low Lat. *parabolare* from *parabola*, itself Gr. *παράβολη*, where the meaning is, something thrown alongside, or a comparison; then a story, and so, to talk. Hence, *parole*, word, Eng. (vb. and subst.) *parole*; *Parliament*, the place of, then body, speaking; *parlor*, a conversation-room. So, *parable*, and in mathematics *parabola*, the plane parallel to a cone. Again, *parley* (vb. and subst.), and cf. *palaver*.

7. *courir les ministères*. To haunt the ministerial bureaux. *Courir* is often used in this active sense, governing its noun without preposition.

8. *berné*. *Berne* is the trick of being tossed in a blanket, or (perhaps) on a *bournois*. Then, to mock. *Berné*, "mocked," "laughed at."

8. *engrenage*. Lit., of machines, "gear." "Red-tape."

14. *hôtel garni*. The same as *hôtel meublé*, one with *furnished* rooms, as distinct from an unfurnished "French flat."

17. *décavé*. The It. *cavare* means to *hollow out*, or to draw (from one's pocket). *Cave*, the thing drawn, will mean the stake at cards, which, having lost, a man is said to be *décavé*, "played out," "ruined."

23. *faute de bras*. "For lack of arms," as we say "hands," = workmen. With such prepositional phrases observe the *omission* of the preposition. The same omission often occurs in expressions of time: *la nuit*, (during or in) *the night*. Cf. old English usage, still surviving in "provincial" speech: he did it "the night," and our general use "last week, last night," for *in*, during, etc.

25. *c'était (une) pitié de*. "It was pitiful to." The indefinite article is omitted with the predicate, as in many phrases denoting condition; or by analogy with compound verbals, as *avoir pitié*, *prendre garde*, etc.

32. *croissant*. The pres. part of *croître*, used as a noun. Cf. our "crescent moon." Lat. *cresco*. Eng. *increase*, *increment*. *Le Croissant*, the arms of the Turkish and all Mohammedan nations, as a symbol of growth.

32. *ciel mouillé*. "Damp, i.e., hazy sky."

LES PETITS PÂTÉS.

48.—2. *rue Turenne*. Named after the great French marshal and general (1611-1675).

2. *mitron*. "Baker's boy," from the white-paper cap, *mitre*, he wears. The French use the latter word with reference to various senses, where we limit it to an ecclesiastical "mitre."

5. *Versaillais*. Versailles, about ten miles from Paris, and where Louis XIV. built the magnificent palace, with park and fountains, which was the residence of the French kings from 1672-1789. It is now a historical museum. It was the

seat of the Government from 1871-1879. The Versailles were the national troops who put down the Commune.

10. *barrette*. A little flat bonnet. It, *beretta*. Particularly used of the "cardinal's hat." As we have seen *bureau* to mean *brown* cloth, so this comes from a Gr. word meaning the "fire color," or "red."

10. *l'île Saint-Louis*. Next to that of the *Cité*, is one of the quaint and quiet spots, lost in the heart of the great city whose busy and heated life swirls around but does not touch it. Here and in the *Quartier du Marais* ("The Swamp") opposite it, and the *Ile de la Cité*, on the right bank of the Seine, live retired officials and people of small fortunes. *Saint-Louis*, from Louis IX. (1215-1270), leader of the seventh and eighth crusades. *Ile* = Eng. *isle* = Lat. *insula*, where *ns* becomes *s* as in *mois* (*mensē*), *époux* (*sponsū*).

13. *fruiterie*. *Fruit* or flower shops. Note (1) deriv. from Lat. *fructum*, Eng. *fruit*; (2) that a Latin *-ct* gives French *-it* or *-t*, as in *fait* (*factum*), *nuît* (*noctem*), *préfet* (*praefectus*).

13. *bottes de lilas*. "*Bunches*." Distinguish this, and (2) *botte*, Eng. *boot*, so of a carriage; (3) *botte*, Eng. a *butt*; (4) *botte*, a lunge in fencing, Eng. to *butt*.

16. *du dimanche*. "One felt 'Sunday' in the air." *Dimanche* being the holiday, gets to mean itself—"gayety," "festivity." From Lat. *dominica* (*dominus*) *dies*, "day of the Lord." Cf. "*dominical* days."

18. *au volant*. "Battledore and shuttlecock." *Cerf-volant*: lit., "flying-stag," "a kite," because of its shape, resembling a big flying bug whose horns have seemed like those of the stag, whence its own name.

49.—1. *Rivoli*. One of the main streets of Paris, named after Napoleon's victory over the Austrians Jan. 14-15, 1797.

2. *barriades*. So called from the *barriques* or *barrels* from which they were generally formed. For an account of this form of war, which has been for centuries the pleasure of the Parisian populace and the fear of its rulers read Victor Hugo's "Saint-Denis" and "Jean Valjean" in *Les Misérables*.

3. *affairé*. "Full of affairs," "busy" (with sense either of over-importance, or confused by too much on hand). *Effuré*, "scared,"

8. *dimanche gras*. The Sunday before Ash-Wednesday, technically "Quinquagesima Sunday." *Les jours gras*, among Catholics, are days when meat can be eaten, and more particularly the Thursday and three days preceding Lent, or all the days from the Thursday to the Tuesday, "Shrove-tide." *Les jours maigres* are the "fish-days."

11. *képis*. The cap of certain French soldiers in Africa, and of all French school-boys. Daudet himself has written among his *Contes du lundi* one called *Mon Kepi*.

12. *gentiment*. "Nicely."

14. *Qu'est-ce . . . bataille*. "What did *he* care about the battle." *À lui* emphasizes the personal pronoun.

17. *pourboire*. "Gratuity." Lit., "for drinking." Cf. Ger. *Trinkgeld*.

20. *pupilles de la République*. "*Wards of the Republic*." A sort of cadet corps composed of soldiers' orphans. Founded as a copy of the "*Pupilles de la Marine*," an establishment erected at Brest in 1862 for the orphans of naval officers and sailors.

24. *mardi gras*. The last day of the carnival. "Shrove-Tuesday."

30. *marelle*. "Hop-scotch."

50.—8. *Hôtel de ville*. The *City Hall*, burned by the Commune in 1871, but since rebuilt.

30. *rôti brûlé . . . petits pois trop cuits*. Participles absolute, but it is as if we caught only part of the words she whispers in M. Bonnecar's ears.

51.—10. *Neuilly*. Cf. p. 28, l. 30.

10. *à fleur d'eau*, "Along the water." *Fleur*, Eng. *flower*, Lat. *florem*, has, as a secondary meaning, the bloom, the velvetiness, the lustre, of fruit, flower, or anything. From this idea of what is on the surface seems to come the idea of superficiality, whence "on a level," "flush," etc. Cf. especially the expression "*yeux à fleur de tête*," "eyes on a level with the head," "goggle-eyed."

17. *baba*. A round cake, about three inches high, over which *rhum* has been poured.

19. *fédérés*. Communist soldiers.

25. *réactionnaire*. "Conservative." Here, a Napoleonist,

or Imperialist. Lit., one who is against (re-) revolution, change, or progress.

26. *mouchard*. A curious word, meaning "police spy," Voltaire derives the term from a former theologian and inquisitor, *de Mouchy*, whose spies were named after him. Littré gives it as probably from *mouche*, a fly. It would then mean one running about like a fly. Cf. our "gad-fly," a "busybody" (where *gad* means both the sting, and the idea of being driven by a goad). Cf. also the German slang use of *Mücke* (gnat) as a "spy." Note "*une fine mouche*," a favorite phrase for "a keen person."

27. *Rigault*. A chief of the Commune.

33. *rafiés*. Almost our slang "nabbed." From Lat. *rapere*.

52.—8. "C'est bon." "That's all right."

12. *chasseurs*. Light infantry or light cavalry, particularly of the African corps.

22. *pétrole*. The fishwives and lowest classes of women were the ones who soaked with petroleum and set on fire the *Tuileries*, the magnificent *Cour des Comptes*, and other buildings.

53.—9. *Felix Pyat* . . . *Delescluze*. Two of the leaders in the Commune (March 18–May 21, 1871).

11. *Orangerie*. French palaces and châteaux have an orange-house or orange-tree alleys as part of the hot-house or the park. The one in the text is at Versailles.

LES TROIS SOMMATIONS.

Les Trois Sommations are the three warnings, the *summons*, given a mob to disperse before using armed force to scatter it. As we say, "Reading the Riot Act."

54.—2. *père Thiers*. Louis-Adolphe Thiers (1797–1877), orator, statesman, President of the French Republic after its reorganization (1871–1873), and one of the greatest of historians, in his two works, *Histoire de la Révolution Française* and its continuation, *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Here called popularly "Papa Thiers," as the head of the Republic. *The good lesson* refers to the suppression of the Commune. See the last story.

5. *Voyez-vous*. Cf. old English "look you."

6. *fusiller en grand*. "Shoot us wholesale."

7. *déporter*. *Déportation* is transportation for life, with "civil death" or loss of all rights of citizenship. *Exporter* is added jocularly, as a term of trade, with the idea of "shipping" men like cattle or goods, and "packed like sardines."

7. *Cayenne*. *Cayenne* is the capital of *La Guyane (française)*, north of Brazil, and is the "Botany Bay" of France, to which convicts are sent as well as to New Caledonia.

8. *Satory*. A suburb of Versailles, in the *Seine-et-Oise*, and a place with a race-course and field for manoeuvres.

8. *bourrer*. "Stuff."

9. *le Parisien*, etc. We have only to read French history, and in particular the memoirs of Retz, the militant cardinal, and leader of the Fronde, to see just what this statement means, as proving the political excitability, the personal independence, the wild enthusiasm, and the dangerous fickleness of the Parisian mob.

10. *Qu'est-ce que*, etc. "What can you expect."

12. *ateliers*. "Workshops." But particularly used of the studios of artists.

17. *rue de l'Orillon*. (*Orillon* is a kind of bastion, which formerly existed there.) This *rue* runs from the Boulevard de Belleville to the rue St. Maur-Popincourt, and is thus in the heart of the Belleville district,—dangerous because it is the centre of the anarchist workmen and their adherents.

19. *roulé le faubourg*. *Roulé* is intransitive, and *le faubourg* accusative of place, governed by omitted preposition. "Roamed the quarter."

20. *dame*. Interjection, "to be sure," "I declare," "I should say." From *domine*, O Lord, in the expression *Dame-Dieu (Domine-Deus)*, as old texts prove. But *dame*, Eng. *dame*, is from *domina*.

21. *je m'en suis payé des revolutions*. *Se payer de* means "to be satisfied with;" so, "I contented myself with, I had my fill, of revolutions."

55.—4. barrières. The gates of the city proper, and where the *octroi* or customs is established.

11. *feuilles à un sou.* "Penny papers."

13. *se cotisaient.* "Clubbed together." It was the custom until quite recently, partly thrift, partly the freedom from haste of European life, for several families to use the same newspaper, as explained in the text. The principle of a "Magazine Club" applied to the daily papers.

23. *sacrées.* "Cursed."

26. *canaille.* A word used to express the acme of contempt, in reference to the mob, or *vile populace*. But sometimes applied jocularly to people or troops of children. Derived from Lat. *canis*, dog. Here, in some sense such as "that scoundrel of a."

26. *Guizot.* François-Pierre-Guillaume Guizot (1787-1874), another great French statesman, diplomat, and brilliant professor of history, who wrote voluminously on history and literature, particularly the *Histoire de la Civilisation en Europe*, the *Histoire de la Civilisation en France*, and *Histoire de France*. He has been called "the leader of the great French historians of the nineteenth century," and as Minister of Public Instruction he created primary instruction in France. Of royalist sympathies, after the first Napoleon's return in 1815 he followed Louis XVIII to Gand (Ghent), and was always unpopular with the masses for this and other political reasons.

31. *Et j'y allais*, etc. "And I set about calling him *canaille* with so much the more good-will, or zeal."

33. *coquin.* Low Lat. *coquinus*, from *coquus*, cook. "A rascal." A historical reflection upon the character of cooks.

33. *sergent de ville.* "Policeman." Lat. *servientem*, from *servire*, to serve.

56.—5. lui était après. *Après* as prep. precedes, as adv. follows. From this latter use familiar style allows even the prep. to follow, for variety or emphasis. "Was after him."

11. *uit.* To express the quick swallow.

11. *siffler un verre.* "Swallow a glass." *Siffler* (Lat. *siffare*, *sibilare*), meaning literally to whistle (*sifflet*, a whistle), is then applied to drinking, because of the sound produced by the act. In this connection compare the Eng. "to wet one's *whistle*," or "throat," where, also, the French uses the word

"*siffler*," whistle, as slang for throat. Cf. *sibilant*, Eng., "a hissing sound." And constantly "*la pièce a été sifflée*," "the play was hissed."

12. *Le malin*. "The mean trick was." *Malin*, Lat. *malignus*, Eng. *malignant*, has become synonymous with "mischievous." But this use is rather limited to the masculine, the fem. *maligne* seeming stronger. Note the famous phrase "*Le Français (est) né malin*," "the Frenchman (is) born mischievous." However, *le malin* = the devil.

12. *guetter*. "To watch" (carefully, or, in concealment), from O. H. Ger. *wahtîn*, to guard. It illustrates the change of an old Germanic *w*, retained sometimes in English, into French *g* or *gu*. Cf. *guerre*, Ger. *werra*, Eng. *war*; *garant*, O. G. *werên*, Eng. *warrant*. And cf. Eng. *reward* = O. F. *do.*, and both having forins *regard*; Eng. *guard* and *ward*; Fr. *gué* = *wad-e*.

15. *sergo*. With *serget* and *serge*, and a host of others, "popular" terms for the unpopular police.

16. *On est*, etc. "It's like that with the Parisians."

16. *c'est le*, etc. The Parisian police is most unjustly hated by the common people, because, as elsewhere to the European proletariat, it represents government, the upper classes, and the oppression of former centuries.

17. *peine*. Lat. *pœnam* (Gr. *ποινή*, penalty), Eng. *pain*; *peine* never means *pain*, but trouble, and sometimes grief (the latter is usually *douleur*).

30. *rue Montmartre*. The *Butte, Faubourg, rue du Faubourg M.*, and *rue M.* are in the heart of Paris. The *Butte* (hill) was a stronghold of the Communists. The name is derived from *Mons Martyrum*, because St. Denis, first bishop of Paris, and others were, in 270, killed here; or from *Mons Martis*, from a former temple of Mars. This "quartier" is a great centre of "artistes," "étudiants," etc., and their loose ways of living.

81. *porte Saint-Denis*. The triumphal arch in the boulevard of the same name, erected in 1673 to commemorate the victories of Louis XIV. in Holland and the lower Rhine.

57.—2. *portes cochères*. Most houses in Paris are built on courts, to which admittance is gained by a large door opening

on a walled alley, at whose sides will be the front doors, so to speak, of the houses. This gate, large enough to admit the huge carriages of former times into the court, is thus called "coach-gate." *Coché*, Eng. *coach*, Ger. *Kutsche*, whence *Kutscher*, Fr. *cocher*, Eng. *coach-man*, is from the Hungarian *kotczy*, carriage. But it has been derived from Fr. *coche* = Lat. *concha*, Eng. *conch*, shell, from the shape of the boat called *coche*. The two words were probably confused, as the Hungarian origin is attested by a historical statement.

2. *nous montait*. "Excited us."

11. *rue du Temple*. Called after the *Temple* or castle of the Knights Templars, which became the Treasury of France, and during the Revolution the prison of the royal family.

26. *taloche*. Blows, thumps on the head.

32. *Bocage*. Pierre-Martinien Tousez, called Bocage. A famous French actor (1797-1863).

32. *Mélingue*. Étienne-Marin Mélingue. A sculptor and great French actor (1808-1875). His wife was a distinguished actress.

58.—2. *le commissaire*. *De police* understood. He has the direction of the "*agents*" or policemen, and is really a police-justice. He wears a red scarf as a symbol of authority.

6. *je ne sais pas*. Note the *presence* of the *pas*, proving the more "popular" speech, instead of the more elegant omission.

59.—7. *place Saint-Eustache*. The square in front of the *Halles Centrales* (Central Market) where the *rues Rambuteau*, *Turbigo*, *Montmartre*, meet—three great arteries through Paris.

19. *ben*. For *bien*, a popular form; it is also the Provençal form.

22. *gueux*. A form of old *queux*, Lat. *coquus*. A beggar; then, as a term of reproach, rascal, etc. *Les Gueux*, "The Beggars of Holland."

LA MULE DU PAPE.

60.—Title. *La Mule*. This term, formerly applied to any slipper or overshoe, is now limited to the Pope's slipper, whence *baiser la mule du pape*, to kiss the Pope's slipper (upon which

is worked a cross). From *mullus*, Eng. *mullet*, through *mulleus calceus*, the red slipper, from the red color of the fish. Generally, *la mule*, fem. of *le mulet*, from the Lat. *mula*, Eng. *mule*. Also, either from the similarity to the chafing of a shoe, or the color like the *mule*, *les mules*, chilblains.—**Pape**. The same word as Lat. *papa*, Gk. *πάπα*, Eng. *fa-ther*. Any priest of the Russian (Greek Catholic) Church is called *papa* or *pope*, as we say *Père*, or *Father*, in Fr. and Eng.

1. **dicton**. "Proverb." Here, "saying." *Dire*, to say; *dicter*, to dictate, or say frequently, repeat; *dictum*, a legal term; Lat. *dicere*.

2. **passemement**. Lit., to put lace over clothes or furniture; fig., to adorn. A beautiful and vivid picture of description, and a sly hit at national (Provençal) characteristics. So we say, to "embroider a discourse." *Passementerie*, small lace, bead, etc., trimmings.

3. **pittoresque**. From It. *pittore*, Lat. *piclorem*, from *pingere*, Fr. *peindre*, paint. Cf. Eng. *depict*, *picturesque*, *pigment*; also, Fr. *peinture*, Eng. *painting*. Note also the words "*peinturlurer*" and "*peinturlure*," to "daub" and a "daub," or Parisian artists' language. "Le Magasin Pittoresque," a famous French illustrated paper.

14. **légendaire**. Cf. *abécédaire*, p. 10, l. 4. "His book of Legends." Not, of course, a real book, but the collection of Provençal tales and superstitions handed down from generation to generation.

16. **pays**. In its former literal sense of district (*pagus*). **Avignon**, on the Rhône, famous for its bridge, its numerous church councils, and as the home, save a few years before 1378, of the Popes from 1305, and, after the great schism in the Catholic Church, from 1378-1411.

19. **bibliothèque**. Gk. *βιβλίον*, a book (cf. *Bible*: "the Book," or "Book of books"), and *θήκη* (Lat. *theca*), a chest. So, *apothecary*. "*B. des cigales*," "Grasshopper's library," is the open book of Nature's sights and sounds, from which Daudet draws the inspiration of his waking dreams.

61.—10. **fil de la Vierge**. Called also *fil de Notre-Dame*. Gossamers floating in the autumn air, caught by the breezes from the leaves where spiders have spun them.

11. **signets.** From its specific use as "missal-markers," it has come to mean any "book-marks." Cf. Eng. "*signet-ring*," which with Fr. *seing*, a *signature* or seal, derives from Lat. *signum*, *sign*. *Couleur du temps*, the blue of the sky which binds the book of Nature.

16. **jonchées.** Originally, strewn with *jonc*, Lat. *juncus*, rush. Hence, dim. *jonquille*, jonquil. Eng. *junket* was the edible of any kind served upon a *rush* basket; *junketing*, a picnic. The nautical term "*junk*" is the same, because referring to "*rush-ropes*."

16. **tapisées de haute lice.** *Lice* is strictly the movable parts of the loom, by which one opens the threads of the warp to pass through them the shuttle with the threads of the woof. When the warp is horizontal, the woof will be so,—it is then called "*basse lice*;" if both are vertical, it is called "*haute lice*." *Lice* is sometimes *lisse*. There is also *lice*, the place of a tournament, as Eng. the "*lists*." Notice *lisse*, Ger. *leise*, smooth, polished.

17. **cardinaux.** The Lat. *cardo*, *cardinem*, hinge, gives *cardinalis*, capital, important. Hence (1) *cardinal* (of numbers), either (a) the important number, because expressing absolute quantity, or (b) the "hinge" of the ordinals which turn on the cardinals; (2) a dignitary of the church, because the important functionary; (3) the color, "cardinal's color;" so, the "cardinal, or chief, virtues."

18. **pavoisées.** *Pavoiser* was to place the shield or *pavois* along the sides of the vessel for decorative or fighting purposes. (Cf. pictures of Roman galleys.) The *pavois* was the large shield probably manufactured first at *Paria*. *Pavoiser* then came to mean any decoration.

19. **crécelles des frères quêteurs.** The *crécelles*, originally the wooden instruments taking the place of the bells not rung in Holy Week, then the warning rattles of mediæval lepers, mean any rattles, as of the mendicant friars. "*La quête*," the "*collection*."

23. **métiers à dentello.** The "*lace-making*" (lit., *looms*), which would, with the kindred trades mentioned, thrive particularly in a pontifical and priestly centre like that of Avignon.

24. *navettes*. "Shuttles;" from resemblance to the incense-cup in the church, itself a dim. of Lat. *navem*, ship. *Navette*, from *le navet*, Lat. *napus*, turnip, is a general term given to varieties of this same botanical family.

62.—1. *farandole*. The famous Provençal dance.

3. Daudet has quoted the words of the nursery-rhyme which runs:

Sur le pont d'Avignon
On y danse, on y danse,
Sur le pont d'Avignon
On y danse tout en rond.
Les beaux messieurs saluent comm' ça
(Suiting the action to the word),
Et puis encor comme ça
(Repeating the bow on the other side).

As in almost all mediæval poems which have survived, or become the models of modern children's songs, the different representatives of classes and conditions in society are each represented. For common examples, cf. "*The Dance of Death*," "*La Carmagnole*," etc. The bridge was begun by Saint Benezet, or Benedet (d. 1184), a simple shepherd, who, runs the story, picked up and placed as the foundation of the bridge a stone that thirty men had been unable to lift (1177).

8. *Comtat*. The name given to the *Comté-Venaissin*, the province between the Rhône and Provence, united to France in 1793, and now in the *département de Vaucluse*. There was also the *Comtat d'Avignon*. *Comtat* = *comté*, as in *Franche-Comté* or simply *la Comté*, southern Burgundy.

For a brilliant description of Avignon and its history and local setting, read *La Comtesse de Charny*, by A. Dumas, père (in the *Marie Antoinette Romances*), vol. iii. c. 82.

11. *Boniface*. Not historical, as none of the Popes of Avignon were so called.

15. *tireur de garance*. One who pulls up madder-roots, which are used for a brilliant red dye.

16. *vigulier*. A judge in the southern provinces. The same word as *vicaire*, Eng. *vicar*, from *vice* (akin to Ger. *Wechsel*, change), as in *vice-admiral*, etc., through *vicarius*, from *vicem*.

17. *Yvetot*. A little town in Normandy, whose lords wore

up to 1543 the title of king. Béranger's ballad "*Il était un roi d'Yvetot*" is one of the most popular of French poems. Cf. Thackeray's translation, in his four imitations of Béranger, of which the first is "*The King of Yvetot*." Thackeray also gives another translation which does not correspond in form, etc., as the above, and calls it "*The King of Brentford*."

23. *Château-Neuf*. The name of many places and families in Provence, any one of which serves Daudet's purpose, and all of which contributed to the famous wine of the whole district.

28. *vin du cru*. Wine made in the place where it is consumed.

64.—3. *Dans le principe*. "In the beginning."

7. *trainer sa jaquette*. "Loafing."

27. *troqua*. "Swapped."

28. (1) *aube*. Lat. *alba dies*, or rather, *hora*, the *white* hour, the dawn. Hence, in literature, *aubade*, the morning song, and then any morning serenade; (2), as here, O. F. *albe*, Eng. *alb*, the priest's *white* vestment; cf. *album*, Eng., the *white* book.

28. *camail*. A short cloak, originally covering head and shoulders to the waist, and so from *cap*, head, and *mail*, armor.

29. *maîtrise*. The cathedral-choir training-school.

65.—18. *caramel*. Sp. *caramello*, and from the Arabic which means "sweet-ball." Cf. our "sour-ball."

26. *passé, je t'ai vu*. *Passe* is the same as our *pass* in magnetizing, or any game. Then, usually, of the dexterous tricks of jugglers in *tours de passe-passe*. For the idiom, cf. *Adieu, je t'ai vu*, "Good-by to that," i.e., "I have seen you (for the last time)", usually of a thing one has lost or about which one has been swindled.

66.—6. *indulgences*. In the historical sense, referring to Leo X.'s promulgation of remission of the pains of purgatory for a pecuniary consideration.

10. *vaurien*. Cf. Ger. *Taugenichts*, "worth-nothing," "rascal."

15. *palais*. From the Lat. *Palatium*, on *Palatine* Hill, the house of Augustus on its top, as home of the Emperor, having given the name to the habitation of rulers in general. Hence *Paladin*, the knights of Charlemagne, because they lived in his *palace*; and *Palatine* and *Palatinate*, as terms of person

and place in German history. Note *palais*, Eng. *palate*, Lat. *palatum*.

22. *qu'à*, for *lorsqu'à*. We do not repeat the second conjunction with a second dependent clause, but introduce it by the substitution of *que*.

28. *panique*. The origin of this word is the fear inspired by the god *Pan*. "*Panic*-stricken."

67.—18. *Pécaire*. A Provençal expression of compassion, tenderness, or, ironically, of disdain. Like It. *poveretto*, *poor*; perhaps from *pecca-ire*, as in Lat. *pecco*, to sin, Fr. *pécheur*, a sinner, as worthy of pity. Or Gk. $\pi\eta$, $\chi\alpha\iota\rho\epsilon$, "have a little pity."

28. *cœur*. In the sense of *courage*, which comes with *cœur* from Lat. *cor*. *Mettre*, or *remettre le cœur au ventre à quelqu'un*, to give or restore courage to any one.

68.—10. *la reine Jeanne*. Queen of Naples and Countess of Provence. She sold Avignon to Pope Clement VI. (1342–1352) in 1348, and was strangled in 1382. Daudet, with a real queen to match the fictitious pope, skilfully gives an air of greater probability to his story.

27. *sieste*. "Afternoon, nap." Through the Sp. *siesta*, which is the Lat. *sexta hora*, or midday, according to Roman computation, when one rested after dinner.

28. *gavotte*. Originally the dance of the *Gavots*, or inhabitants of *Gap*, in Dauphiné.

69.—18. *premier moutardier*. "First mustard-bearer." The proverb runs: *il se croit le premier moutardier du pape*, as applied to a person who affects importance greater than his qualities deserve. Cf. our inelegant "chief-cook and bottle-washer," as an imaginary function.

70.—6. *palme*. Provençal for usual Fr. *paume*, from Lat. *palمام*, Eng. *palm* (of the hand).

71.—1. *avocat du diable*. He who in a Catholic council propounds the objections to the candidate for canonization by magnifying the latter's faults and detracting from his merits. Then, the pleader or defender. Lat. *advocatus*, which gives strictly Fr. *avoué*, the lawyer or solicitor, Eng. *advocate*.

2. *marguilliers*. Lat. *matricularius*; Eng. *matriculate*, i.e., to be entered on the *matrix* or public register. "Church-wardens."

5. *confréries de pénitents*. The Penitents, wearing a long habit, and a piece of cloth completely covering the head, with openings for the eyes, were associations formed for the accompanying of prisoners to their doom, the burial of the executed, the visitation of the hospitals, the reform of the fallen, and kindred offices. The costume and consequent secrecy gave the opportunity to courtiers and gay men of the world to perform voluntary or assigned penance for their sins without fear of detection. Daudet mentions only three classes. As there were many,—black, white, gray, blue, etc., according to the color of the serge they wore,—he probably means the last three, the commonest. The thickness of the material formed a part of the penance. Civilized religion has produced nothing more grewsome than the sight of these "Brotherhoods of Death" (from the ivory death-heads worn).

6. *Ventoux*. The *Mons Ventosus*, or "Windy Mount," the last spur of the Alps.

8. *frères flagellants*. A religious body which appeared in France from Italy, in the thirteenth century, and won over such numbers that they were estimated at 800,000 at Christmas 1349. Called thus from their public castigations with iron-tipped whips. Suppressed, they survived in the south, whence they were reimported to Paris by Henry III. in 1588.

9. *sacristains*. In its old and literal sense, the keepers of the *sacristie*, or place of the *sacred* vessels. Now, "sextons."

30. *Camargue*. The delta or island, nineteen by twenty-five miles, formed by the bifurcation of the Rhône from above Arles to the Mediterranean. It is said to derive its name from *Caii Martii ager*, he having built a canal there. It is famous for its peculiar and fine breed of bulls and horses.

LA MORT DU DAUPHIN.

73.—10. *triangles*. Storks, like geese in this country, migrate south in winter from the north of Europe to Asia and Africa, e.g., from Germany and Holland to Africa and especially to Egypt. The flock always assumes the shape of a

triangle or wedge. The oldest or strongest leads at the apex, and the triangle is never closed.

11. *du pays de Henri Heine*. Germany. Heine, the most French of Germans, as he has been called. He lived in Paris. He combined in an extraordinary manner the two opposite qualities of bitterest satire and the most delicate and simple sentiment, and is the poet "who bears, as no other ever bore, a laughing tear in his scutcheon."

14. *Dauphin*. The name *Dauphin* (from *Dauphiné*, the province) was first borne about 1100 by the counts who ruled there. When their descendants in 1348 ceded their rights to the territory to the French king, his son took the title and it became the synonym of "heir-apparent." There were various lords called thus in the original and surrounding districts. *Dauphiné* is the Lat. *delphinatum*. *Dauphin*, Lat. *delphinum*, Eng. *dolphin*, because its lords adopted three dolphins as their armorial bearings. Louis XIV. having caused a set of books, edited with the greatest care, to be prepared for the Dauphin, they were called "*dauphins*," and hence our term "*Delphin classics*" of the original editions, or works constituted with corresponding research or beauty of presentation.

18. *résidence*. Cf. p. 7, l. 19. Here "capital."

22. *suisses à bedaines*. "Large-paunched porters." Originally the Swiss were employed as porters because of their fidelity. So *Suisse* came to mean a porter of any nationality. The famous proverb "*point d'argent, point de Suisse*" refers to the times when large bodies of Swiss troops served in the French army, but, applying to others their own business probity, refused to serve without having their deferred pay. The historical contracts of Switzerland with France have been misjudged because (a) the French, "kept up to time" in these transactions, revenged themselves by characterizing the other nation; and (b) the fact that the Swiss served in exchange for French support in case of attack has been forgotten. Yet France will never forget the devotion and destruction of the Swiss Guards, the last defenders of doomed royalty, in the Revolution (1792).

74.—11. *perruques à marteaux*. The *marteaux* were the curls between the bobs of wigs.

11. *gouverneur*. "Tutor." Lat. *gubernatorem*; Gk. κυβερνήτης, meaning the "steersman." *La gouvernante*, "the governess."

12. *écuyer*. Eng. *squire*, *esquire*; Low Lat. *scutarius*, from *scutum*, shield, Fr. *écu*. The root gives us also *écurie*, stable, from the idea of "protecting cover;" whence the form "*equerry*," which is the name assigned to a prince's attendant, whose main functions in knightly days, as in later times, was to have the oversight of the horses, etc.

13. *la Faculté*. Used absolutely, refers to the medical faculty, with *de médecine* understood.

18. *alezan*. An Arab word designating a tawny horse, in color chestnut, brown, or reddish, etc. The word means either *al hasan*, the beautiful, or *al hizan*, a blooded horse, or *al' athan*, smoke, from its golden brown. So *Balzan*, a black or bay horse with white feet (though Littré derives it with Diez from Lat. *balteus*, a border).

75.—2. *bonnement*. "Truly."

2. *je m'en vas*. *Vas* is an old form, now used only in popular language, for *vais*. It is said of Malherbe, the French poet, and reformer of the language by limiting the profuse and picturesque phraseology of the preceding Renaissance period, that a few moments before his death, "with the ruling passion (of exactness in this case) strong in death," he turned to his housekeeper and observed: "*Ma chère amie, je m'en vais, ou je m'en vas, les deux sont français.*"

14. *lansquenets*. From the Ger. *Landsknecht*, the name given to the German foot-soldiers in the XVth and XVIth century. Then the name of a card game. It means the *knecht* or servant of the *Land*. *Knecht* is our *knight* through the sense of "man-at-arms."

21. *pertuisane*. A lance tipped with a long iron head, and with cross-pieces of various shapes. Used to stop charges of cavalry. Eng. *partisan*. It is not settled which derives from the other, but both probably come from old Ger. *parta* or *bart*, as in *hal-berd*.

22. *soudards*. Here equivalent to *soldats*. In general, used in a bad sense of the rather fierce or rough manners of the old soldier. From *solde*, pay, or "*solid*." Notice how this

last proves, as does *talent* (from Gk. *τλάω*, Lat. *toll-o*, to lift), "the sum weighed," the primitive history of money and commerce. See p. 44, l. 17.

76.—1. *aumônier*. Eng. *almoner*. First used of the distributor of *alms* of a prince or prelate, then of a chaplain. The O. F. is *almosnier*, from *almosne*, where, by the rules, *s* drops out, and *u* is for *l*. These words are from the Gk., through religious Lat. *eleemosyna*, from *ελεος*, pity, whence our term "*eleemosynary*, i.e., charitable institutions," shortened to *alms*, as in "*alms-house*."

6. *abbé*. Eng. *abbot*, from a Semitic source, as in "*Abba*, Father," of Biblical phrase. The head of a religious community, then extended to any priest. Ecclesiastical Lat., which has *abbas*, gives also *abbatia*, *abbaye*, *abbey*, and *abbatissa*, *abbesse*, *abbess*, where the idea of *père*, then head, gives *mère* or *Mother Superior*, by analogy, the sense being forgotten.

15. *paradis*. *Paradise*, from the Persian through the Gk. *παράδεισος*, meant any *park* or garden; then, because of the influence of the Biblical account, "the garden of Eden," "the garden of God," "*Paradise*." Because the old mystery plays were performed in the church porches, which were supposed and made to represent *Paradise*, the corruption of this name furnished, through *paravisus*, the Fr. word *parvis* for a "church-porch."

21. *hermine*. Eng. *ermine*, Ger. *Hermelin*, said to be derived from Lat. *Armenius*, as these skins came from the *mus Armenius*, or *Armenian mouse*, so called.

LE PORTEFEUILLE DE BIXIOU.

77.—3. *râpé*. "Worn," "shabby." O. F. *rasper*, Eng. *rasp*, to grate. Hence, *rasp-berry*, the "rough" berry.

3. *cagneux*. "Knock-kneed." From the It. *cagna*, a dog, because of the conformation of (particularly the terrier's) legs, then applied to persons.

5. *échassier*. "Wading-birds," so named because their long legs make them look as if mounted upon *échasses*, stilts,

28. *mon cher*. The common address of two French friends.

78.—18. *régaler*. Eng. to *regale* or amuse one's self, to entertain, is probably from an old verb of same form akin to *gala, galant*, etc. See p. 16, l. 13.

17. *bureau de tabac*. The manufacture and sale of tobacco in France have always been a government monopoly, excepting between 1791–1810. The "*bureau*" or "*débit de tabac*" is also a sub-stamp-and-mailing-office. These shops, since Napoleon's time, were reserved for old servants of the state. Great abuses having crept into their distribution, through favoritism, since 1874 only old soldiers and officials, their widows or families, have the right to the places, of which there are now more than 45,000.

26. *sperrior*. For *supérieur*. Partly the popular pronunciation, partly a tone of bitter gayety, due to Bixiou's habit.

28. *Vosges*. *Département des Vosges*, with chef-lieu *Épinal*, constituted a portion of Lorraine, and was in part ceded to Prussia in 1871.

30. *Eckmann-Chatrian*. The two authors whose books have immortalized Alsatian peasant life, and the wars of the First Napoleon, seen from the soldier's point of view. They worked and wrote together.

79.—2. *les protections*. *Protection*, as Bixiou uses it, is our political "*pull*." "*Patronage*," "*favor*."

23. *calembours*. "Puns." A word of historical origin, from a waggish priest, *Calemborg*, in German tales.

24. *buvard*. "Blotter." From *buvant*, pres. part. of *boire*, Lat. *bibere*. The "drinking" paper, as we speak of 'bibulous' paper.

31. *panerées*. "Basket-loads." From *panier*, Lat. *panarium*, lit. the bread (*panis*) basket. Like the "*La Chèvre de M. Seguin*," in the "*Lettres de mon moulin*," these lines are a reference to the miseries of authors and a reminiscence of Daudet's own career.

32. *romanesque*. Here, "*romancing*," romantic, imaginative, as opposed to practical. Cf. p. 32, l. 16.

80.—20. *eau de la Salette*. *La Salette-Fallavaux* (Isère) is a hamlet where, Sept. 19, 1846, the Virgin Mary was supposed to have appeared to a shepherd boy and girl. This

miracle led to a tremendous discussion for years, and was proved to have been perpetrated by an eccentric old maid of the neighborhood. The peasants still believe in the efficacy of the spring near by for curing diseases.

81.—7. instruction publique. For "the ministry of, etc." It should strictly, because specific, be spelled with a capital *I* in the text.

9. C'est. The rule requires *ce sont* with a third person plural (except in interrogative forms). Bixiou is either so much "*du peuple*" or has so assimilated their modes of speech in his profession that he forgets his grammar.

16. harangue. It means a speech made in an (It.) *aringo*, which is the O. G. *hring*, Ger. and Eng. *ring*.

21. cervelle de pitre. "Buffoon's brain." *Pitre* is a mountebank's assistant, then any literary or political charlatan.

22. revue. The *Revue* is a favorite Parisian diversion, consisting of topical songs, "take-offs" on the leading events and persons of the year, jokes and dances, woven into some sort of a whole, and given the name of anything much in vogue, or of the musical or dramatic craze of the hour.

24. papotage. In the *argot* or slang of literary men, "chat," "gabble."

25. cocasseries. "The ridiculous doings and sayings." *Cocasse* means amusing things in a bad sense of queer or absurd, and is of wide application in life, literature, and art.

33. barbeau. The "corn-flower" or *bluet*. *Barbeau* is thus "light blue."

82.—1. réclames. Advertisements in the news-columns are called *réclames*. A funeral "*à réclame*" would be either one actually advertised, or one which had had much previous notice, though not deserving it.

10. M. Duruy. Minister of Education from 1863-1867.

19. arpenter. "To stride to and fro," as if measuring land by the *arpent*, acre (or thereabouts).

28. Girardin. Émile de Girardin (1806-1881), the greatest journalist of France in this century, and the founder of low-priced journalism. He was also a great writer on economic questions.

83.—18. blague. A word of essentially Parisian type, per-

haps best translated by "humbug." *Blaguer* is to "fool" a man by one's statements. *Avoir de la blague*, "to have the gift of the gab," a facility in sparkling conversation. *Blagueur*, a joker. From Eng. *blackguard*.

LE SECRET DE MAITRE CORNILLE.

84.—8. *vin cuit*. "Mulled wine."

15. *mas*. "Hamlets." The root is that of *manere*, Lat., as in *maison*, *mansion*. The collection of houses.

15. *moudre*. Lat. *molere*. Cf. *absoudre*, Lat. *absolvere*, *fulgur*, *foudre*, where *lr* becomes *ldr* (old F. *moldre*, *absoldre*, *foldre*), and *l* is softened to *u*, as in *alter*, *autre*, etc.

19. *ribambelle*. "A string" of people or things. The use of donkeys is one of the picturesque peculiarities of the countries of Southern Europe, Provence, Spain, Italy.

23. *Dia hue!* A Provençal exclamation of the carter to his horses, really an imperative (*hue, dia*), and meaning generally "to the left," sometimes "the right," to start, or to stop, or to guide.

85.—8. *minoterie*. Really the same as "mill." The *minot* is a measure of 39 litres. The place where flour was prepared for foreign consumption, by barrels or *minots*, was called the *minoterie*.

9. *Tout beau, tout nouveau*. Said of things which please by novelty, but disappoint later.

21. *débâcle*. A curious derivation: Lat. *baculus*, a stick, gave *bâcler*, to close the door (which was usually done by a stick). *Débâcle*, to open (of rivers), i.e., the breaking-up of the ice. Then, as here, any "crash," physical or social.

29. *fou*. "Crazy." With the indefinite article, either "a madman," or *un fou*, "a fool." From Lat. *folles*, a pair of bellows, either because of the emptiness of the fool, as we say "gas-bag," "air," or because the first clowns, playing the simpleton, puffed their cheeks like a bellows. Cf. *buffoon*, p. 1. l. 7.

30. *ameuter*. Lit. to start dogs for (*à*) the *meute*, or hunting-expedition. From fem. of p. part. *motus*, Lat. Then,

any crowd or party, especially political mob. Hence, *la Muette*, a hunting-lodge in general, or the famous one near Paris. As applied to a place where hawks are kept, the latter is akin to Eng. *mews*, from the F. *muer*, to moult, or change the feathers, Lat. *mutare*, to change. *Émeute*, from *émouvoir*, Lat. *emoveo*, is a "riot" or popular "emotion."

86.—6. *tramontane*. Originally, in Provence and Italy, the polar or north star, as seen above the Alps or Apennines, *trans* and *montem*, with *stella*, star, understood. (*Perdre sa tramontane*, to lose one's bearings, be at sea, be in the dark about.) Then, the north wind in the Mediterranean.

14. *son grand*. A provincial locution for *grand-père*.

17. *magnans*. Really for *magnanerie*, the business of cultivating the *magnans*, the common name for the silk-worm in Southern France. Said to be the same root as *maggot*, in English, through root *mag*, as in Lat. *magnus*, implying "growth," especially applicable to these two forms, both being 'cultivated' or 'bred' worms.

17. *olivades*. "Olive-gatherings." From *olive*, Eng. *olive*, Lat. *oliva*, Gk. *ἐλαία*, which is so named from its liquid-producing qualities, and gives Lat. *oleum*, Fr. *huile*, Eng. *oil*. The termination *-ade*, is from the Romance languages, Provençal first, and Spanish and Italian afterwards, being more akin, of course, to the spoken or Low Latin; e.g. *Croisade* (Prov. *crozada*), *cruciata*, *crux*, *crucis*; *grenade* (Prov. *grenada*), *granata*; *ballade* (Prov. *balada*), *balata*; from the It. come *arcade* (L. *arcata*), *balustrade* (*balaustrata*), *esplanade* (*spianata*), *estrade* (*strada*, L. *strata*). Having been introduced into the language at its formative period, it was then employed to form a large number of other words not connected with the languages from which the former were brought, such as *promenade*, *embrassade*, *glissade*, *bourrade*, etc. These may come from nouns or verbs. The termination in some cases refers to the origin (when from another substantive), as *limonade*, *orangeade*, or to the act, as *promenade*, *olivade*, etc.

28. *balles*. Eng. *bailiff*. From Lat. *bajulus*, a porter, from *bajulare*, to carry; hence, a tutor (who carried the child), then to oversee. Eng. *baill*, as in "to give or be *baill*," i.e.

sécurité, from F. *bailler*. L. Lat. *baillus*, meaning also minister of state, regent (of an academy), syndic. In Provence, the chief of the shepherds employed in the same flock, then chief, in general.

29. du renom. Eng. "*renown*," which, however, means "fame" rather than "common report." "Of the (good) reputation of."

32. *bohémien*. "Vagabond." When the Gypsies, called so because supposed to be "*E-gyptians*," appeared in Europe, mediæval ignorance called them also *Bohemians*, because travelling from Bohemia. (They are really from India, their correct name surviving in still a third appellation, *Tsigane*, or *Zingari*.) Their pilfering habits and unsettled life caused the name to be applied to people of similar tendencies. *La Bohême*, *Bohemia*. *La Bohême*, in Paris, the world of artists and literary men leading unconventional or dissolute lives, a world immortalized by Balzac and Henri Mürger, and which has been defined as "Purgatory paved with creditors, in awaiting the Paradise of Wealth or Political honors."

32. *taillole*. A woollen belt formerly worn by Provençal men to fasten their pantaloons. *Taillole* may be a short coat, from *tailler*, to cut; cf. *tailleur*, *taylor* or "cutter." So *taille*, a man's height, or "cut;" *taille*, a woman's waist, physical, or as a name for her garment (cf. Eng. *waist* and *waist*); *taille*, the *tax* up to the French Revolution, because a "*tally*." In Swiss French, *taillole* is a large, sweet kind of cake, made in spirals, and which is never cut, but broken.

87.—3. *banc d'œuvre*. "Church-warden's pew." Reserved for the officers of the "*fabrique*," as the administration of the church-revenues is called.

5. *bénitier*. "Holy-water font" next to the door of Catholic churches, containing the *eau-bénite*. *Benit* is the only past part. in *i* verbs retaining the *t*. But we have both *benit*, *benite*, and *beni*, *benie*, the latter of the blessing of God or men, the former only of consecration by priests. Lat. *bene-dicere*, Eng. *benediction*; *benir*, to bless.

10. *comme devant*. *Devant* is now used only of place, *avant* of time, save in the phrase *ci-devant*. Old usages are to be found in full force in many provincial forms.

13. *vêpres*. "Good-evening." *Vespers* is from Lat. *vesperem*, Gk. ἑσπερος, Eng. *Hesperus*, the evening-star. *Vespers*, evening prayers. "*Les Vêpres siciliennes*," the massacre of the French by the Sicilians, at Easter, 1282, and used as a term for any treacherous slaughter.

16. *Dieu merci*. The *d* is omitted; cf. (*à*) *Dieu ne plaise*, "God forbid."

20. *Motus*. An expression exactly like our "*mum*," "silence," "hush." Perhaps akin to *mutus*, *mute*.

32. *sentait le mystère*. "Smacked of the mysterious."

88.—11. *passereau*. "Sparrow," dim. of Lat. *passer*. *Passerelle*, "foot-bridge," from *passer*, to pass, Lat. *passus*, a *pace*.

16. *en toucher*. *Toucher un mot*, "to say a few words about (*en*) anything."

89.—17. *arbre de couche*. The shaft.

19. *pièce du bas*. *Pièce* is said of "a room;" here, "the lower floor."

23. *gravats*. Generally *gravois*, from *grave* or *grève*, Eng. *gravel*, coarse sand. The *Place de la Grève*, next to the *Hôtel de ville* in Paris, was the place of public execution. *La Grève*, from its former soil. Because of the habit of the workmen to congregate there, *se mettre en grève* has become the expression for "to strike." *Une grève*, a "strike."

23. *terre blanche*. "Chalky earth."

25. *plâtras*. The *débris* of *plaster*. From *plâtre*, Eng. *plaster*, Ger. *Pflaster* (meaning also pavement). So *emplâtre*, a (medicinal) plaster. From Lat. *plastrum*, and Gk. πλάσσειν, to form, or daub upon. Hence the *plastic* arts; *plastron*, a breastplate. And *piastre*, a "dollar" (of Spanish and America; in other countries it has varying values), because the layer of metal is flattened.

90.—5. *Sitôt dit*. "No sooner said than done." *Tôt*, probably from *toustus*, burned, because of the rapidity of the flame.

91.—19. *coche*. "Barge." See p. 57, l. 2.

19. *parlements*. Besides the Parliament of France, which became the Parliament of Paris, there were twelve provincial ones. All were suppressed at the Revolution.

20. *jaquette*. A coat which came to the knees, and was

worn by peasants and men of the lower classes. Gay-colored, in the South, like our old-fashioned vests.

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE.

92.—1. *perdreau*. "A young partridge." *Perdrix*, Lat. *perdicem*, a partridge.

2. *niche*. "To nest," from an assumed *nidicare*, through *nidicus*, from *nidus*, Fr. *nid*, Eng. *nest*. Distinguish (2) *niche*, Eng. *niche*, a recess, from Lat. *mytilum*, where *m* becomes *n*, as in *mespilum*, *nêfle*; *mappa*, *nappe*, Eng. *napkin* (where *nappe* once more gives *mappe*, Eng. *map*, because these were first on linen); (3) *niche*, a trick, *faire des niches*, to play tricks on a person, from Ger. *nicken*, to nod to one; so to toss one's head to him (in contempt).

3. *volée*. "Flight." Hence, Eng. *volley*, as the French *volée*, "the flight of a projectile," a discharge of fire-arms.

15. *sorbe*. Eng. *sorb*. *Sorbet*, a drink of citron, sugar, etc. Then, applied to any frozen liquid. Eng. *sherbet*; akin to *syrupe*, *shrub*, and from an Arabic *sharab*, to drink.

20. *fer à cheval*. *Fer de cheval*, "a horseshoe;" *fer à cheval*, anything in the shape of a horseshoe or crescent. Of partridges, cocks, etc., the red tuft on the breast.

93.—6. *volet*. First the piece of stuff covering the chalice in the churches, from *voler*, Lat. *volare*, to fly, because it flapped. Then anything used to cover, and applied to a shutter, which is also "*contrevent*" ("against the wind").

94.—31. *sarrasin*. "Buckwheat." Called so from *Sarrasin*, *Saracen*, because the dark or black wheat, like the complexion of Orientals.

95.—1. *mordoré*. Lit. *More doré*. "Gilt like a Moor," i.e., in black or dark. "Reddish-brown."

11. *chevreuil*. "A roe;" *chevreau*, "a kid;" *chèvre*, "a she-goat;" masculine, *bouc*, Eng. *buck*, but of different meaning. *Chèvre*, Lat. *capram*, fem. of *caper*. This root gives *caprice*, an unexpected thing (like the leap of a goat); and from old *caprioler*, now *cabrioler*, to jump, dance, comes

cabriolet, a carriage, light, and therefore "jumpy," whose shortened form is the English "*cab*."

18. *serpolet*. "Wild thyme."

17. *fourré*. "Thickets." From *fourré*, Eng. *furred*, that from *fourrure*, *fur*; Old Ger. from *Futter*, Eng. *fodder*, *food*, has the idea of the root, to *feed*, then to protect. "Fur," "protection."

23. *Bien nous en prit*. "It turned out well."

23. *détaier*. To "*un-stall*" goods, i.e., pack, then (2) to scamper. *Dételer*, "to unharness."

96.—2. *mulot*. "Field-mice." Eng. *mole*; *mulet*, a *mule*.

5. *demoiselle*. "A young lady." Then, "a dragon-fly."

12. *abolement*. From *aboyer*, to bark. Lat. *adbaubari*; cf. *joie* (*gaudia*), *cloître* (*claustrum*) for *oi* = *au*; medial *b* lost as in *nue* (*nubem*). *Être aux abois*, "to be at the last gasp," "to be at bay;" "*bay*" (of a hound), Fr. *aboi*.

19. *ferraille*. *Fer* with the pejorative termination *-aille*. Cf. *canaille*. "A whole set of (old) iron."

31. *empêtré*. "Entangled." The *pastoria*, fetters, of Lat. gave Old F. *pasture*, tether, whence Eng. *pastern*, the tethering-joint.

33. *épaule*. "Shouldered." *Épauler*, "shoulder," Lat. *spathulam*, whose primitive *spatha* gives *épée*. So called from its shape, broad-bladed ("shoulder-blade"). Akin is Eng. *spade*. *Épaulette*, Eng. *epaulet*, "a little shoulder," or artificial one.

97.—15. *sa nicheé*. "Her brood."

18. *farauds*. "Stuck up."

23. *en partie*. "In parties of."

27. *lustre*. Eng. *lustre*. Either from the root *luc* in *luc-em*, *light*, or with *lustre*, Lat. *lustrum*, the five years between censuses, from *lustrare*, to purify, whose primitive *luo*, to *lave*, wash, would give the results of cleansing in the polish or brilliancy. *Lustre*, especially the chandelier in a theatre.

28. *aunettes*. For *aunette*, dim. of *aune*, Eng. *alder*, Ger. *Erle* (cf. *Erlenkönig*), Lat. *alnus*. *Aunette* is for *aunaie*, a place planted with alders. (1) *aune*, as here; (2) *aune* (Lat. *ulna*, Ger. *Elle*, Eng. *ell*), a cubit.

29. *îlot*. "A little island." An *islet*.

98.—9. *épouvantable*. "Terrible;" *épouvantail*, "a scarecrow." Through *épouvanter* from Lat. *ex* and *pavere*, to frighten.

11. *gisaient*. "Were lying." Lat. *jacere*. Note the formula of epitaph: *Ci-gît*, "Here lies."

28. *babines*. "Lips," "chops." The word is the same as *babouin*, Eng. *baboon*, called so because of its large lips, from an older Ger. word for "lip," or "snout." *En arrêt*. "Pointing."

99.—7. *plomb de hasard*. "A chance bullet."

15. *oseraie*. "Sedge." *-ais* denotes *place*. Cf. *auais*, above.

LE PAPE EST MORT.

100.—14. *l'Oiseau Mouche*, etc. Daudet has borrowed these terms from the pretty names *Bateaux mouches*, *Hirondelles*, given to the penny steamboats plying upon the Seine from Paris to the suburbs.

21. *satan*. "The evil genius of."

101.—4. *fronçant les sourcils*. "Scowling."

5. *loup de mer*. "Sea-dog," as we say.

10. *trains de bois*. "Log rafts."

12. *liséré d'écume*. "Fringe of foam."

18. *moucheron*. Lit. "a gnat." Then "Johnny," "sonny," "kid."

25. *Mort-qui-trompe*. "Deceiving Death," "Death in Disguise."

30. *chaîne*. "Tow."

102.—4. *hélice*. "Screw."

8. *vie de bord*. "Ship-life."

16. *haleur*. The men or women who draw boats entering the ports.

26. *bains bateaux*. French rivers are lined with bathing establishments in the form of large houses one or two stories high, built on boats so as to form a square, whose court, therefore, is the water. The washwomen, who are organized in

some places into guilds, carry on their business from floats, which are under the supervision of the authorities, and are open to the community.

27. *pontons d'embarquement*. "Landing-stages."

103.—10. *la retraite*. "Tattoo."

104.—18. *escapade*. Originally, an "*escape*," i.e., to get out (*ex*) of one's *cape* (*cappa*). "To be in the open," as an uncovered face freed from its hood. Then, an act free from restraint, an *escapade*.

24. *Pie VII.* From June, 1812, to January, 1814, this pope was a prisoner at *Fontainebleau*. The Emperor is Napoleon I.

27. *Comediante, tragediante*. "Comedian," "tragedian," in Italian, the terms applied, by Napoleon to the Pope, and *vice versa*.

105.—12. *argyronètes*. "Silvery water-spiders."

CONTES DE NOËL.

("CHRISTMAS STORIES.")

106. Title.—*Noël*. From Lat. *natalis*, Eng. *natal*. Really with *dies, day*, understood. It has been limited to *the* birthday (of our Lord), just as *Bible*, meaning any book, has been particularized as *the* book. *Noël*, also, by association, "a Christmas carol."

Title. *Messes Basses*. "Low masses." Those in which there is neither choir nor singing, but merely the recitation of the prayers, by one priest alone.

1. *dindes*. Really the fem. of *dindon*, both being simply the *d'Inde* of *coq d'Inde*. India was the name applied to America, whence these birds came (cf. "West Indies"). This principle is found in the English name "Turkey," "Turk" representing anything "foreign." So, cf. "*Guinea*-hen."

1. *truffes*. Stuffed with *truffes*, "*truffles*." These words are related with Lat. *tuber*, and Ger. *Kar-toffel*, potato.

2. *révérend*. *Père* understood. "Yes, holy father." *R. P.* stands for this expression. Plural, *RR. PP.*

8. *surplis*. Eng. *surplice*. Because originally worn *super* (above) the *pellicum* (a skin coat; *pellis*, a skin).

107.—7. *surtouts*. As we now say, *épergnes*. "Surtout" is also "overcoat," for whose formation compare Eng. "*overalls*."

7. *ciselés*. Eng. *chiselled*. "Chased." From *ciseau*, *scissors*.

7. *candélabre*. Lat. *candelabrum*. A large, as distinct from the small, *chandelier*, candle-stick; from *chandelle*, Eng. *candle*, Lat. *canдела*, that from *candere*, to be burning, hence brilliant, at a white heat, which gives *candor*, Eng. *candor* Fr. *candeur*, whiteness of soul.

8. *réveillon*. A Christmas-eve supper. Probably an imperative form for *reveillons-nous*, let's wake up (*re-* intensive). Ultimately from Lat. *ex* and *vigilare*, to watch, keep *vigil*.

11. *tabellion*. "Village notary," because using *tablets*.

15. *enfant*. Eng. *infant*, Lat. *infantem*, lit. not speaking, that is, child, infant. Lat. *for, fari, fatus*, pres. part. *fans*.

17. *clerge*. A large or a church taper. From *cire*, Lat. *cera*, wax; *bougie* is a short wax candle, originally made at *Bougie*, in Algeria.

22. *dom*. A title given to priests, especially of the Benedictine order. Eng. *Don*, Sp. *Don*, used as "Sir," "Mr." Lat. *dominus*.

22. *Barnabites*. An order of the clergy of Saint-Paul in Milan, founded in 1530, and which changed its name in 1544 to that of Saint Barnabé, from the church consecrated to him and given to them. Their aim was to preach and hold "missions" (in the Catholic sense, of special prayer-gatherings to religiously rouse a community).

23. *chapelain*. Eng. *chaplain*. Note the origin: Lat. *cappa*, a *cape*, a *cope*; Fr. *chape*, whence *chapelle*, a little *cape*, and then the place where this was kept, the *chapelle*, *chapel*. So, *chapelain* and *chapelet*, Eng. *chaplet*, first as the *head-dress*, then of roses on the Virgin's head, and finally any string or garland of beads. Cf. *Aix-la-Chapelle*; and *chaperone*, a protecting hood, then a "*chaperone*" or protector.

31. *à tour de bras*. "With all his might."

108.—9. métayers. "Farmers." From Lat. *mediastarius*, from *medius*, *mid*, because working for half the profits "on shares." Hence *metairie*, a (small) farm.

12. lanterne. The same as *lanplern*, from Lat. and Gk. *λαμπάς*, the "shining," and thus the same as *lamp*.

16. allègrement. "Briskly." Lat. *alacer*, Eng. *alacr-ity*. Cf. It. *allegro*, in music.

22 falot. "A lantern;" *fanal*, a beacon, then a ship's lantern; *phare*, a lighthouse; *flambeau*, a torch.

109.—1. clignotaiént. "Winked." A dim. verb. *Cligner de l'œil*: "to wink," because one in-*clin*-es, or lowers, the eyelid.

6. valet. Eng. *valet*, or *varlet*, with specific meaning. Really for *vassalet*, a young *vassal*, a youth. The principle in *varlet* is the same as in *coquin*. Cf. p. 55, l. 33.

8. Notice the alliterative style: "the tinkling of the turnspits" (as they struck each other in the hands of the cooks), or, better, as we use turnspits rather in a personal sense: "the jingling of the jacks," "the crash of the kettles, the shock of crystals (chandeliers)."

29. marquis. Ger. *Mark* is a line, then a boundary, whence come by A.S. Eng. *march*, Fr. *marche*, the *marches* or portions of "border-land." The *marquis* is the governor of this district. Cf. Ger. *Markgraf*, Eng. *margrave*. *Marquis* is the tent of the *marquis* or *marchioness*.

29. douairière. Eng. *dowager*. Because en-*dow*-ed with a *dower* or *dowry*. Fr. *douaire*, from *dot*-er, to give a *dot*, *dowry*, Lat. *dotem*.

110.—1. gaufée. "Figured." *Gaufrer* is to stamp with irons, by reference to the irons in "*gaufres*," Ger. *Waffel*, Eng. "*waffles*" and *wafer*. For *g* = *w*, cf. p. 56, l. 12.

7. piqueurs. Huntsmen. *Piquer* is to follow the dogs closely.

10. bas office. "Servants."

111.—13. Dominus vobiscum. In the Mass, just after the Preface, the priest turns to his assistants, repeats certain petitions, and they respond, then he says, "God be with you", (*Dominus vobiscum*), they replying, "*Et cum spiritu tuo*" (and with thy spirit); he then says, "*Oremus*" (let us pray), and pro-

ceeds to offer prayer, going to the altar and praying silently. The *Benedicite* is called *Canticum trium puerorum*, and is chanted after the Mass: *Benedicite omnia opera Domini Domino: laudate et superexaltate eum in secula.*

21. *et d'unē.* "One off."

31. *missel* is the *mass-book*. *Mass*, Fr. *messe*, is from the last phrase (below). *Ite, missa est* (Go, it is over).

33. *esquisse* He merely "outlines" the signs, i.e., hurries through them. *Esquisse* (noun). Ger. *Skizze*, Eng. *sketch*.

112.—2. *évangile*. Lat. *evangelium*, Greek *εὐ*, well, as in *euphony* ("well-sounding"), and *ἄγγελος*, *angel*. "Message of good tidings." But the English *Go-spel* is for Godspell, the "story of God." The *évangile* is the portion of the Scriptures read in the service, the "*gospel*" as opposed to the "*epistle*."

3. *confiteor*. The confession beginning "*Confiteor Deo omnipotenti*" (I confess to omnipotent God).

4. *versets*. "Verses of Scripture;" *vers*, *verses* (in poetry); *répons*, *responses* in service; *réponse*, an "answer" in general.

9. *Oremus*. See above. *Ps* is due to the speed which results in confused sounds.

10. *Meâ culpâ*. "By my fault" (words of the prayer).

12. *barboter*. "To flounder," "to dip into (mud)."

16. *Stutuo*. The last response to the priest and uttered so rapidly as to make "*Et cum spiritu tuo*" into "*s(piri)tu tuo*," "*stutuo*."

17. *damnée*. "Cursed." The *âme damnée* is the man who is the blind tool, or devoted companion for evil, of another.

19. *grande vitesse*. "Full speed." To send baggage by *grande vitesse* is to "express" it, by *petite vitesse* by "freight."

21. *et de deux*. "Two done."

113.—9. *credo*. The *creed*. *Credo*, "I believe," is the first word. *Pater*, "the Lord's prayer," from its beginning: *Pater noster*.

10. *préface*. The part of the Mass preceding the canon.

12. *vade*. "Get thee behind me, Satan." Matt. xvi. 23; Mark viii. 33; or, Luke iv. 8.

30. *où diantre*. "Where the deuce." *Diantre* is really for *diable*, but has lost its primitive force.

114.—3. *It.* The words of dismissal, to which the "Thanks to God" answers.

115.—5. *croisées*. *Croisée*, a "window," because in old castles the windows were divided into four by a stone cross. *Croisé*, anything in the shape of a cross; *Croisé*, a *crusader*; *croisade*, *crusade*; all from *croiser*, to cross, that from Lat. *crucem*, cross. Hence, *cruise*, to cross the sea.

5. *vitraux*. *Vitre*, a "pane;" *vitrail* (but generally used only in plural *vitraux*), a set of church-windows, in the form of panels. Cf. p. 122, l. 7.

15. *en ribotte*. Meant as the dim. of usual *ribote*. *Riboter* is a provincialism for "to churn." Hence, anything "worked up," as we say of a man. *Bouter* also means, of wine, "to ferment." So, "to be excited." *En ribotte*: "slightly tipsy."

20. *carillon*. A set of "chimes;" then, the tune played. From the same root as *quadrille* (*quat-uor*, four), because sets of bells at first consisted of four.

NOSTALGIES DE CASERNE.

A little sketch of the life of the French soldier, or "*piou-piou*" as he is popularly called. Perhaps in this story more than anywhere else has Daudet, in summing up one phase of Parisian life, expressed the intensity of the whole, and the power of the "City of Light" over all who come within its fascinating circle.

117. Title. *Nostalgie*. "Homesickness," nostalgia. (Gk. *νόστος*, a return home, and *ἄλγος*, pain, cf. *neuralgia*, *nerve-pain*). It is hard to translate the title: "Barrack-longings." *Caserne*, Lat. *casa*, a house; cf. Fr. and Eng. *casemate*; It. *casino* (a dim.) and Fr. *chez*, at house of.

9. *lambrusques*. "Wild grapes." *courlis*. "Curlews."

17. *peau d'âne*. The donkey's skin being very hard and elastic makes a fine drum-head. So that *peau d'âne* is the expression often used for *tambour*, drum. So *peau de tambour* will mean "a donkey's skin." So, also, the proverb to lazy boys: *La peau de tambour sera à bon marché, les ânes s'étend-*

dent—"Donkey-skins will be cheap, the donkeys are stretching themselves." *Peau d'Âne* is the name of a famous fairy-story in which the princess is long concealed under a donkey-skin. Then the term is used of any fairy-stories. Cf. Littré *sub voce*.

23. *lutin*. "Elf." *Lutin* is said to be from the root of *little*, because the characteristic of elves is their small size; or from the root of *nuit*, night, as they are always represented as working by night, and in some dialects they are called *nuiton*, the interchange of *n* and *l* being philologically possible.

118.—16. *S'en donner à cœur joie*. For *se donner au cœur joie* de anything. To enjoy fully, to one's heart's content.

18. *sérigoule*. Provençal: "Thyme."

19. *embaume*. Daudet is very fond of this verb, and uses it absolutely, in various relations. But the absolute use is usually employed of wine. We have to say "scatters perfume" or some similar phrase.

25. *niais*. From *nidiacem*, that from *nidus*, nest. Originally of a falcon which had not yet left the nest; then of inexperience of the world; so, "simple," which passes into "foolish."

29. *peuple*. "Crowd." The *bennet de police* is a cloth cap worn by soldiers when off duty.

119.—2. *Chambrée*. "Mess," "dormitory." *Les ceinturons qu'on astique*: "the polishing of the sword-belts."

3. *planche au pain* Prison slang for "the prisoners' bench;" so "*être mis sur la p. au p.*:" "to be sent up to the police-court." From the suggestion of bread-and-water diet. But *avoir du pain sur la planche*: "to have enough to live on without working."

4. *couchettes de fer*. "Cots."

7. *corps de garde*. "*Guard-house*," i.e., here, the "watch"; but *garde-du-corps*, "body-guards," "life-guards."

8. *poissent*. "Stick." Through *poisser*, from *poiz*, Lat. *pis*, Eng. *pitch*.

8. *dame de pique* "Queen of spades."

10. *Pigault-Lebrun* (1758-1835). A man of checkered career as soldier, author, actor, theatre-director. He was the

great novelist of the Directory and First Empire, famous for the free tone of his works. He also attempted historical writing. "A Pigault-Lebrun," i.e., one of his novels, as we say a "Cæsar" a "Virgil." *dépareillé* : "an odd volume."

12. "*factions*." "Sentry-duty." *guérîte* : "sentry-box." *Guérir* (Ger. *wehren*), to cure, from original but lost sense, to protect, gives *guérîte*, the place fortified; so, "sentry-box."

16. *corvée*. "Forced labor." From Lat. *corrogata*, "prescribed," where, the medial consonant having disappeared, hiatus was prevented by the insertion of a *v*, a principle derived from the Latin and amplified in French; so, *pleuvoir*, from *pluere* (though the Lat. itself said *plu-vius*, *pouvoir* from *potere*, *posse*).

17. *bloc*. Soldier slang for "lock-up."

18. *diane*. From *dies*, Lat.; the It. makes *stella diana*, morning-star. The *diane* is the drum-beat at daybreak; the reveille.

22. *Vincennes*. About two miles from Paris and famous for its castle, often used as a prison of the State, and now as an arsenal; and for its beautiful wood and park, one of the favorite resorts of the Parisian public.

24. *École*. The *École Militaire* founded by Louis XV. in 1751, suppressed by the Revolution, was transferred by Napoleon to Saint-Cyr, where it still is. The French "West Point." Its buildings in Paris are now the *École Supérieure de Guerre* or "War-College," for the staff.

24. *filles à soldats*. "Soldiers' sweethearts."

24. *piston du Salon de Mars*. "Cornet-player of the Exposition." The *Champ-de-Mars* has been the site of three exhibitions. *Salon* is applied to the main building.

25. *bouibouis*. "Little theatres." "Music-hall."

26. *briquet*. "A (short) sabre."

L'ÉLIXIR DU RÉVÉREND PÈRE GAUCHER.

121. Title. *élixir*. From Arabic *al*, the, and *aksir*, quintessence, the purest decoction (in medicine); cf. our "cream" of a discourse or work. Cf. p. 125, l. 80.

4. *Graveson*. A lordship in Provence, in the department *Bouches-du-Rhône*.

10. *Prémontrés*. An order of canons, according to the rule of St. Augustine, who took their name from their chief abbey, near *Laon*, founded in 1119 by Saint Norbert.

12. *Chartreuses*. The names of a *liqueur* or cordial composed of aromatic plants and brandy, prepared at the *Grande-Chartreuse* or main monastery, near Grenoble, of the *Carthusian* monks. The order was founded in 1086 by St. Bruno, and took its name either from *Catursiani montes*, or *Caturisium*, a Dauphiné village, as the first home of the order. Its discipline is exceedingly severe.

17. *Chemin de la croix*. In a Catholic church, the series of pictures, or, sometimes, sculptures, representing the passion of the Lord.

21. *Erasmus* (1467-1536). The great leader of the "Humanists" whose aim was "culture," and by means of the literatures of Greece and Rome. By his grammar, translations, dictionaries, text-books, and other writings he exerted an enormous influence on Europe and in the reform of education. His spirit and that of his fellow-reformers can be well judged by his remark: "When I have money, I will first buy Greek books and then clothes."

21. *d'Assoucy* (1604-1679). A comic poet, who called himself the "emperor of burlesque, first of the name."

122.—4. *Pacôme*. St. Pacôme (292-348), who first instituted the rule of Cenobites in the desert of the Thebaid, the first home of Christian hermits, ascetics, etc. His feast-day is May 14.

5. *cloître*. Eng. *cloister*, Lat. *claustrum*, "the enclosed place" from *claudere*, to *close*, to shut in. Here, in its original sense, of the covered interior gallery around the garden-court

of a convent. *Cloître* as a term implies seclusion; *conuent*, a religious congregation, *come together*; *monastère*, the solitude (Gk. *μόνος*, alone) of the recluse.

7. *Vitrail*. Rare use of the singular. Cf. p. 125, l. 6.

17. *Fête-Dieu*. "Corpus Christi." The feast of the holy sacrament. (1). In *Hôtel-Dieu* (the principal hospital of a place), *Fête-Dieu*, as above, and *Lever-Dieu*, the point in the mass where the priest raises the Host, the *Dieu* is a genitive form. The old language having two cases, nominative and objective, employed no preposition to indicate possession, but used the form for the oblique cases, *dieu* (nom. *diez*), where later simplification losing the nom. had to imply case relations by the prepositions. (2). *Fête*, O. F. *festé*, Eng. *fête*, *feast*, Lat. *festā*, from *festus*, joyful. (3). For *a* to *e*, cf. p. 3, l. 14.

19. *citre*. "Melons." *pastèques*. "Water-melons."

21. *crosse*. Eng. *crozier*. In spite of what Skeat says, who derives this from the root of *crook*, Fr. *croc*, because of the hooked or curved top of the staff, it would seem better to accept Littré's derivation from *cruz*, *cross*, both because of the form, and the historical origin of the church through Latin sources.

23. *confrérie*. "*Fraternity* of ladies." The *confréries* were the secular charitable associations of the churches. When women formed such societies, they simply adopted the established term.

123.—7. *Les Baux*. One of the thirty or more fortified places out of the seventy-nine towns near Arles constituting the district called *Terres Bausseenges*, of which *Les Baux* was the capital, in Provence. Its barons had, with other titles, the princship of Orange, and thus included William the Silent, of Holland, Prince of Orange-Nassau, and William of Orange, King of England.

8. *Tante*. Cf. the use of "*Auntie*" in the South. *Tante*, from Lat. *amita*, which becomes *ante* in O. F., and where, says Littré, the *t* is due to the running together of *ta ante*. For *n* = *m*, cf. *nappe*, *mappe*; *songe*, *somnium*; *mon*, *meum*; and the Eng. doublets *ant* = *emmet*.

13. *Dague*. *Dagger*, perhaps also Ger. *Degen*, a sword.

"*Dague de plomb*" is proverbial for a dullard, or one who attempts to be keen, when dull.

14. *cilice*. "Hair-cloth" worn next the skin as penance; Lat. *cilicium*, because made of goat-skins from *Cilicia*. Distinguish it from its homonym, *silice*, Lat. *silicem*, Eng. *silex*, "*flint*."

15. *et des bras*. "And such arms."

18. *simple*. "Foolish-looking;" *balourd*, "heavy," "awkward."

19. *argentier*. The old term for "treasurer" (*trésorier*).

22. *grisonner*. While the English has a termination *-ish* corresponding to French *-être*, to express quality, it lacks the inceptive suffix with a diminutive force, as in *gris - onner*, to grow gray, to become (somewhat) gray. From *grison*, adj., that from *gris*, Eng. *gray*, Ger. *grau*, also *Greis*, a gray-beard, old man; as common French terms notice (1) *être gris*, to be tipsy, because one sees things in an uncertain state, between black and white, i.e., in gray; (2) *grisette*, originally a girl of the middle classes, who was usually dressed in *grisette* or gray cloth; then, a coquette of the middle classes; (3) *les Grisons*, Ger. *Graubünden*, a canton in Switzerland.

24. *bonasse*. "Good *ish*," i.e., so innocent as to be foolish. In French literature, *bonace* (really the same word) means the calm of the sea, whence, any state of calm.

26. *tonneau*. Like *bateau*, *chapeau*, etc., dim. in form, but with lost dim. force. From *tonne*, Eng. *tun*, *ton*, Ger. *Tonne*. Fr. *tonnelle*, an arbor (because of shape and construction), whence *tunnel*, Eng. *tunnel*.

26. *chantent*. "Echo."

27. *creuser*. "Racking my brains."

124.—3. *merle de Corse*. Corsica has always been famous for its delicate *merles* (blackbirds), and *grives* (thrushes).

3. *voire*. An old form from Lat. *verus*, true, and then used as an adverb: "*truly*," "indeed," "even." But *voir*, Lat. *videre*, to see.

7. *belles années*. "Many years ago."

14. *Trappe*. Name of a famous abbey of Cistercian monks founded in 1140, in Perche (Orne). In the dialect of this district *Trappe* meant steps, as in Ger. *Treppe*, so that *Notre-*

Dame de la Trappe was the church or Virgin of the hill, implying a climb. Cf. "*Trap-rock*," rock in successive stages. *De la Grande*. "*Chartreuse*" understood, see above.

19. *effrangé*. "Frayed."

19. *cucule*. Really *cuculle*, Lat. *cuculla*, a "hood;" the name given by the Chartreux monks to what other orders call the scapulary.

23. *confection*. Here, the "manufacture." Note that Fr. *confections* means "ready-made clothes;" our *confectionery* is the Fr. *douceurs* ("sweets"); *confitures*, "preserves;" *fruits confits*, "candied fruits."

30. *dépense*. The "pantry," "larder;" here, "store-room."

31. *olives à la picholine*. *Picholini* was an Italian who invented a recipe for preparing small olives as a side-dish. The *picholine* is a long, fleshy, and pointed olive prepared green to be eaten raw.

125.—3. *vogue*. "Demand for." *Vogue*, from *voguer* (Ger. *wogen*, to float), to sail, or go. Particularly in the expression *vogue la galère*, "let come what may," "good luck." (2) *vague*, Ger. *Woge*, Eng. *wave*; (3) *vague*, Eng. *vague*, from Lat. *vacuus* (probably).

5. *on releva*. "Was restored."

9. *à la grande volée*. "Ringling a full peal."

18. *battre la montagne*. *Battre* enters into a large number of expressions implying "to get over (ground);" as here, "to explore;" *battre la semelle*, of a schoolboy's game to keep warm; then, to walk over; *battre la campagne*, of unreasonable, because "unconnected," "distant-from-each-other" arguments. Cf. p. 192, l. 23.

25. *moineillon*. Dim. "a petty monk," in contrast with Gaucher's importance. Or, a "young" monk, as more daring or mischievous; *-illon* is dim.

26. *rosace*. "*Rose-window*." *portail*, one of the nouns in *-ail* with plural in *s*.

28. *nécroman*. Usually *necromant*. "Wizard," "*necromancer*." *Necromancy* is from the Greek, meaning divination by intercourse with the dead. By confusion of Gk. *nekros*, corpse, with Lat. *niger*, black, the Middle Ages had *nigromancy*,

whence it was called by the term which still survives: "the black art."

30. *alambic*. "Alembic," "still." Note the large contingent of Arabic words, through Spanish into French (and other languages), where *al* or *el* is the inseparable article: *alambic*, *alcali*, *alcoool*, *alcade*, *alchimie*, *alcove*, *algèbre*, *almanac*, *aloes*; and names of places: *Alger*, *Alcantara*, *Alcazar*, *Alhambra*, used then generally. Cf. p. 121, and p. 74, l. 18.

Notice the pleonasm of repeating the French article in all these cases; *alambic*, however, is originally Greek in root.

126.—5. *faisaient la haie*. "Drew up in line," "lined up." *Haie*, Ger. *Hag*, Eng. *hedge*, or *haw* as in *haw-thorn*.

127.—23. *de plus belle*. "Again," "more and more."

26. *culpé*. For Lat. *culpa*. "His fault, his sin." Then, "confession of penitence;" "penance."

27. *ruisseau*. "A flood of tears"; generally, "a brook"; Lat. *rivicellus*, dim. of *rivus*. But *rivière*, Eng. *river*, is from *ripa*, the bank, as in our term "*riparian* rights."

128.—1. *marri*. "Grieved." As in Eng. to *mar*. But, *mari*, "husband," Lat. *maritus*.

129.—17. *brûlés de*, etc. "Perfumed and sun-kissed."

130.—20. *vilaines*. "Scandalous" for a man in his position.

21. *commère*. "God-mother," "Co-mother," then, "gossip," has gone through the same process as "*gossip*," which meant originally "God-parent;" modern Fr. for "god-mother" is "*marraine*."

27. *avoir des cigales en tête*. Cf. Scotch, "a bee in his bonnet," "to be cracked," or "off;" the French have many similar expressions: *avoir un hanneton*, or, *une araignée dans le plafond*, etc.

131.—2. *que*. For *de telle façon que*, in such a way that, "so that."

6. *étiqueter*, is to *stick* a label on a thing (Ger. *sticken*); hence *étiquette* (formerly *estiquette*, from *estiquet*, *étiquet* masc.), means labelled, i.e., precise, i.e., conventional. *Ticket* is a doublet, whence "*on tick*." But *étiquette-hecktique* (Eng. *hectic*), from Gk. *ἔχειν*, to have, i.e., a fever continual, or possessing one.

7. *camionnage*. "Carting;" *camion*, a dray.

7. *par-ci par-là*. "Now and then."

132.—25. *complies*. The last part of the service, after vespers. From *completa hora*. *Hora*, *heures*, *hours*, was the division of the liturgy into prayers for the successive hours, whence *livre d'heures*, "a prayer-book."

30. *capuche*. Strictly of a woman's hood or *cape*. Here, for *capuce*, whose general form is *capuchon*, hood, whence *Capucin*, the *Capuchin* or "hood-wearing" monks. *Capucine*, the *capucin*, or "hooded" flower.

133.—6. *moinettes*. Dim. fem. as *moisson* of masc.

9. *curé*. Lat. *curatus*, Eng. *curate*. Cf. Eng. *curator* from same root, Lat. *cura*, Eng. *care* and *cure*.

LA BELLE-NIVERNAISE.

134.—7. *journaliers*. "*Journey*-men." "Laborers' houses." Cf. p. 2, l. 12.

7. *en chambre*. "Working at home."

8. *hôtels*, etc. "Masons' boarding-houses and lodgings." *Garni* is "furnished." Cf. *garniture*, "trimmings."

9. *rez*. A prep.; for *ras* from Lat. *rasus*, p. p. of *radere*, to *rase*, *raze*. "On a level with." *R-d-c.* = the ground-floor. For a similar form cf. *lez*, Lat. *latus*, only in names of places like Plessis-*lez*-Tours, where *lez* is "by the side," "near." *Chaussée*. Lat. *calciatus*, of earth pressed down by the *chausses*, Lat. *calceus*, "foot-wear."

10. *charcutiers*. "Sausage-sellers," "blood-pudding butchers." From *chair*, flesh, and *cuit*, cooked, these from Lat. *carnem* and *coctum* (*coquere*).

11. *marrons*. A large chestnut or *châtaigne*. The latter from *Kastana*, a city in Thessaly. *Marrons glacés*, "candied chestnuts," "iced" or "carameled," and a favorite French sweet.

12. *vandres violettes et jaunes*. "Mouldy meats."

13. *falbalas*. It has been suggested as the Eng. "*fur-below*," and, because of its meaning as the band at the bottom

of a dress, as the *fur below*. More probably the English is from the French, in turn from some Romance word. First, of dress; then, as we say "fuss and feathers;" "no life."

15. *Halles*. "The Central Market" of Paris.

19. *mettre à la porte*. "To turn out of doors"; *montrer la porte à*, to show any one the door; *fermer la porte au nez*, to close the door in one's face.

135.—3. *batterie*. "Kitchen-utensils."

5. *estropié*. Having lost a limb or the use of it; *boîteux*, lame.

7. *greniers*. "Garret." Lit., *gran-ary*, Lat. *granarium*. *Cave*, cellar, but Eng. *cave* is *caverne*, or *souterrain*.

14. *tringue*. Eng. *drink*, Ger. *trinken*; "to clink glasses."

15. *La Villette*. A part of Paris which contains canals connecting the Marne and the Seine, huge warehouses, and the enormous cattle-markets and slaughter-houses.

21. *Tôpez là*. To stake equal amounts at dice; then, "I agree," "done." Hence, Ger. *Topp*, in same sense. Said to be from the noise of the hands in "striking" an agreement.

25. *claquant*. *Smacking*. *Claquer*, of teeth, "to chatter"; *la claque*, the peculiar institution in French theatres, the body of hired applauders. Another onomatopoetic word like the preceding.

27. *le faible*. Eng. *foible*, "the weakness of."

32. *crâne*. As we say: "his *cranium*." But: *il est crâne*, of a resolute man.

136.—10. *marché*. "Sale," "bargain"; then, "market." Ultimately from Lat. *merx*, price. *Marchand*, *merchant*; *à bon marché*, "cheap." *Le Bon Marché*, the great store in Paris.

11. *trafnasse*. "Too good to haggle about it" (lit., drag it: *-asse*, dim. and pejorative).

14. *bon point*. "Good mark."

20. *planter là*. "Abandon," "leave in the lurch," "drop."

25. *ingambe*. "Spry."

26. *petit derrière*. "Steersman's boy."

26. *flotteurs*. "Log-rafts."

30. *salepinç*. "Note-book." Called after *Calepino* (1435-

1511), a learned Italian Augustinian monk, who wrote a dictionary; then, any set of notes.

137.—11. *prévenu*. "A prisoner."

11. *marmot*. "Brat." First, a monkey; then, of the carved faces on corners and buildings, so, grotesque face; not to be confounded with Eng. *marmot*, which means *mountain-mouse*.

17. *mioche*. The same root as in *mie*, *miette*, a crumb. So, again, "brat."

28. *concierge*. "Porter" in sense of "janitor." *La Conciergerie*, in French history, is the famous prison attached to the Palais de Justice in Paris.

138.—2. *fameux débarras*. "*Fine riddance*."

7. *rosser*. To treat like a *rosse*, or broken-down horse, "hack"; "to thrash."

10. *une jolie famille*. As we say: "a *pretty* family."

28. *sois sage*. "Be good." The phrase always employed to children.

139.—2. *rôder*. "To prowl." Lat. *rotare*, to turn like a *rota*, wheel. So, to roam around, in a bad sense.

8. *poste*. *De sergents de ville, de pompiers*, etc., understood. Here, "police-station." *La Poste*, the "post-office." *Poste restante* on letters is: "to be kept until called for."

17. *poussait*, etc. "Exclaimed: Good!"

21. *allumé*. "Excited"; then, "tipsy," or, slang "screwed"; *allumettes*, "matches."

140.—1. *fort*. "Keen."

9. *patron*. "Master." Lat. *patronus*. *Le patron*, the *patron*, through senses of protector, guide, model. In workmen's parlance "the 'boss,'" or employer. Cf. It. *padroni*.

11. *chouette*. A kind of owl. Used as slang it means "perfect," "smart," etc. Here, "'crack' crew." Cf. *nous sommes chouette*: "we're in a fine pickle." Probably from the root of this word, because of their night-raids resembling the habits of this bird, came "*Chouans*," the name given the royalist partisans in Brittany and the provinces, during the Revolution of 1793, and also after the events of 1830.

13. *Clamecy*. In the department of *Nièvre*, at the junction of the *Yonne* and the *Beuvron*, and where Jean Rouvet was born, the inventor, in 1549, of the method of floating timbers

down rivers. Through this region runs the *Canal du Nivernais*, 110 miles long, connecting the *Yonne* and the *Loire*, and named from the district which gives its own name to the boat of the story. *Clamecy* is a great centre for firewood.

19. *coupe*. "Cut," "wood;" *coupe*, Eng. *cup*; *coupé*, "*coupé*," because "cut-off" carriage, one with but one back.

31. *si*. Used as "yes" in answering negative phrases, or, as here, an objection.

141.—2. *calcul*. "Arithmetic," "*calculus*." Lat. *calculus*, Fr. *caillou*, a dim. of Lat. *calx*, *chalk*, meant a little stone. As primitive *calculations* were made with stones, the specific became general.

4. *galerie*. First, of people in a *gallery* looking at a game of hand-ball; then, of any "crowd." So, in English, we use "the gallery."

9. *rentier*. A man of independent means, living on his *rentes*, or interests. "A gentleman."

12. *Si j'en ai*. (You ask) "if I have some." Then, exclamation, "I should say I had."

25. *tenir au courant*. "To keep one posted, informed." *Être au courant*, to know what is occurring; also, to be even with one's work, to be "afloat" in money matters.

142.—3. *énormité*. Lat. *ex* and *norma*, out of the *norm* or common, i.e., great, huge.

6. *glorieux*. "A braggart." Here, rather, a "show-off," for the benefit of the crowd.

13. *avoir le cœur sur la main*. First, to be frank, then, because "open-hearted," to be "soft-hearted."

25. *vareuse*. "Jersey."

29. *risquer le paquet*. "To venture," in slang. "I'll risk it."

143.—1. *pont d'Austerlitz*. Named in honor of Napoleon's brilliant victory over Austria and Russia in the battle, Dec. 2, 1805, at Austerlitz, a village of Moravia. It is called *La Bataille des Trois Empereurs*.

2. *amarré*. "Moored."

10. *chalands*. "Lighters," "barges." Late Gk. *χελάνδιον*. Then, "a customer;" *achalander*, "to procure custom for."

11. *flageolet*. Eng. *flageolet*. (1) "a flute"; (2) because of the length or thinness, popular for "legs"; (3) by a mistaken analogy, a "bean" or "haricot." *Flageolantes*. "Tottering," "shaking." *Flageolet* is a double dim. from Low Lat. *flauta*, flute, from *flare*, to blow.

12. *géné*. The Hebrew *gé-hinnom*, valley of *Hinnom*, was the place where the Jews sacrificed their children by burning to idols; hence *Gehenna*, as applied in Scripture to *Hell*, the place of burning, whence *gehenné*, giving *gêne*, "bother," "trouble," which is an example of "the frivolity of an age or nation—the feebleness of its moral indignation against evil—in the employment of solemn words in senses comparatively trivial or even ridiculous" (Trench). *Le gêne*, also, "want," "neediness."

23. *poëlon*. (1) *Le poêle*, the "stove"; (2) *la poêle*, the "pan," hence, *le poëlon*, the "saucepan"; (3) *le poêle*, the pall. *Le poil*, the hair (of animals). But all from different roots.

32. *fûtée*. Means with "an affected softness."

145.—7. *réquisitoire*. "The public prosecutor's speech."

10. *faire des façons*. "To make a fuss about;" also, "to stand on ceremony."

146.—6. *coïte*. Fem. of *coi*, Lat. *quietus*, *quies*, Eng. *quiet*.

28. *gosse*. "A kid," "child;" also, "a printer's devil," and a "a gag," "joke," "lie;" whence *conter des gosses*, to tell a falsehood.

29. *pommes d'api*. Small, red-cheeked apples.

147.—1. *rentrer en scène*. Of an actor reappearing on the stage (*scène*). So, "to resume."

12. *bédame*. A Parisian oath, probably a mixture of *dame*, (cf. p. 54, l. 20), and resemblance with the national oath of the English, transferred to us.

20. *dodo*. The repetition of the syllable *do* of *dors*, go to sleep, by nurses, who sing *do-do* as they rock. *Faire dodo*, to sleep; *dodo*, a bed or cradle.

149.—25. *quille*. Slang for "leg." (1) *quille*, Ger. *Kiel*, Eng. *keel*; (2) *quille*, Ger. *Kegel*, our skittles, whence; *quille*, as above.

151.—17. *roulait*. "Made the rounds of."

18. *Point-du-Jour*. A few miles from Paris, and where the Seine is spanned by a beautiful viaduct.

19. *Bercy*. A suburb next to the Paris walls.

20. *une grande semaine*. "A full week."

21. *décolerait*. Impf., but translate "would not unbend." From *de* and *colère*, anger, but only "popular."

152.—1. *tignasse*. "An old wig," here, "mop."

2. *roquet*. "Pug."

3. *caniche*. "Poodle."

6. *tout de même commode*. "Was useful 'all the same.'"

19. *forcené*. "Mad." Note that *forcené* is not from *force*, strength, hence great, but hybrid from the Lat. *foris*, "out of," and Ger. *Sinn*, *sense*, "out of one's senses," and should be spelt with an *s* as are the corresponding Provençal and Italian terms.

20. *écart*. "A slip," "a fault," "a 'break.'"

25. *radouber*. From *re* and *adouber*, which means to touch a pawn in chess; from a German root, as in "to *dub* a man knight," i.e., "to touch." *Adouber*, "to touch up," then, "to ornament" or "repair."

31. *Guignol*. A small theatre. Here, Punch.

32. *croquemitaines*. "Bugaboo."

153.—17. *parquet*. Originally "a little park," has taken the senses of (1) the "bar," or enclosed place in a court-room, whence (2) the court prosecutors, (3) an inlaid, then any, floor, (4) the "*parquet*" of a theatre.

25. *toquer*. *Toqué de*, to be "struck" on a person or thing; *être toqué*, to be "cracked." Doublets of *toucher*. Cf. "Touched by anything," and "touched," i.e., crazy. But *toque*, a toque, or cap, is an independent word.

29. *aura ses nerfs*. "To have hysterics;" here, "to get angry."

154.—8. *chemins de halage*. "Tow-paths."

10. *montagnette*. "For the hills" (little).

11. *Yonne*. A department of N. E. France.

13. *Morvan*. A small district of the eight which formerly constituted the *Nivernais*.

19. *accoster*. "To greet," "to lie by." Notice that *accoster* (*ad-costam*), *arriver* (*ad-ripam*), *aborder* (*ad-bord*), etc., prove

that travel was originally, for greater safety, and because of forests and lack of roads, by waterways.

155.—10. *embauché*. "Enticed away." *Ébaucher*; "to sketch."

15: *baissé le nez*. Of dogs; then "to submit."

28. *Corbigny*. Famous for its abbey, where the French kings came to get the supposed power of curing the "king's evil."

81. *chômer*. "Not to work because of the celebration of a church feast." Then, "to be out of work," or idle. Given by Brachet as from *cauma*, "the heat of the sun," or "mid-day heat when work ceases." Gk. *καύμα*, from *καίω*, to burn; cf. Eng. *caustic*.

156.—1. *mât de fortune*. "Jury-mast."

8. *roulade*. "Trills."

20. *mansarde*. "Garret," from the *mansard*-windows in the topmost story. *Mansard* (1646-1708) was the architect who invented this style of architecture. He built Versailles, Saint-Cyr, and many other palaces.

29. *pâlot*. *Palish*. Masc. *-ot*, fem. *-otte*, is dim.

157.—1. *bourrique*. "Obstinate as a mule."

20. *gloriole*. "Vainglory," "conceit."

27. *Pères*. *De l'Église*, understood. The Christian Fathers, or doctors of the church up to the thirteenth century.

27. *revirements*. "Tacking."

158.—1. *culottes*. "Trousers." Really, "breeches," or "knickerbockers." The *culottes* being the mark of the upper classes as distinguished from the dress of the poorer people, the French revolutionists called themselves "*sans-culottes*," as indicating the wearing of the pantaloons.

7. *Monseigneur*. "The bishop."

8. *Autun*. A city in the *Saône-et-Loire* department, which in Roman times was the centre of Gallo-Roman learning and literature, and is now noted for its Roman monuments.

9. *franc parler*. "Who spoke right out to."

159.—24. *saper*. "To sap, undermine;" to "cut," with idea of beginning at the bottom of the tree.

160.—11. *denrée*. Merchandise that could be bought with

a farthing (Lat.), *denarius*, the tenth (*decem*) part of an *as*; then, "provisions," "goods." Here "cash."

20. *pris d'affection*. "Taken a fancy to."

21. *écats*. "Bits." Lit. because "*burst*" from the tree in cutting.

22. *collège*. "Academy," as is *lycée*. The *collèges* are supported by the city government, the *lycées* by the state. The latter are slightly higher in grade. Their teachers are "*professeurs*," but the *collèges* have "*régents*." The *Collège de France*, founded by Francis the First, in Paris, is, however, an independent institution almost equal to the *université* in importance. *Collège*, according to a late ruling of the French Academy, may be written *collège*.

23. *école forestière*. At *Nancy*. It is one of the wonders of France that, devastated by wars as she has been for centuries, she has yet preserved her forests so well. The care exercised in the sales of wood brings in a large revenue to the state.

161.—7. *le guignon*. "The deuce."

24. *trente-six*. A favorite French expression.

25. *reuler*. Slang: "to swindle."

162.—18. *maigrichon*. "Thinny." A 'popular' form of dim.

27. *mettre au rancart*. Provincial for "to put aside," "give up."

29. *appareillage*. "Getting under way," "starting."

163.—25. *ça rapporte gros*. "It pays well."

27. *montard*. "Brat."

164.—7. *a eu trouvé*. Louveau speaks ungrammatically.

9. *au pays*. "Home."

29. *qu'on s'était imposés*. "They had undergone."

165.—26. *touchait à*. "Was almost fifteen."

28. *gars*. "Lad." It is the old nom. form of which *garçon* was the accusative.

166.—3. *bas-fonds*. "Shallows."

9. *se faisait*. "Becoming."

10. *éprise*. "'Taken' with."

18. *dépêches*. "*Dispatch*," "telegram;" *se dépêcher*, "to hurry."

25. *grues à vapeur*. "Steam-cranes."

30. *charroi*. "Dray;" *la charrette*, "cart;" *charroyer*, "to cart" (old); *charrier* (of rivers), "to carry deposit," "to drift;" *la charrue*, "plough."

31. *rampe*. The sloping approach to the water from the quays; the "incline." *La rampe*, also, "the balustrade."

167.—19. *avait monté*. *Monter* takes the auxiliary *être* when it expresses state or condition; *avoir*, in reference to the act.

21. *ciel bas*. "Lowering sky."

26. *silhouette*. These pictures, slight in outline and cheap to produce, were named after *Silhouette*, in 1759, an unpopular minister of finance, who introduced reforms of which the 'skimpiness' was transferred to many fashions, including these pictures.

26. *Notre-Dame*. The cathedral church of Paris.

27. *estompée*. Like a "stump" (Ger. *stumpf*), drawing; "dully, dimly, outlined."

29. *parapet*. Means lit. "breast-guard," from It. *parapetto* (*parare*, to ward, *petto*, breast).

168.—5. *l'étrave à l'étambot*. "From stem to stern."

169.—5. *ayez*. For *n'ayez*.

7. *aller en dérive*. "To drift."

15. *filait sur*. "Was making for."

20. *la bonne passe*. "The right channel."

21. *manœuvré*. "Steered straight for."

31. *élan*. "Impetus."

170.—7. *assise*. The "courses" of the masonry. *Les assises*, the "Assizes."

9. *enfilade*. "The successive" bridges.

26. *fricot fumant*. "Smoking stew."

171.—13. *Mâtin*. Eng. *mastiff*. In a playful sense, that "rascal of a Victor." Cf. our use of "you dog, you."

21. *drossait*. "Was driving on" the bridge. The *drosse* is the rope tied to the cross-bar of the rudder, by which the latter is steered. *Drosser* is the force of the current acting on the boat.

23. *Vlan*. The exclamation which accompanies a blow with the hand; here, descriptive: "crack! he turned her."

172.—8. arrondissement. "District" of a *département*. Means "the rounded-off portion," i.e., set aside.

18. hargneux. "Surly" (but with idea of expressing one's crossness by finding fault at everything). Akin to Eng. *harry*, to torment.

30. tressaillir. Originally to jump (*saillir*) across (*très* = *trans*); then, of any sudden start, and so, "to tremble" as a result of any emotion.

31. Pourquoi veux-tu. "Why *will* you have it that?" "What makes you think that I was told?"

173.—6. interdit. "Stunned" (by Francis' independence). *Interdit*, lit. of one to whom something has been forbidden. As a result, the condition of the person "amazed," etc. In history, *interdit* was the withholding of the sacraments, and thus: "excommunication."

14. rudoyait. "'Bossed' around."

174.—21. tremblant. "Quivering," "tremulous." Hence, *tremble*, the aspen, because "*trembling* 'like an aspen-leaf.'"

175.—22. j'ai pris un mauvais froid. *Prendre froid* is to take cold; *un froid*, to catch a chill, or a "rheumatism," or a cold, but in "popular" style. *Attraper un rhume* is "to catch a cold."

176.—5. dépatrier. For *expatrier*.

25. Dire. "To think."

177.—18. bâtisse. Refers to the masonry, the construction of a building: "solid;" *bâtiment*, a "building," without any special idea.

178.—9. faire une nourriture. "To nurse."

17. hotte. Eng. *hod*. "A basket."

24. fainéants. From *faire-néant*, "do nothing." In French history, *les rois fainéants* were those who gave up their power to the "Mayors of the Palace," who succeeded them as French kings.

25. trimbaler. "To drag around."

179.—1. tendre la main. "To beg."

8. deviens ce que tu peux. "Help yourself."

181.—8. wagon. "Car;" *wagon-lit*, a "sleeper."

9. Nevers. Chief-town of the *Nièvre*.

12. *manant*. "Rustic." Lat. *manentem*, one "dwelling," or "*remaining*;" then, the peasant, and, by association with lack of culture, "clown." An exactly similar descent occurs in *villain*, from *villanus*, farm-servant; Ger. *Bauer*, Eng. "*boor*;" and cf. *varlet* (cf. p. 109, l. 6).

13. *le gros lot*. "The big prize."

182.—3. *Polytechnicien*. The *École Polytechnique* for training artillery and engineer officers, and whose student-corps, on grand reviews, has "the right of the line," as the flower of the French army, and the hope of the nation during its next great war.

7. *Les galons*, etc. "The carpenter doesn't care about the cost of."

10. *chamarré*. "Gold-laced." Really from *simarre*, a long gown, or a judge's robe. Only the reading of French history or a knowledge of class-distinctions can give an idea of the full meaning of this ideal of Maugendre: to have his son a "*monsieur*."

11. *chapeau bas*. "Hats off."

14. *rengorger*. "To put on a haughty air," "to look proud." From *re-*, *en-*, and *gorge*, Eng. *gorge*, throat; cf. the expression: his *gorge* rose.

25. *écuille*. "Porringer," Lat. *scutella*; *écusil*, "rock" (at sea), Lat. *scopulus*.

183.—12. *loques effilochées*. Keep the alliteration by "*ravelled rags*."

15. *colis*. "Bales, packages," etc. From It. *colli*, loads, plural of *collo*, neck, from Lat. *collum*, Fr. *cou*. Hence, *colporteur*, because originally his bundle was "borne on the neck."

32. *Modes illustrées*. The "Fashion Journal;" *modiste*, "milliner."

184.—1. *basque*. "Skirt," of a lady: "*basque*;" from some style among the *Basques*, a people of the Pyrenees.

18. *tics*. "Hobbies."

21. *établi*. Tailor's "board;" then, "bench." *Établissement*, an "*establishment*."

185.—1. *dortoir*, "*Dormitory*," Lat. *dormitorium*, sleeping-place,

2. *pion*. "Usher," "master;" really, the *pion*, Eng. *pawn*, of chess, meaning the "*foot-soldier*," as in Sp. *peon*; Low Lat. *pedonem*, from *pes*, *foot*. Hence Fr. *piston*, a *foot-traveller*, and *pionnier*, Eng. *pioneer*. Cf. the *peon*, in California.

4. *veilleuse*. "Night-lamp," because it "*watches*," from *veiller*, Lat. *vigilare*, to keep *vigil*. Cf. Eng. *vigilant*.

7. *housspillier*. "To tease, jostle." Lit., to seize (*pillier*), the upper garment (*houssie*, the *housings* of a horse).

24. *chaloupe*. Hence, Eng. *shallop*, and *sloop* (this from Du. *sloop*, a contraction of the Fr.). A word which, like *canoe* (cf. p. 6, l. 20), comes through Spanish from Indian sources.

32. *planisphères*. "Maps."

186.—15. *hirsute*. "Bearded." Lit., "*hairy*," Lat. *hirsutus*.

17. *moyens*. The "*middlers*."

19. *magister*. Used to be the regular term for a village schoolmaster, but has become slang for "*maître*."

29. *canere*. "Dunce."

31. *turpitude*. For this survival of Latin in Continental education, cf. p. 7, l. 11.

187.—15. *griffonner*. To write like a *griffin*, to scrawl. Distinguish *griffon*, the bird, from Gk. *γρῦψ*, vulture, or "hook-beaked" bird; *griffe*, claw, from Ger. *Greif*, English *gripe*, *grip*, because "*seizing*;" *greffe*, a *graft*, from its resemblance to the *greffe*, Lat. *graphium*, the pencil or stylus.

188.—9. *bâcher*. "To work hard," to "*grind*."

189.—13. *cloche*. "Bell," Ger. *Glocke*, Eng. *clock*, because bells marked the time. *Clocher*, a *bel-fry*, to be distinguished from *clocher*, "to limp." Eng. *cloak* is so called because of its shape resembling a bell.

32. *On ne parle plus*. "Are dropped."

190.—11. *bière*. "Coffin," Eng. *bier*, Ger. *Bahre*; *la bière*, Eng. *beer*, Ger. *Bier* (not from Lat. *bibere*, to drink, but from a word akin to *barley*; hence, "the fermented drink").

11. *si l'on veut*. "If necessary."

21. *gas*. For *gars*; cf. p. 165, l. 28; *gaz*, Eng. *gas*.

26. *réfectoire*. "Of meals." Lit., *refectory*.

192.—23. *battre campagne*. "To be delirious." Cf. p. 125, l. 18.

193.—25. *entendue*. "Settled."

194.—20. *panade*. First a "bread-soup" (from Lat. *panem*, bread), then "sop"; but *se panader*, "to strut like a peacock."

195.—8. *vent-on de moi*. "Will they have me?"

10. *Si on veut*. "You ask that, old man. Well, 'rather.'"

12. *cadeau*. "A present"; it originally meant the "flourish" of the models of writing-masters, from resemblance to a *catellus*, dim. of *catena*, *chain*, as if the links. Then (1) something ornamental, (2) a fête in honor of some one, (3) a present.

21. *flambant neuf*. "Bran new." From *flambe*, Lat. *flamula*, dim. of *flamma*, *flame*. Hence *flambé*, "passed through the flame," means "ruined." *Je suis flambé*, constantly in a light sense, of trifles.

196.—32. *Bédame*. "I should say." Cf. p. 147, l. 12.

197.—4. *abordage*. "Collision"; then, "blow square in the chest"; so "shock."

25. *parbleu*. The origin of these oaths in *-bleu* is due to the desire to soften the blasphemy, since *-bleu* represents *Dieu*. *Parbleu* = *par Dieu*; so, *corbleu*, *par le corps de Dieu*; *morbleu*, *par la mort de Dieu*; *sambleu*, *par la sambleu*, or, generally, *palsambleu*, *par le sang de Dieu*; *ventrebleu*, *par le ventre de Dieu*—are the forms which constantly appear in French literature. They were the invocations in the dangers of the Crusades, or actual oaths with infidels or between princes, by the most sacred Christian relics or ideas.

198.—12. *Benedicat*. The opening words of any blessing: "May God bless."

199.—1. *rasade*. "Bumper." From *raser*, because one *raze*s, "drains" the cup.

8. *coquelicot*. "Poppy." A common and favorite French flower. Called probably from comparison with the red comb of a *coq*, *cock*.

15. *goguenard*. From old *gogue*, "amusement, pleasantry," whence *goguette*, a singing society (of the lower classes) and from the place where it met, "a wine-shop." Probably from the expression "*chanter goguettes*," to insult, by telling a person *goguettes*, "gags."

INDEX OF DERIVATIONS.

THE direct derivation is given in the parentheses. Other cases will be found explained in the note to which reference is made. The heavy figures indicate the pages, the others the lines of the text upon which the note bears.

abbé (abba), 76, 6
 abolement (adbaubari), 96, 12
 accoster (ad—costam), 154, 19
 adieu, 38
 aga, 40, 13
 aigle (aquilam), 29, 26
 alambic, 125, 30
 alezan, 74, 18
 allégrement (alacer), 108, 16
 alors (ad illam horam), 22, 11
 ameuter (ad—movere), 85, 30
 apôtre (ἀποστόλος), 4, 8
 arrière-ban (herebannum), 43, 33
 astle (α, —σύλη), 42, 15
 aube, etc. (alba), 64, 28
 numônier (ἐλέος), 76, 1
 aune (aluus), aune (ulna), 97, 28
 avenue (ad—venire), 22, 1
 avocat (advocatus), 71, 1
 bab, 45, 31
 babines, 98, 28
 bacha, pacha, 43, 10
 baïle (bajulare), 86, 28
 banlieue, 25, 27
 barcarolle, 33, 5
 barrette, 48, 10

barricade, 49, 2
 basque, 184, 1
 bataille (batalia), 15, 1
 bédame, 146, 12; 198, 32
 ben, popular and Provençal
 for bien, 59, 19
 benitier (benedicere), 87, 5
 berné, 47, 8
 bibliothèque (βιβλιον—
 θήκη), 60, 19
 bière, etc., 190, 11
 bouffon, boudoir, 1, 7
 bougie, 107, 17
 boulevard (Bollwerk), 1, 3
 bouleverser (bulla-versare), 6, 1
 bourgeois (Burg), 17, 26
 bournous, 42, 1
 bourse (βύρσα), 1, 10
 boutique (ἀποθήκη), 32, 17
 branle (brandir), 4, 6
 brasero, etc., 41, 32
 brevet (brevis), 43, 20
 brigade, brigadier, etc., 36, 4
 bureau, 40, 10
 buvard (bibere), 79, 24
 cabriolet (see under chevreuil,
 95, 11)

- cadeau (catenam), 195, 12
 cadran, etc. (quadrare, quadratur), 3, 11
 cagueux, 77, 3
 calcul, caillou (calx), 141, 2
 calembour, 79, 23
 calepin, 136, 30
 camail, 64, 28
 campagne (campus), 15, 10
 canaille (canis), 54, 26
 candelaire (candela, candere), 107, 7
 canotière, etc. (Kahn), 6, 20
 caprice (caprum), 1, 8
 capuce, etc., 132, 30
 caramel, 65, 18
 cardinal, etc. (cardo), 61, 17
 carrillon (quatuor), 115, 20
 carrosse (carrozza, carrus), 19, 5
 caserne (casa), 117
 cavalcade, cavalier, etc. (cavalus), 33, 13
 chaise, chaire (καθέδρα), 33, 9
 chaland, achalander (χελάνδιον), 143, 8
 chaloupe, etc., 185, 24
 chamarré, 182, 10
 chanoinesse, etc. (canonicus), 7, 10
 chaouch, 44, 30
 chapelain, etc. (cappa), 107, 23
 charroi, etc., 166, 30
 charcutier (carnem—coquere), 134, 10
 châtelain, château (castellum), 41, 19
 chaussée (calceus), 134, 9
 chef (caput), 17, 21
 chevreuil, chèvre (capram), 95, 11
 chōmer (καῦμα, καίω), 155, 31
 cierge (ceram), 107, 17
 cilice (Cilicia); silice (sillex), 123, 14
 ciselé, 107, 7
 citadelle, etc. (civitas), 17, 26
 cithare (κιθάρα), 4, 1
 civil (civilis), 40, 10
 claque, 135, 25
 clavecin (clavis—cymbalum), 4, 2
 clef (clavem, claudere), 1, 4
 cligner, etc., 109, 1
 cloche, etc., 189, 13
 cloître (claudere), 122, 5
 coche, etc. (kotczy), 57, 2
 coche (concham), 90, 19
 cœur (cor), 67, 23
 coite (quies), 146, 6
 colis, etc. (collum), 183, 15
 colonel (colonello, coronel), 22, 13
 commandature (Kommandatur), 8, 17
 commère, 130, 21
 complies (completæ horæ), 132, 25
 coquelicot, 199, 8
 coquette (coq), 1, 25
 coquin (coquus), 55, 33
 corselet (corpus), 44, 14
 corvée (corrogata), 119, 16
 côte, côté (costam), 18, 25
 coulpe (culpam), 127, 26
 coupé, 140, 19
 cours (cursus), cour (cortem),
 courre (currere), court (curtus), etc., 33, 2
 coutelas (cultellus), 36, 10
 croisée, etc. (crux), 115, 5
 croissant (crescere), 47, 32
 crosse, 122, 21
 cucule (cuculam), 124, 19
 cuirassier (corazza, corium), 22, 13
 curé (cura), 133, 9
 dame (domine), 54, 20
 dame (domina), 54, 20
 dauphin (delphinum), 73, 14
 débâcle (baculus), 85, 21
 décavé, 47, 17

denrée (denarius, decem), 160, 11

dépense, 124, 30

dia hue, 84, 23

diane (dies), 119, 18

diantre, 113, 30

dicton, etc. (dicere), 60, 1

diffa, 43, 23

dimanche (dominus—dies), 48, 16

dinde, 106, 1

divan, 41, 27

dodo, 148, 20

dom (dominus), 107, 20

dorénavant (de hora in ab ante), 29, 11

dortoir (dormitorium), 185, 1

douairière (dotem), 109, 29

douar, 40, 18

douro, 44, 17

doyen (decanus, decem), 7, 11

drapeau, 15, 18

drosser, 171 21

échassier, 77, 5

écu (scutum), 23, 24

écuelle (scutellam), écuell (scopulum), 182, 25

écuyer (scutum), 74, 12

élixir, 121

émente (emovere), 35, 30

empêtré (pastoria), 96, 31

en (inde), 11, 6

enfant (in—fantem, fari), 107, 15

énormité (ex—norma), 142, 3

épaule, etc. (spatham), 96, 33

épouvantable, etc. (ex—pavere), 98, 9

équiper (skip), 18, 22

escalier (scalarium), 3, 17

escapade (ex—cappa), 104, 18

espingolier, etc. (springen), 35, 24

esplanade (ex—planare), 37, 17

esquisse (Skizze), 111, 33

estompé (stumpf), 167, 27

état (statum), 3, 17

étiquette (sticken); étique (ἔχειν), 131, 6

évangile (εὐ—ἄγγελος), 113, 2

fable (fabulam, fari), 37, 23

fainéants (faire—néant), 178, 24

falbalas, 134, 18

fanfare, 32, 22

fantasia, 43, 24

faubourg (foris—burgus), 17, 26

fête (festus), 122, 17

fier (ferus), 15, 6

flageolet, etc. (flare), 142, 11

flambant, etc. (flamma), 195, 21

fleur (florem), 51, 10

forcené (foris—Sinn), 152, 19

fors (foris), 33, 5

fou (follis), 85, 29

foudroyé (fulgur), 21, 20

fourré, fourrure, 95, 17

fruterie (fructum), 48, 13

galon, etc., 16, 13

gas (for gars), 190, 21

gaufre, 110, 1

gavotte, 68, 28

géné, 142, 12

gesir (jacere), 98, 11

goguenard, etc., 199, 15

goum, 43, 33

gourbi, 40, 17

gouverneur (gubernatorem, κυβερνήτης), 74, 11

gravata, 89, 23

grenier (granarium), 135, 7

griffonner (γρῦψ); griffe (Greif); greffe (graphium), 187, 15

gris, Grison, grisette, etc., 123, 22

guérir, etc. (wehren), 119, 13

guerre (Werra), 1, 12
 guetter (wahtân), 56, 12
 gueux (coquus), 59, 23
 gymnastique (γυμνός), 4, 1

haïck, 41, 6
 haïe, 136, 5
 hallearde, 75, 21
 harangue, 81, 16
 harnaché, etc., 30, 6
 hermine (Armenius), 76, 21
 hirsute (hirsutus), 186, 15
 horloge (horologium, hora—lego), 1, 1
 hospitalité, hôpital, hôtel, etc. (hospes), 40, 14
 houspiller (housse—piller), 185, 7
 hussard, 6, 33

île (insula), 48, 10
 ivre (ebrius), 21, 11

jonché, etc. (juncus), 61, 16
 journal (diurnale, dies), 2, 12

kaid, 45, 11
 képi, 49, 11

lansquenet (Landsknecht), 75, 14

lanterne (λαμπάς), 108, 12
 las (lassus), 21, 16
 lazaret (lazaretto, Lazarus), 30, 9
 lendemain (in, de, mane), 1, 23

lez (latus), 134, 9
 limbes (limbus), 23, 28
 lune (lunam), 3, 14
 lustre, etc., 97, 27
 lutin, 117, 23

magnan, 86, 17
 maire (major), 37, 31
 maison (mansionein), 3, 17

malgré (malum—gratum), 42, 16

malin (malignus), 56, 12
 manant (manentem), 181, 12
 mansarde, 156, 20
 marché, marchand (merx), 136, 10
 maréchal (mariscalcus), 18, 29

marguilliers (matrix), 71, 2
 marmot, 136, 11
 marquis, etc. (Mark), 109, 29
 marron, 134, 11
 mas, 84, 15

même (metipsissime), 16, 19
 messe, 111, 31

metayer (medius), 108, 9
 midi (media, dies), 32, 2

mignon, 1, 5
 minoterie, 85, 8

mloche, 137, 17
 mirage (mirari), 39, 25

missel, 111, 31
 mistral (magistralis), 33, 29

mitraille, 1, 22
 mitron, 48, 2

monastère (μόνος), 122, 5
 montmartre, 56, 30

mordoré, 95, 1
 mosaïque (μουσεῖον), 42, 31

motus, 87, 20
 mouchard, 51, 26

moudre (molere), 84, 15
 mule (mullus), etc., 60

navette (navis), 61, 24
 necromancie, 125, 28

niais (nidus), 118, 25
 niche (nidus), niche (mytilum).

niche (nicken), 92, 2
 Noël (natalis), 106

nostalgie (νόστος—ἄλγος), 117

odeon (ὠδεῖον), 1, 24
 œuf (ovum), 1, 20

olivade (ἐλαία), 86, 17

ombre (umbram), 40, 3
on (homo), 3, 12
onyx (ὄνυξ), 1, 2
or (hora), 29, 11
orage (auram), 40, 2
orangerie, 53, 11
ouragan (huracan), 40, 2

palais, etc. (Palatium), 66, 15
palefrenier (paraveredus), 41, 15
palme (palmam), 70, 6
panade (panem), 194, 20
panerée (panis), 79, 31
panique, 66, 23
pape (πάππ), 60
paquebot (packet-boat), 46, 32
paradis, (παράδεισος), 76, 15
parapet (parare—petto), 167, 29
parbleu, etc., 197, 25
parler, etc. (παραβολή), 47, 5
parquet, 153, 17
parvis (see under paradis), 76, 15
passereau (passer), passerelle (passus), 33, 11
patron (patronus), 140, 9
pavoiser, 61, 18
paume (palmam), 70, 6
pays, etc. (pagus), 40, 20
pecaire, 67, 13
peine (ποινή), 56, 17
pelérinage, etc. (peregrinus, per—ager), 47, 1
penaud (poenam), 33, 28
pendule (pendere) 1, 1
perdreau, perdrix (perdicem), 92, 1
personne (personam), 5, 12
pertuisane, 75, 21
pinacothèque (πινακοθήκη), 3, 4
pion (pes), 185, 2
pittoresque, etc. (pingere), 60, 3

plâtras, emplâtre, etc. (πλάσσειν), 89, 25
poëlon, etc., 143, 23
poisser (pix), 119, 8
pourboire, 49, 17
pré, etc. (pratium), 8, 9
prêtre, etc. (πρεσβύς), 17, 5
punch, 38

quille (Kiel and Kegel), 149, 25

radoubler, 152, 25
rafié (rapere), 51, 83
raide, roide (rigidum), 30, 27
rapé, 77, 3
rasade (raser), 199, 1
redingote (riding-coat), 9, 27
régaler, 78, 13
reître (Reiter, Ritter), 34, 3
rengorger (re-, en, gorge), 182, 14
rentier, 141, 9
residence (Residenz), 7, 19
reveillon (re-, ex, vigilare), 107, 8
rez (rasus, radere), 134, 9
ribotte, 115, 15
roder (rota), 139, 2
romance, etc. (Roma), 32, 16
rosser, 138, 7
rue (rugam), 32, 14
ruisseau (rivus), 127, 27
rivière (ripa), 127, 27

sacristain, 71, 9
sarrasin, 94, 31
seigneur, etc. (seniorem), 45, 18
semaine (septem—mane), 27, 7
sergeant (servientem, servire), 55, 33
sergo (slang for sergeant), 56, 15
sieste (sexta hora), 68, 27
siffler, etc. (sibilare) 56, 11
silhouette, 167, 26

- signet, seing (signum), 61, 11
 soir, etc. (serum), 40, 1
 soldat (solidatus), 17, 21
 sorbe, etc., 22, 15
 sombrer (ex—umbra), 15, 19
 soudard (solidus), 75, 22
 souper (Suppe), 5, 21
 spahi, 42, 19
 sperrior (for supérieur), 78, 26
 suisse, 73, 22
 surplis (super—pellis), 106, 8
 surtout, 107, 7

 tabellion, 107, 11
 taillole, etc., 86, 32
 tante (amitam), 123, 8
 tête, 17, 21
 timbre (tympanum), 4, 6
 toison (tonsonem, tondere),
 23, 8
 tonneau, etc., 123, 26
 tonnerre (tonitru), 18, 23
 tôper, 135, 21
 toqué, 153, 25
 tôt, 90, 5
 tramontane (trans—montem),
 86, 6
 trembler, 174, 21
 tressaillir (trans—salire), 172,
 80

 trinque (trinken), 135, 14
 trompette, tromper (tromba,
 tuba), 13, 30
 tron (Provençal for tonnerre),
 34, 20
 trottoir (tolutium, tollere), 22,
 8
 truffe, 106, 1

 uhlan (ula), 30, 24

 vague (Woge), vague (vacuus),
 125, 8
 valet, 109, 6
 vaurien, 66, 10
 veilleuse (vigilare), 135, 4
 vêpres (ἑσπερος), 87, 18
 viguler, etc. (vicem), 62, 16
 ville, villain (villa), 17, 26
 vivat, 32, 9
 vogue (wogen), 125, 8
 voire (verus), voir (videre),
 124, 8
 volet (volare), 93, 6
 voyage (viaticum), 1, 22

 y (ibi), 5, 15
 yatagan, 36, 7

 zouave, 46, 27

GRAMMATICAL AND HISTORICAL INDEX.

- Adverbs of quantity, 1, 5**
Alliterative style, 109, 9
Apostrophizing of inanimate objects, principle represented in, 20, 21
Après, its uses, 56, 5
Arabic words in French, 125, 30

Bénir, its peculiarity, 87, 5
Botte, and its homonyms, 48, 18
Brave, and its developed meanings, 16, 20

C'est, rule with, 81, 9
 " resumptive, 36, 13
Characteristics of Parisian, 54, 9
Ci gît, 98, 11
Collège, Lycée, 160, 82
Condition, simple, 9, 19
Condition, suppressed, 5, 28
Confections, etc., 124, 23
Corps de garde, garde-du-corps, 119, 7

Dative, of possession, 19, 7
 " ethical, 38, 15
 " doubled for emphasis, 38, 12

De, absolute, of manner, condition, etc., 17, 9
De, expletive, 43, 26
Dé —, force of, in composition, 3, 21
Détaler, dételer, 95, 28
Devant, avant, 87, 10
Dialectic differences, 15, 10
Diminutives, in -ette, 13, 30
 " in compounds, 87, 18
Donc, colloquial use, 17, 10
Double-gender nouns, 1, 1; 21, 20; 29, 26
Du coup, tout à coup, tout d'un coup, difference, 16, 24

En, in composition, 11, 6
English words in French, 38, 26

Faillir, constructions and idioms with, 34, 18
Faire, constructions and idioms with, 44, 10
Falloir, constructions with, 9, 17; 34, 18
Falot, etc., 108, 22
Fer à cheval, fer de cheval, 92, 20
Foreign verbs becoming French nouns, 39, 9

- Garçon, its meanings, 32, 19
 Germanic *w* becoming French
g or *gu*, 56, 12
 History of primitive money
 in words, 75, 22
 History of travelling in words,
 154, 19
 History of French oaths, 197,
 25
 Imperative, logical idea in,
 18, 3
 Imperative, relation to sub-
 junctive, 18, 3
 Indicative, relation to impera-
 tive and subjunctive, 13, 18
 Infinitive, exclamatory, 19, 3
 Insertion of euphonic *l*, 44,
 26
 Insertion of euphonic *v*, 119,
 16
 Interjections, how to be trans-
 lated, 2, 11
 Inversion of subject, 23, 29
 " double, 31, 14
 " of clause, 34, 10
 Juron, and its synonyms, 15, 21
 L', euphonic, 3, 12
 L', incorporated, 1, 23
 Laisser, with infinitive, 13, 18
 Latin adjectives of one termi-
 nation, 8, 2
 Latin cases, in French, 1, 20
 " neuters in *a*, 3, 14
 Latin terms in German Uni-
 versity life, 7, 11
 Lice, and its homonyms, 61,
 16
 Malin, meanings of, 56, 12
 Marri, mari, 123, 1
 Metonymy, 37, 32
 Mon cher, its use, 77, 23
 Monter, its construction, 167,
 19
 Morality in words, 143, 12
 Mule, and its homonyms, 60
 Negative idea surviving with
 omitted negative, 5, 12
 Old genitives surviving in
 the language, 123, 17
 Omission of *à*, 27, 16
 " " indefinite article,
 23, 18; 47, 25
 Omission of preposition, 47,
 23
 Omission of pronoun, 22, 16
 Optative clause, 5, 23
 Où, constructions of, 29, 31
 Participle, absolute, 9, 7; 44,
 28; 50, 30
 Personne, construction with,
 5, 12
 Plurals, in compound nouns,
 20, 6
 Plurals, in proper names, 7, 6
 " in words from other
 languages, 39, 9
 Poêle, etc., poil, 143, 23
 Portail, 125, 26
 Prepositional phrases, fond-
 ness of French for, espe-
 cially with *à*, 2, 27
 Que, elliptical, 131, 2
 " introductive in depend-
 ent clauses, 66, 22
 Que, omitted by inversion,
 34, 10
 Repaire, use of, 24, 27
 Rules for transference of
 Latin words into French:
 The three fundamental
 rules, 16, 19
a = *e*, 3, 14
a = *ai*, 3, 17
 -aticum = -age, 1, 22
au = *oi*, 96, 12

- b = v, 21, 11
 c = ch, 7, 10
 ct = it or t, 48, 18
 e = i, 21, 11
 i = oi, 1, 22
 i changed to y, 1, 22
 i = j, g, ch, 2, 12
 l = r, 4, 8
 l = u, 21, 20; 84, 15
 m = n, 3, 12
 n = l, 117, 28
 n = m, 123, 18
 ns = s, 3, 17; 48, 10
 o = oe, eu, 1, 20
 o = ou, 2, 12
 o = oi, 7, 10
 p = f, 17, 21
 s, dropped, 16, 19
 sc, sm, sp, st = é, 8, 17
 u = o, 2, 12
 v final to f, 1, 20
 neuter plurals in a = e, 3, 14

 School-officers, 9; 28
 Si, its use, 140, 81
 Subjunctive, as imperative, 16, 18
 Subjunctive, requiring *ne*, with exception, 19, 7
 Sur ce, uses, 38, 26

 Termination, *-ade*, its meaning, 86, 17
 Termination, *-ais*, its meaning, 99, 15

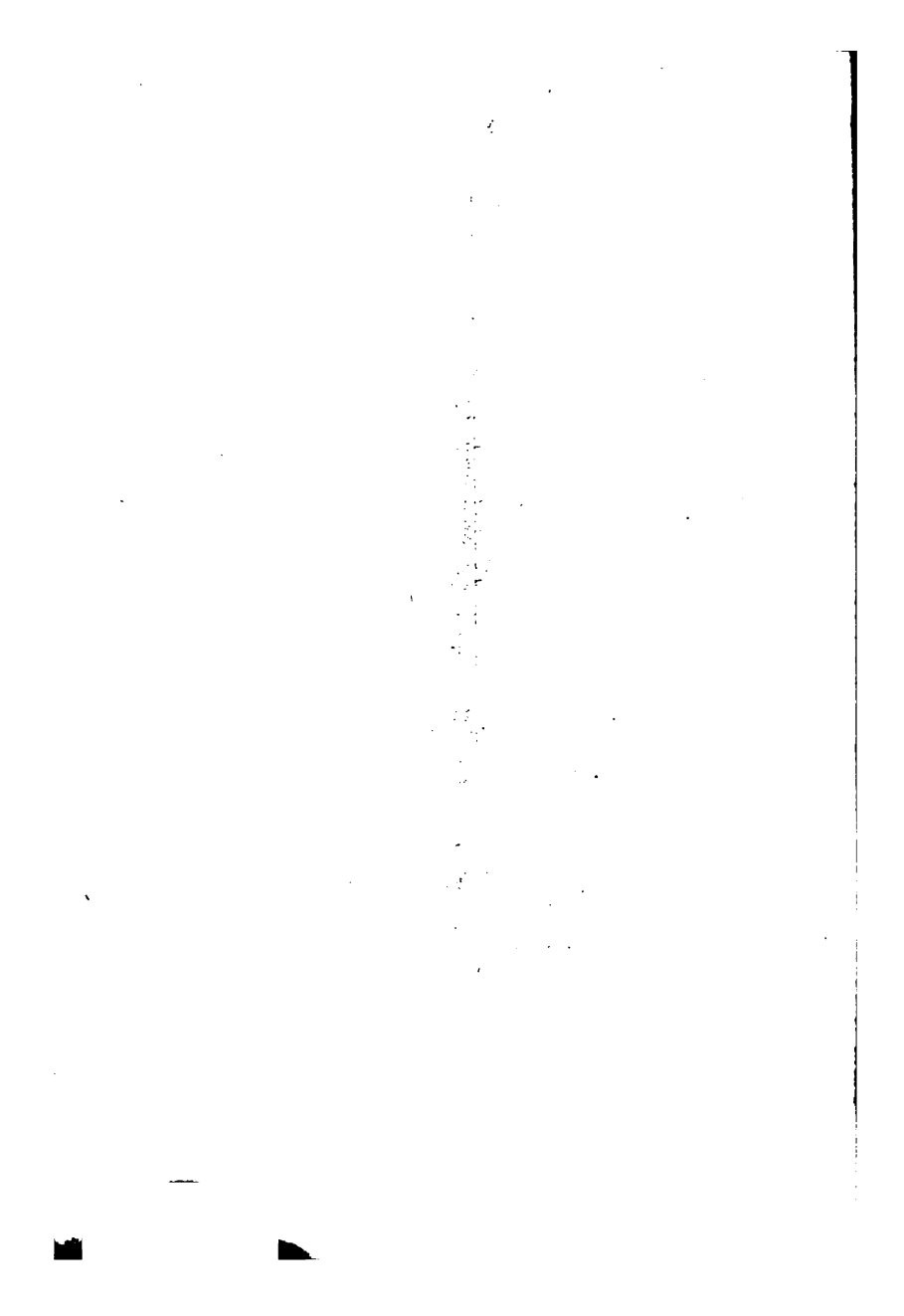
 Termination, *-aille*, its meaning, 96, 19
 Termination, *-asse*, its meaning, 123, 24; 136, 11
 Termination, *-bleu* (in oaths), its meaning, 197, 25
 Termination, *-chon*, its meaning, 162, 18
 Termination, *-ée*, its meaning, 40, 1
 Termination, *-ette*, its meaning, 13, 30
 Termination, *-illon*, its meaning, 125, 25
 Termination, *-onner*, its meaning, 123, 22
 Termination, *-ot*, *-otte*, its meaning, 156, 29
 Terms of amusement, derived from the French, 6, 24
 Tobacco monopoly, 78, 17
 Tout, construction with, 1, 5; 3, 20
 Tu, when used in address, 16, 20

 Va pour, construction of, 38, 1
 Vas, for vais, 76, 2
 Venir, constructions with, 38, 17

 Words best transferred to English, 17, 20

 Y, construction with, 5, 15

 Zézalement, 33, 9

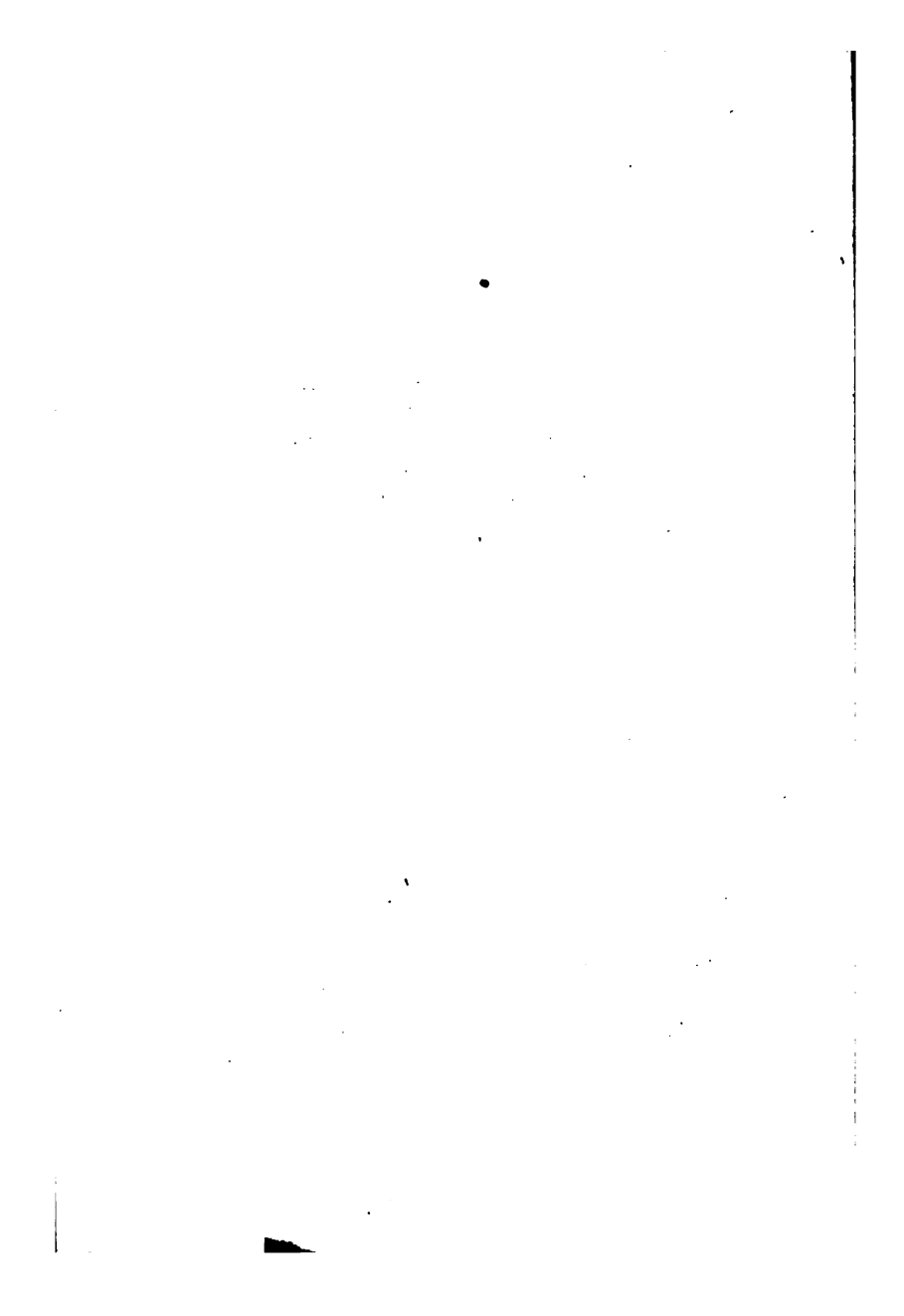


INDEX OF PROPER NAMES.

- | | |
|---|--|
| <p> Abruzzes, 36, 4
 Alpilles, 32, 5
 Alsace-Lorraine, 10, 12
 Angelus, 13, 30
 Arrondissement, 172, 3
 Attila, 32, 7
 Austerlitz, bridge, in Paris,
 and battle of, 143, 1
 Autun, city, 153, 8
 Avignon, city, 60, 16
 Avocat du diable, 71, 1
 Barnabites, order, 107, 22
 Barrière, 55, 4
 Basques, people, 134, 1
 Bazaine, Marshal, 19, 5; 17,
 16
 Beaucaire, city, 36, 6
 Bercy, village, 151, 19
 Bocage, actor, 57, 32
 Bohémien, etc., 36, 32
 Bon Marché, Le, stores in
 Paris, 136, 10
 Borny, battle of, 17, 12
 Bouffes Parisiens, theatre, 1,
 7
 Bougival, village, 1
 Buzenval, battle of, 29, 3
 Café de la Comédie, as generic,
 34, 17
 Calemborg, 79, 23 </p> | <p> Calepino, monk, 136, 30
 Camargue, 71, 30
 Campana, museum, 1, 2
 Cayenne, 54, 7
 Champs-Élysées, etc., in
 Paris, 22, 1
 Chant du Départ, 33, 9
 Chartreuse, etc., 121, 12
 Chassepot, rifle, 35, 14
 Chasseurs, soldiers, 52, 12
 Châteauneuf, in Provence,
 62, 23
 Chouans, party, 140, 11
 Clamecy, town, 140, 13
 Collège de France, 160, 32
 Comtat, etc., 62, 8
 Conciergerie, La, prison, in
 Paris, 137, 28
 Corbigny, village and abbey,
 154, 23
 d'Assoucy, author, 121, 21
 Dauphiné, 73, 14
 Decret de Bordeaux, 36, 16
 Delescluze, of Commune, 53,
 9
 Dijon, city, 35, 2
 Dimanche gras, 49, 8
 Duruy, minister, 32, 10
 Eau de la Salette, 30, 20 </p> |
|---|--|

- École forestière, 160, 33
 " militaire, 119, 24
 " Polytechnique, 132, 3
 Empire, Premier, 22, 13;
 Second, 1, 1
 Erasmus, Humanist, 121, 21
 Erckmann-Chatrian, authors,
 78, 30
- Faculté, La, of medicine, 74,
 18
 Fainéants, les rois, 178, 24
 Fête-Dieu, 122, 17
 François I, king of France,
 33, 20
 Francs-Tireurs, 35
 Frères flagellants, order of,
 71, 8
 Froissard, general, 24, 30
- Gap, in Dauphiné, 68, 28
 Gardes nationaux, 29, 3
 Girardin, journalist, 82, 28
 Grande Duchesse, La, Offen-
 bach's opera, 6, 5
 Gravelotte, battle of, 17, 12
 Graveson, in Provence, 121, 4
 Grève, Place de la, in Paris,
 89, 23
 Guizot, minister, etc., 55, 26
 Gymnase, theatre, in Paris,
 4, 1
- Halles, market in Paris, 134,
 15
 Hégira, 46, 25
 Heine, poet, 73, 11
 Hôtel de Ville, in Paris, 50, 3
- Ile Saint-Louis, in Paris, 48,
 10
 Indulgences, 66, 6
 Institut, 7, 11
 Invalides, in Paris, 29, 1
 Investissement, of Paris, 25,
 24
- Jeanne, Queen of Naples, 68,
 10
 Jena, battle of, 30, 17
- Kabyle, nation in Africa, 41
 30
 Krupp, 1, 21
- La Sallette-Fallavaux, 80, 20
 Légion d'honneur, order, 43, 3
 Les Baux, in Provence, 123, 7
 Louis II, King of Bavaria, 7
 20
 Lutzen, battle of, 29, 25
- Macmahon, marshal, etc., 23,
 14
 Maitres chanteurs, Les, 7, 22
 Malakoff, Duke of, 44, 4
 Malherbe, poet, etc., 75, 2
 Mansard, architect, 156, 20
 Marais, quarter in Paris, 48
 Marseillaise, 33, 6
 Mélingue, actor, 57, 32
 Mendelssohn, composer, 6, 3
 Metz, city, 17, 16
 Milhaud, general, 30, 4
 Mistral, poet, 12, 7
 Montmartre, hill, street, and
 quarter, in Paris, 56, 30
 Morvan, district, 154, 13
 Mouchy, 51, 26
 Muette, La, 85, 30
- Napoléon III, 1, 1
 Neuilly, 22, 1; 51, 10
 Nevers, town, 181, 9
 Nivernais, canal, 140, 13
 Notre - Dame, cathedral-
 church of Paris, 167, 26
- Odeon, at Athens, 1, 24
 Offenbach, composer, 1, 7;
 6, 5
 Orillon, street in Paris, 54, 17
 Orpheon, choral society, 38

- Pacôme, Saint, 122, 4
 Parlements, 90, 19
 Peau d'Ane, 117, 17
 Pénitents, Brotherhoods, 71, 5
 Pères, Les, 157, 27
 Petit Faust, Le, opera, 6, 5
 Picholini, 124, 31
 Pigault-Lebrun, author, etc., 119, 8
 Pinacothèque, 3, 4
 Pius VII, 104, 24
 Point-du-Jour, village, 151, 18
 Pointe Saint-Eustache, in Paris, 59, 7
 Polymnie, muse of lyric poetry, 3, 10
 Porte Maillot, in Paris, 29, 30
 " Saint-Denis, arch, in Paris, 56, 31
 Prémontrés, order, 121, 10
 Pupilles de la République, 49, 20
 Pyat, of Commune, 53, 9
 Réactionnaire, in politics, 51, 25
 Reichshoffen, battle of, 23, 22
 René, King, 37, 12
 Retraite de Russie, 28, 18
 Revue, 31, 22
 Rigault, of Commune, 51, 27
 Rivoli, street in Paris, and battle of, 49, 1
 Roi de Rome (Napoléon II), 26, 13
 Saar, river, 10, 23
 Saint Benezet, or Benedet, 62, 8
 Saint-Louis, King of France, 48, 10
 Sainte-Hélène, 26, 16
 Salon de Mars, in Paris, 119, 24
 Sans-culottes, in politics, 158, 1
 Satory, village, 54, 8
 Schuberth, composer, 30, 21
 Schumann, " 6, 4
 Sedan, city, 26, 31
 Silhouette, minister, 167, 26
 Stamboul, city, 46, 22
 Strasbourg (Alsace), city, 4, 9
 Swiss, The, and their relation to France, etc., 73, 22
 Tarascon, city, 31
 Temple, street, and building, in Paris, 57, 11
 Thiers, president, etc., 54, 3
 Titian, Venetian painter, 7, 6
 Tramontane, wind, 86, 6
 Trappe, abbey of La, 124, 14
 Tuileries, in Paris, 29, 33
 Turenne, street in Paris, from marshal, 48, 2
 Ventoux, Mount, 71, 6
 Vêpres siciliennes, Les, 87, 18
 Versailles, 49, 5
 Villette, La, quarter in Paris, 135, 15
 Vincennes, town and wood, 119, 22
 Vosges, department, 78, 28
 Wagner, composer, 7, 22
 Wissembourg, battle of, 22, 18
 Yonne, department, 154, 11
 Yvetot, in Normandy, 62, 17



INDEX OF IDIOMS.

- à bon marché, 136, 10
 adieu, je t'ai vu, 65, 26
 aller en dérive, 169, 7
 âme damnée, 112, 17
 avoir beau, 25, 7
 " de la blague, 83, 18
 " le cœur sur la main, 142, 13
 " des cigales en tête, 130, 27
 " ses nerfs, 153, 29
 " du pain sur la planche, 119, 8
 " le timbre fêlé, 4, 6
 baisser le nez, 155, 15
 battre la campagne, 125, 18;
 (2): 192, 23
 battre la montagne, 125, 18
 battre la semelle, 125, 18
 chanter goguette, 199, 15
 cligner de l'œil, 109, 1
 conter des gosses, 146, 28
 courir (anything), 47, 7
 daque de plomb, 123, 13
 en rester là, 10, 20
 " venir à, 38, 17
 " vouloir à, 10, 21
- être aux abois, 96, 12
 " chouette, 140, 11
 " au courant, 141, 25
 " en gamelle, 15, 14
 " " grève, 89, 23
 " " ribotte, 115, 15
 " flambé, 195, 21
 " gris, 123, 22
 " mis sur la planche au pain, 119, 8
 " toqué de, 153, 25
 " tué roide, 30, 27
 faire la bête, 16, 11
 " dodo, 146, 20
 " l'exercice, 8, 10
 " des façons, 145, 10
 " faillite, 34, 18
 " la hale, 125, 5
 " des niches, 92, 2
 " sauter la coupe, 7, 12
 fermer la porte au nez à, 134, 19
 ficher le camp, 19, 28
 grande, petite vitesse, 112, 19
 il s'agit, etc., de, 20, 32
 la peau d'âne sera, etc., 117, 17

mettre à la porte, 134, 19
 " au rancart, 163, 27
 montrer la porte à, 134, 19

passer, je t'ai vu, 65, 26
 point d'argent, point de Suisse,
 73, 22

porter la parole, 38, 8
 poste restante, 139, 8

remettre le cœur au ventre à
 quelqu'un, 67, 28
 rentrer en scène, 147, 1
 retraite aux flambeaux, 34, 5
 risquer le paquet, 142, 29
 rouler, 161, 33

" le faubourg, 54, 19

savoir à quoi s'en tenir, 39, 11
 se croire le premier moutar-
 dier du Pape, 69, 18
 s'en donner à cœur joie, 118,
 16

se faire voir, 44, 10
 " lancer à corps perdu, 5, 9
 " panader, 194, 20
 " payer de, 54, 21
 " prendre d'affection pour,
 160, 20

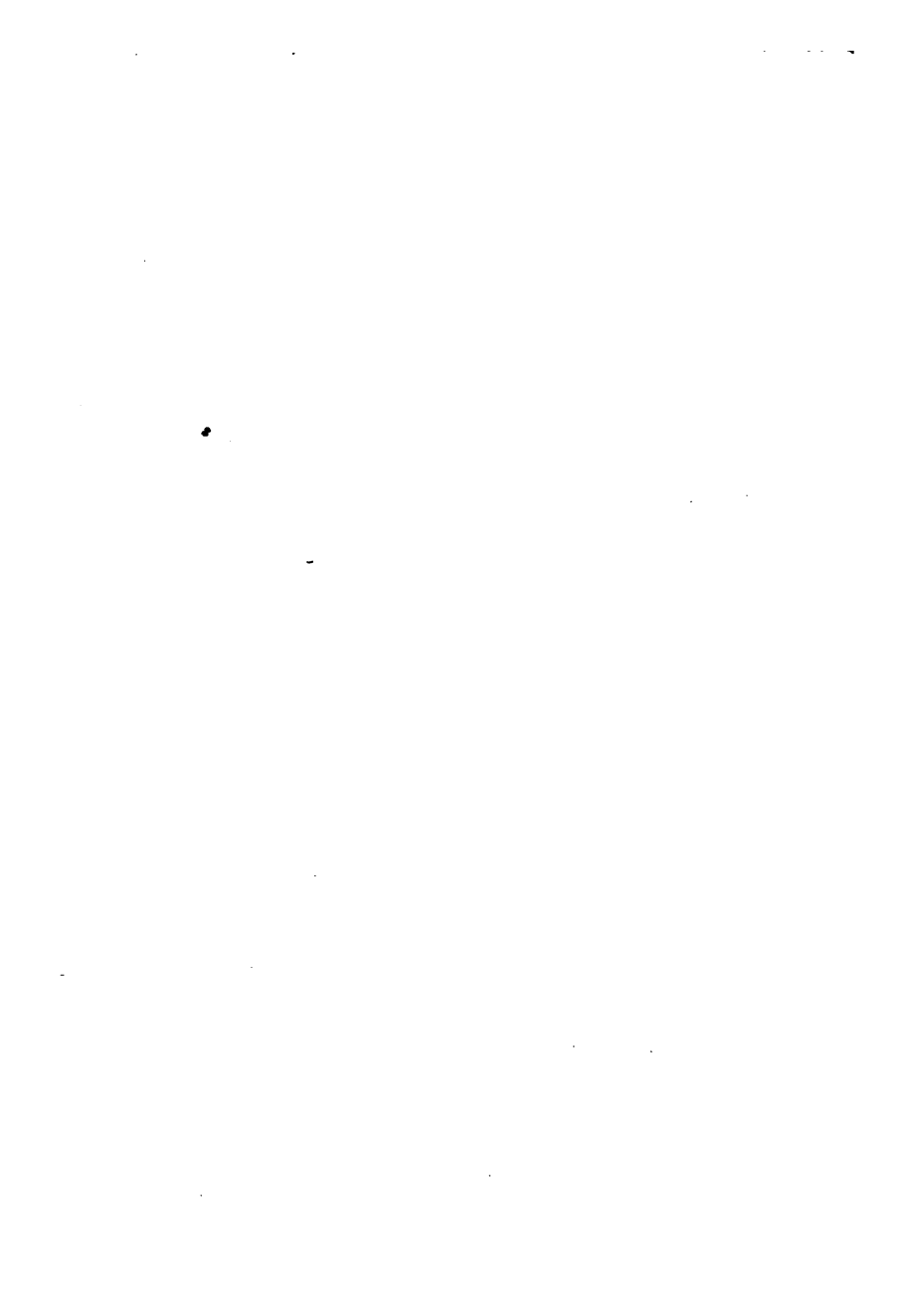
sentir le mystère, 87, 32
 siffler un verre, 56, 11
 sitôt dit, sitôt fait, 90, 5

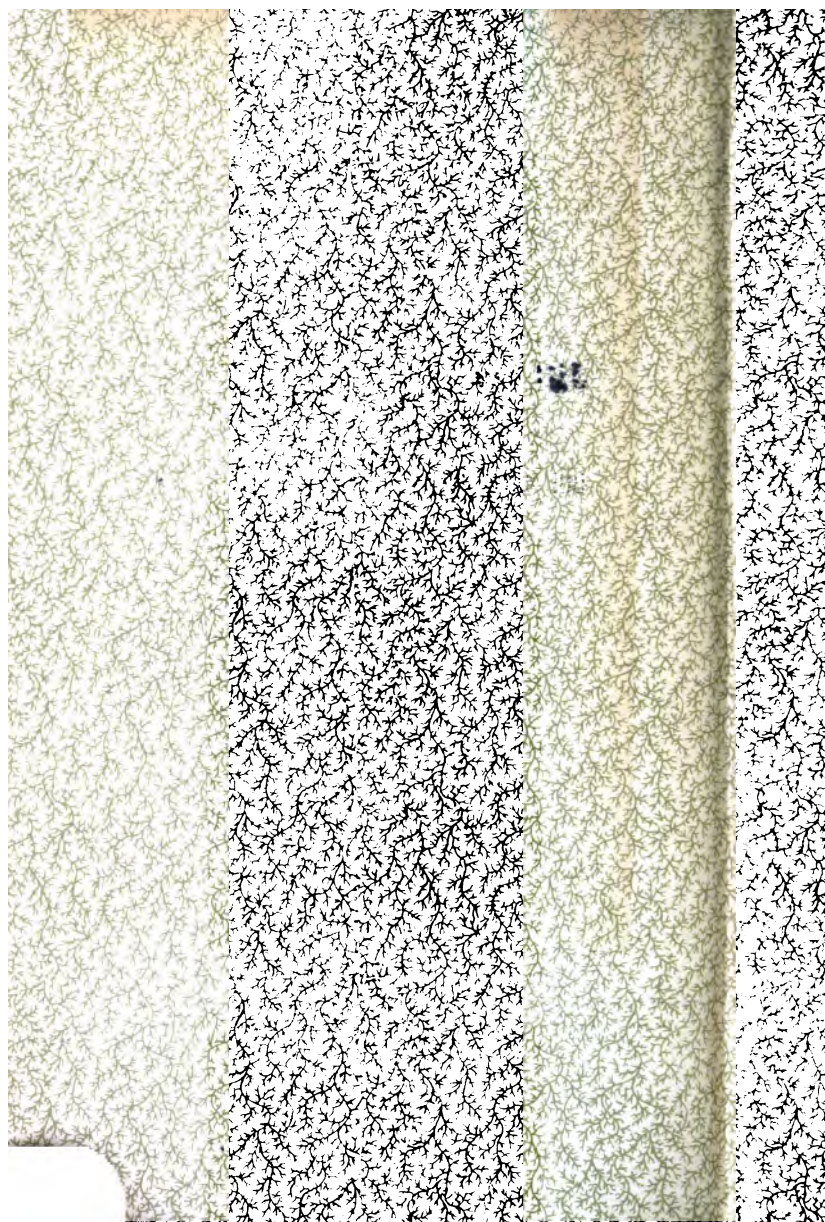
tendre la main, 179, 1
 tenir au courant, 141, 25
 toucher un mot, 38, 16
 tout beau, tout nouveau, 35,
 9
 trainer sa jaquette, 64, 7

venir de, 38, 17
 vouloir en venir à, 38, 17

yeux à fleur de tête, 51, 10







This textbook may be borrowed for two weeks, with the privilege of renewing it once. A fine of five cents a day is incurred by failure to return a book on the date when it is due.

The Education Library is open from 9 to 5 daily except Saturday when it closes at 12.30.

DUE

DUE

JUL 28 1920

DUE JUN 23 '42